

MYRIAM
SALOMON PONZO

MÉMOIRES
AMNÉSIAQUES

THRILLER

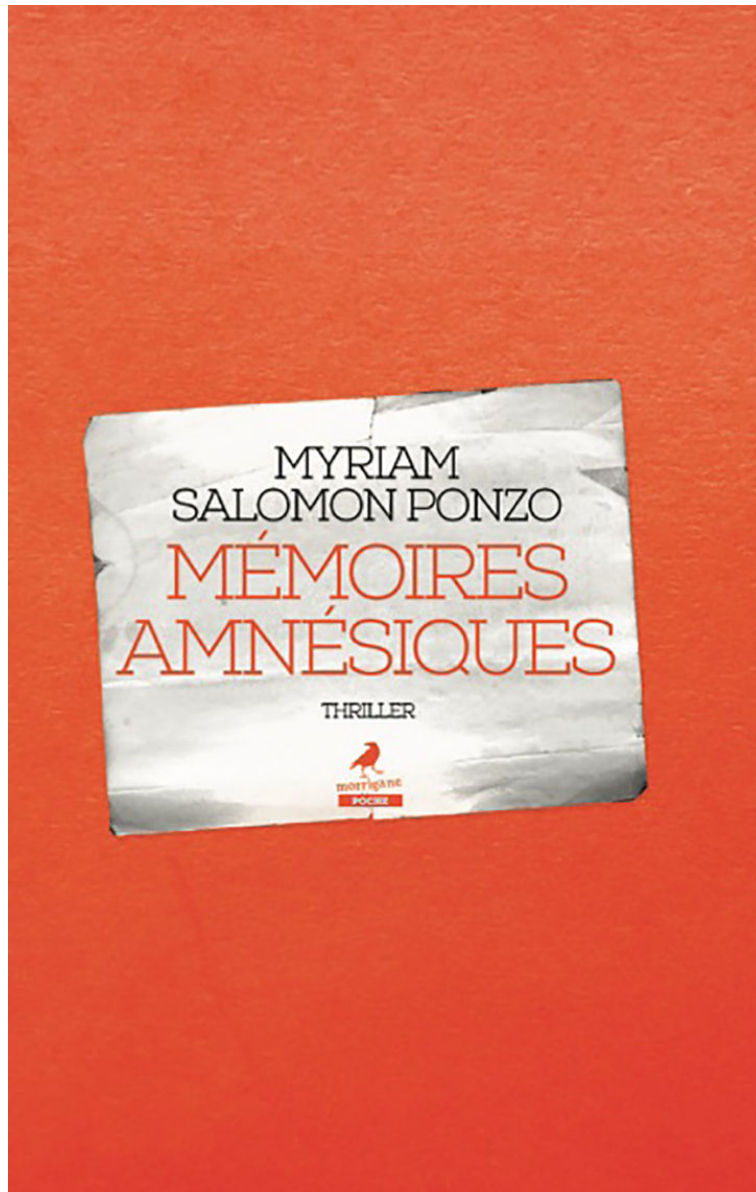


MYRIAM
SALOMON PONZO
MÉMOIRES
AMNÉSIAQUES

THRILLER



OceanofPDF.com



OceanofPDF.com

MYRIAM SALOMON PONZO

MÉMOIRES AMNÉSIQUES

Thriller

MORRIGANE ÉDITIONS

13 bis, rue Georges Clémenceau — 95 440 ECOUEN (France)

Siret : 510 558 679 000

06 85 10 65 87 — morrigane.editions@yahoo.fr

www.morrigane-editions.fr

<http://boutique-en-ligne.morrigane-editions.fr>

OceanofPDF.com

On tue un homme, on est un assassin.

**On tue des millions d'hommes,
on est un conquérant.**

On les tue tous, on est un Dieu.

Jean Rostand

OceanofPDF.com

PRÉAMBULE CATHERINE

§ 1

Un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume croisé gris clair, monta dans une Passat noire. Il portait une gourmette en or. Les poignets de chemise étaient ornés de boutons de manchette du même métal précieux. Il avait chaussé des lunettes noires et rien chez lui ne dénotait une faute de goût. Cheveux légèrement empreints de gel pour garder un côté naturel, teint hâlé juste ce qu'il fallait, et des dents parfaitement entretenues se découvrant sur un sourire reflétant un bien-être évident, il incarnait l'élégance.

La clé de contact actionnée, il fit tourner le volant avec grande facilité. La voiture sortit d'un garage souterrain d'immeuble appartenant à la résidence du Domaine du Loup à Cagnes-sur-Mer.

Au mois de mai, certains arbres du parc étaient en fleurs et la tiédeur de l'air permit à notre homme de décapoter son véhicule tout en roulant au pas jusqu'au panneau indiquant un stop avant l'accès à la route principale.

Le Domaine du Loup se situe sur une butte à un kilomètre du littoral, en situation de retrait par rapport à l'hippodrome de la Côte d'Azur. Il comprend six bâtiments, dont quelques-uns de onze étages et d'autres, seulement de six ou sept. L'homme à la Passat habitait au onzième étage de l'un de ceux érigés au fond de la résidence. Il possédait une terrasse avec vue imprenable sur le parcours hippique et la Méditerranée.

L'homme salua d'un sourire le gardien de barrière qui lui rendit sa politesse. La barrière franchie, il brancha un mp3 qui diffusa en sourdine de la musique classique. Ainsi coupé de l'extérieur dans l'habacle calfeutré, il se concentra sur sa conduite, nullement préoccupé par quoi que ce soit d'autre.

Le véhicule se dirigea vers la gare ferroviaire de Cagnes-sur-Mer. Il passa deux feux verts, puis tourna à gauche, le long de l'école primaire Daudet. Après cinq cents mètres, il traversa un rond-point et remonta la pénétrante en direction de la ville de Vence.

Arrivé à un autre carrefour, le jeune homme prit à nouveau la route de gauche qui le conduisit, à peine cinq minutes plus tard, au village de La Colle sur Loup qu'il contourna pour rester sur la même départementale menant à Saint-Paul de Vence.

L'ancien bourg apparut sur un ciel bleu azur, vierge de nuage. Son clocher caractéristique s'élevait comme une sentinelle à l'arrière des remparts et des premières maisons qui font face au panorama magnifique où scintille, dans le lointain, la Grande Bleue.

Le conducteur consulta sa montre, un modèle ancien de Jaeger-Lecoultré muni d'un bracelet d'origine en lézard. Bien qu'il sût qu'elle indiquait l'heure exacte, étant automatique, l'homme vérifia l'horloge de la Passat. Il était sept heures quarante. « C'est bon, j'aurai cinq minutes d'avance. Le boss aime ça. J'espère que les deux nigauds seront là aussi, histoire que je n'aie pas à tout leur répéter. » Il passa le panneau de la commune de Saint-Paul et emprunta le chemin des Gardettes qui mène à la Fondation Maeght dont le parking était désert.

L'homme continua à rouler. En retrait du village touristique, il accéda au quartier des Hauts de Saint Paul constitué de maisons luxueuses ceintes de murs de deux mètres, de caméras de surveillance et de portails larges et hauts protégeant leurs occupants de toute indiscretion, certaines d'entre-elles ayant appartenues à quelques célébrités du cinéma américain ou allemand comme Roger Moore ou Curd Jurgens.

La Passat stoppa devant un large ventail noir en métal plein, empêchant la vue de la propriété à laquelle il donnait accès.

L'homme saisit son smartphone et envoya un SMS. Après quelques secondes, le portail s'ouvrit automatiquement pour se refermer dès que l'automobile eut franchi le seuil.

Un gardien en costume et lunettes sombres se tenait derrière un des piliers imposants. Il parla dans un talkie-walkie :

— Il est arrivé.

Les deux hommes ne se saluèrent pas, comme s'ils n'étaient pas du même rang social. D'ailleurs, l'homme de la Passat ne jeta même pas un coup d'œil à l'autre. Il parcourut une allée recouverte de gravier qui serpentait parmi des pins maritimes et autres essences méditerranéennes. Les parterres de fleurs étaient impeccablement tenus.

« Ça rapporte la chirurgie ! »

Ce n'était pas la première fois qu'il venait, mais la majesté des lieux lui faisait toujours cet effet-là. « Avec un peu de chance, bientôt, j'aurai un minidomaine comme celui-ci pour moi tout seul ! »

Il chassa rapidement ses réflexions, car il arrivait devant le bâtiment principal. Un voiturier vint prendre la Passat pour la garer à l'arrière de la maison.

Templar, puisque c'est le nom de notre homme, monta la volée de cinq marches en deux enjambées, tout en réajustant ses manchettes.

Un autre employé, vêtu comme le gardien, à tel point qu'on aurait pu les prendre pour des jumeaux, lui indiqua d'un mouvement de tête, la direction à prendre pour se rendre sur la terrasse, au bord de la piscine à déversement.

Templar saisit de suite et sans prononcer un mot, s'y rendit.

— Templar ! Comme je vous reconnais là ! Toujours un peu en avance !
Un café ?

— Avec plaisir.

— Servez-vous, notre hôte n'arrivera que dans un quart d'heure. Le café froid, ce n'est pas bon. Il y en aura d'autre pour lui. Prenez ce qui vous fait envie.

Une petite table en fer forgé était ornée de sets couleur lie-de-vin. Trois tasses à café, une cafetière pleine, un sucrier en argent, avec sa pince assortie, et une corbeille contenant des morceaux de pain grillé ainsi que des croissants, y étaient disposés. Templar prit place sur l'une des chaises en adoptant une posture droite.

Son interlocuteur était en tenue sportive de luxe : polo, pantalon, baskets en cuir, le tout de la même blancheur immaculée et de l'unique marque Lacoste.

Wayne était un chirurgien de grande renommée. Aussi loin que Templar avait pu se remémorer, il n'avait jamais entendu personne l'appeler par son prénom. De ce fait, il l'ignorait.

Wayne arborait toujours en public une façade charmeuse et avenante. Cependant, ceux qui le connaissaient, comme Templar, savaient que sous cet aspect aimable et enjôleur, sourdait un être froid, calculateur et cruel.

Un bref instant, Templar convint secrètement que l'image du crocodile convenait parfaitement au boss. Il s'interrogea sur les manières qu'il pouvait avoir dans l'intimité, notamment avec sa femme. Il l'avait vue une seule fois, de façon très brève, mais suffisamment pour s'apercevoir qu'elle était fort séduisante et même plus encore, avec beaucoup de grâce.

Templar se demanda également, quelle lessive pouvait bien conserver cet éclat aux vêtements du boss, puis il prit conscience de sa bêtise en se disant

qu'un homme possédant une telle habitation ne pouvait qu'avoir un blanchisseur.

— Quelle magnifique journée ! s'exclama Wayne.

Templar ne répondit pas de manière verbale, mais leva sa tasse de café en montrant l'horizon qui promettait une journée printanière des plus ensoleillée.

Pendant ce temps, Catherine Wayne, épouse du chirurgien, se préparait dans sa chambre devant une coiffeuse de style Empire, décorée d'un bouquet floral en marqueterie.

Catherine avait récemment acheté ce meuble chez un antiquaire de La Colle sur Loup. Elle en avait aimé la finesse du décor fait de nacre, de marbre et de cuivre.

Elle avait longuement hésité, encore peu habituée au nouveau standing que lui procuraient les revenus de son mari. Ce dernier avait insisté pour qu'elle se fasse plaisir. Stephen était si adorable avec elle. Elle sourit à son reflet dans le miroir, en se remémorant leur rencontre.

Elle quittait le cinéma Rialto où elle venait de voir un film de Woody Allen en version originale. Ce jour-là, le nombre de spectateurs n'excédait pas une dizaine de personnes, car c'était la séance de matinée. Lorsqu'elle sortit, une grosse averse sévissait. Elle s'assit sur les marches abritées devant le cinéma pour patienter. Un homme fit pareil, installé à l'opposé à six mètres d'elle. Au bout d'un petit moment, ils se regardèrent et rirent bêtement, sans savoir vraiment pourquoi. Du coup, l'homme se leva et l'aborda.

— Je vois que, tout comme moi, vous n'aimez pas marcher sous la pluie.

— En effet, je déteste même cela. Ce n'est pas pour rien que nous habitons la Côte d'Azur !

Tout doucement, l'intensité de l'ondée diminuait. L'homme avait un léger accent américain, à moins que cela n'eût été une note britannique, Catherine hésitait encore quand il se prononça :

— Oh ! Pardonnez-moi, j'oublie l'essentiel : Stephen, Stephen Wayne ; américain. D'où mon petit accent.

— Oh enchantée ! Moi c'est Catherine Lambert. Française ET Niçoise !

La pluie cessa. Le soleil dardait à nouveau quelques rayons qui transformaient déjà l'eau répandue sur le goudron en petites volutes de brume qui disparaissaient à vingt centimètres au-dessus du sol.

D'un commun accord, ils partirent du côté de la Promenade des Anglais située à cinq cents mètres à pied. Finalement, ils passèrent plus de trois heures ensemble à parler de toutes sortes de sujets, ne pensant même pas à s'arrêter pour aller manger. Comme c'était un dimanche, tous deux ne travaillaient pas.

— Oh mon Dieu ! J'espère ne pas vous avoir retardé pour autre chose ? s'exclama Catherine en regardant sa montre qui indiquait quatorze heures.

— Pas le moins du monde ! Cela faisait même très longtemps que je n'avais pas passé un dimanche aussi agréable sans me soucier de l'heure. Wayne arbora un sourire tellement charmant que Catherine eut du mal à garder une attitude neutre et se dit intérieurement : « Ce type est totalement craquant ! »

— Si j'osais.... continua Stephen.

— Oui, quoi ?

« Allez dis-le ! » cria en son for intérieur la jeune femme.

— Eh bien, on pourrait se retrouver ici, si vous voulez dimanche prochain... À moins que vous ayez d'autres projets, bien sûr...

— Je.. Je ne sais pas. Pas vraiment... Faut que je regarde mon agenda... « Tu parles pauvre cruche, t'as rien de mieux à faire qu'à revoir ce gars ! »

— Le plus pratique c'est que je vous appelle, non ? Vous avez un téléphone ?

— Bien sûr !

Wayne énonça son numéro qu'elle nota dans un petit carnet bleu-turquoise, rangé au fond de son sac bandoulière.

Devant l'air amusé de Wayne, elle dit :

— Oui, je sais, ça fait rétro le carnet, mais j'ai déjà perdu mon portable et du coup, j'ai gardé l'habitude de noter tout en double. Elle brandit d'un air comique son calepin.

— Bonne précaution, en effet. Et bien, on se quitte ?

—... Oui.

— Ne m'oubliez pas... Je n'ai pas votre téléphone moi...

— Oh, ne le prenez pas mal surtout, mais je me méfie un peu trop parfois. Le voulez-vous ?

— Non. J'ai confiance en vous.

Là-dessus, ils s'étaient quittés sans se retourner, ni l'un ni l'autre.

Catherine termina sa toilette en mettant un collier bon marché autour du cou, un de ceux qu'elle portait avant de se marier. En effet, aujourd'hui, elle allait voir une ancienne collègue et amie de travail et n'aimait pas se parer de choses trop chères dans ce cas. Catherine avait un peu de mal à se comporter comme quelqu'un vivant dans une maison de cinq cents mètres carrés. Elle mettait un point d'honneur à se rappeler ses racines modestes.

Même s'il avait été très facile de s'adapter à cette nouvelle vie – pour qui cela ne l'aurait-il pas été en n'ayant plus à avoir à se faire du souci pour tout ce qui est matériel – elle voulait garder les pieds sur terre. Aussi, un mois à peine après son mariage avec Stephen, elle avait pris en main les affaires de la propriété concernant la décoration, le jardin, mais aussi les courses ménagères, tenant à jouer son rôle de maîtresse de maison de manière très présente.

Elle désirait également faire profiter de sa position aux personnes démunies et projetait de monter une association pour envoyer des lycéens en voyages culturels.

Avec ses amies, son plaisir était de leur apporter des chocolats ou des gourmandises des grands pâtisseries niçois ; notamment celles de chez Maître Pierre, rue Masséna, une des plus anciennes pâtisseries de la ville dont le bâtiment a été construit en 1913. Elle a été baptisée ainsi suite à son acquisition par Pierre Anselmi en 1978. Aujourd'hui, ce sont ses fils qui ont repris l'affaire.

Catherine enfila une robe blanche en lin et des sandalettes plates argentées avec des perles ambrées. À la dernière minute, elle mit ses papiers dans un sac de plage en tissu marron clair. Puis, elle passa par la cuisine pour y prendre une miniglacière dans laquelle étaient disposées des mignardises Anselmi livrées le matin même. Elle en retira un opéra pour Stephen. Elle sortit de son sac à main un stylo élégant et écrivit sur un post-it : « Régale-toi bien mon Amour ! » Elle replaça l'entremet dans le frigidaire en souriant et laissa un mot à l'attention du cuisinier sur la table centrale : « Merci de sortir le dessert de Monsieur pour midi. »

Avant de partir, Catherine vint à la rencontre de son mari sur la terrasse à une dizaine de mètres au bord de la piscine. Ce dernier l'aperçut et se dirigea vers elle.

— Je pars à la plage avec une amie.

— Bien. Passe une très bonne journée ma chérie. N’oublie pas ta prise de sang.

Wayne la prit tendrement par le dessous d’un coude et déposa un léger baiser sur sa joue gauche.

— J’y passe avant de remonter.

Sur ce, elle s’éloigna de sa démarche féline et Wayne rejoignit les hommes d’affaires. Au moment où il regagna la piscine, il croisa le jeune homme de trente ans, Templar, qui partait discrètement en direction de sa voiture. Ils échangèrent un regard complice comme si Templar disait à Wayne : « C’est bon, j’y vais ! »

— Elle ne se doute de rien ? demanda un homme mince, au fort accent russe, à Wayne.

— Non. Aucunement. Elle est sous contrôle.

— Toujours des maux de tête ?

— Oui. Mais nulle chose qui ne puisse l’alarmer.

— Vous semblez sûr de vous, Wayne... Comment pouvez-vous savoir de façon certaine qu’elle ne se doute de rien ?

— Vous ne me faites pas confiance ?

L’autre marqua un silence de mort.

— Sachez Wayne, que ce mot m’est inconnu. Particulièrement sur cette opération. Il lança un regard glacial à son hôte. Ce dernier fut légèrement décontenancé, l’espace d’un millième de seconde, ce qui n’échappa cependant pas au Russe, entraîné depuis de longues années à sonder les arrières-pensées de ses interlocuteurs.

— Un bain matinal ? invita Wayne, d’un mouvement de bras vers la piscine.

— Merci. Une autre fois peut-être. Les affaires n’attendent pas.

Wayne claquait des doigts et un des sbires s’empressa de prévenir le garagiste par talkie-walkie, pour avancer la limousine du Grand Patron. Ce dernier leva une main nonchalante.

— Inutile, je connais le chemin.

Wayne s’effaça avec un rictus complaisant.

À peine entré dans le véhicule noir de luxe, une conversation débuta.

— Se méfie-t-il ? demanda un homme corpulent qui attendait assis à l’arrière, tout en sirotant un whisky.

— Non.

— En êtes-vous sûr ?

— À votre avis, pourquoi avons-nous choisi Wayne ?

L'homme obèse hésita un instant :

— Parce qu'il est chirurgien, compétent, ambitieux et gourmand ?

— D'autres médecins pouvaient répondre à ces critères. Non, je vais vous dire pourquoi nous avons choisi Wayne. Bien sûr, parce qu'il possède les attributs que vous avez cités et qui étaient indispensables évidemment à notre réussite. Mais le facteur essentiel pour un succès total de l'opération est le caractère démesurément prétentieux de Wayne.

Son interlocuteur sourit cruellement. L'autre poursuivit :

— Wayne croit manipuler sans savoir qu'il l'est lui-même. Il est si arrogant et a une telle opinion de sa personne que jamais cette probabilité ne l'effleurera.

— J'espère que vous ne vous trompez pas...

Puis il changea de sujet :

— Qu'en est-il du sujet phare ?

— Il subit des examens en ce moment même.

— Bien. Combien de temps avant mon entretien en Suisse ?

L'autre regarda sa montre.

— Cinq heures Monsieur.

— Alors en route !

Le Russe tapota la vitre du chauffeur avec sa canne. Ce dernier démarra aussitôt.

Trente minutes plus tard, ils étaient sur le tarmac de l'aéroport de Nice. La limousine glissa doucement vers un jet privé dont les escaliers d'accès étaient dépliés.

Une Eurasienne, d'environ vingt ans, tailleur serré saumon clair, chignon tenu dans un filet retenant sa chevelure sombre, attendait près de la première marche. Avant de sortir du véhicule, l'homme russe prit un papier et nota six chiffres.

— Quand il sera temps, déclenchez cette combinaison.

— Compris.

Nul autre mot ne fut prononcé et les deux hommes se séparèrent.

La femme aux yeux bridés d'un vert de jade accueillit chaleureusement son patron.

— Bonjour Monsieur ! Monsieur a-t-il déjeuné ? J'ai préparé votre thé préféré.

Le Russe ne se donna pas la peine de répondre et lui tendit son attaché-case qu'elle prit sans piper mot, conservant un air naturel tout en lui emboîtant le pas le sourire aux lèvres.

OceanofPDF.com

§ 2

Catherine se rendit dans le garage personnel de leur villa de Saint-Paul où étaient parkées sa Cooper blanche et la Jaguar bleu-marine de Stephen. Catherine avait expressément formulé le désir de sortir elle-même sa voiture, sans avoir recours à leur employé attitré à cet effet.

Stephen lui avait offert la Cooper pour son anniversaire en janvier. Cela lui avait semblé vraiment excessif, mais Stephen ne comptait jamais pour les cadeaux qu'il lui faisait. Catherine s'était sentie gênée à la vue du véhicule de luxe, puis avait ri. Cependant, elle avait voulu garder sa petite panda 4x4 couleur vanille pour ses déplacements entre amies. Et puis disait-elle :

— Cela attire moins l'attention des voleurs et pour aller à la plage, c'est largement suffisant !

Sur ce point, Stephen lui avait suggéré de fréquenter les espaces privés, puisqu'elle pouvait se le permettre désormais. C'était d'ailleurs ce qu'ils faisaient lorsqu'ils sortaient ensemble. Stephen aimait la plage du Majestic à Cannes. Mais Catherine avait besoin de sa liberté et continuait à aller dans les endroits publics qu'elle trouvait bien moins guindés et plus agréables. Chose qu'elle s'était gardée de dire à Stephen pour ne pas le froisser. C'était un tout petit mensonge, pas très grave à ses yeux et cela évitait bien des discussions sur un sujet que Stephen ne pouvait pas comprendre. Il vivait depuis si longtemps dans le luxe et la démesure qu'il ne connaissait plus la simplicité.

Quelquefois, Catherine arrivait à l'emmener dans des restaurants modestes ou des lieux vides de foule et d'attraits confortables au sens où l'entendait Stephen.

Ce dernier acceptait ce petit jeu, comme il disait, pour faire plaisir à Catherine, même si elle sentait bien qu'il n'était pas toujours à son aise. Elle appréciait le fait qu'il fasse cet effort pour elle.

Catherine traversa le garage en caressant du bout des doigts la Cooper : « Ce n'est pas toi qui sors aujourd'hui ! »

Elle ouvrit une porte intermédiaire et se retrouva dans une seconde remise plus petite où se trouvait la Panda. Elle n'osait l'avouer à Stephen, mais lorsqu'elle la conduisait, elle ressentait un coup de jeune, bien qu'elle n'ait que trente-cinq ans et soit très belle avec sa chevelure blonde et ses boucles naturelles qui retombaient sur ses épaules, la taille fine sans être de guêpe, des jambes élancées et des seins pomelés biens soutenus d'un joli quatre-

vingt-dix. Elle n'arrivait pas à expliquer cette sensation, qu'en prenant son ancien véhicule, une bouffée d'air frais la submergeait.

« Comme au bon vieux temps » se surprenait-elle souvent à penser. Ce sentiment étrange l'étonnait d'autant plus, qu'elle était très amoureuse de Stephen et que sa nouvelle vie lui convenait tout de même en grande partie.

Mais depuis quelques semaines, Stephen était devenu un peu agressif et tendu. Or, Catherine ne l'avait encore jamais vu sous cet aspect. Cela l'avait mise dans un état de doute qui l'angoissait, peu à peu davantage chaque jour.

Tout avait commencé dix jours auparavant, alors qu'il était au téléphone. Catherine était entrée dans son bureau sans prévenir et avait saisi quelques bribes de paroles assez confuses : « Ne vous inquiétez pas, j'ai la situation bien en main. Le sujet ne se doute absolument de rien... Veuillez m'excuser, je dois raccrocher. Catherine ! Tu es splendide ce matin ! »

Wayne avait contourné le bureau à la vitesse de l'éclair, se dirigeant vers sa femme bras ouverts.

Catherine avait noté, à quel point, Stephen avait mis un certain empressement à mettre fin à sa discussion lors de son arrivée.

— Ce n'était pas la peine de raccrocher Chéri, je pouvais bien attendre quelques minutes.

— Oh, je n'aime pas t'ennuyer avec mon métier. Tu sais, c'est si peu agréable...

— De quel genre d'opération s'agit-il cette fois ?

— C'est... compliqué... Je préfère ne pas en parler...

— Tu sais, je suis ta femme, tu peux tout me confier...

— Cesse de poser des questions pour lesquelles tu n'entendrais rien aux réponses ! avait subitement dit, de manière glaciale, Wayne en se dégageant de l'étreinte de Catherine.

La jeune femme était restée interdite. Wayne s'était ravisé aussitôt.

— Oh je suis désolé mon amour ! Viens ! Il l'avait prise dans ses bras le plus affectueusement possible. Ne m'en veux pas, s'il te plaît. Ce boulot est si stressant... Mais je l'aime, tu comprends. Tous les jours, nous sauvons des vies... Seulement, parfois, nous échouons... Dans ce cas-là, rien n'est sûr. C'est pour cela que je suis un peu ailleurs ces jours-ci.

Et en lui caressant la joue de l'index, il avait ajouté :

— Je ne voudrais pour rien au monde gâcher ce joli sourire.

Catherine était restée muette, encore sous le choc de la transformation soudaine de son époux.

— Que dirais-tu d’aller boire un verre sur la plage ce soir, les pieds dans l’eau ? Juste toi, moi et les vagues.

Catherine s’était calmée un peu, bien qu’encore un peu effrayée.

Elle s’était redressée et avait tenté d’oublier ce fâcheux épisode, du moins en apparence.

— Oui. C’est une excellente idée ! Je vais même dire au cuisinier de nous préparer un pique-nique. Bon, je te laisse travailler, je n’aurais jamais dû te déranger.

— Ce n’est rien. À ce soir.

Il avait semblé à Catherine que son sourire était empreint d’un poison dont elle ne connaissait l’origine et qui l’avait remplie d’effroi. Elle s’était appliquée à marcher normalement vers la porte pour partir et avait lancé un dernier regard langoureux à Wayne avant de refermer et de se laisser aller à la peur.

La peur. C’était bien elle qui l’avait envahie quand Wayne avait changé de ton et l’avait regardée si durement qu’elle aurait pu croire qu’il était possédé tant elle avait eu, en face d’elle, un homme si différent de celui qu’elle avait épousé.

Mais qui avait-elle épousé justement ?

Les choses s’étaient passées si vite. En six mois, elle avait rencontré Stephen au Rialto de Nice, un dimanche, l’avait revu six fois et il lui avait fait sa demande. Sans même réfléchir, au grand dam de sa mère, elle avait accepté. Depuis, tout s’était déroulé comme dans un rêve et aucune question n’était venue s’interposer dans ses réflexions.

Or, à cet instant précis, Catherine s’était mise à s’interroger sur la réelle nature de Stephen et sur ses mystérieuses rencontres au bord de la piscine avec ces hommes aux accents russes.

Catherine, tout en repensant à la scène du téléphone, démarra la Panda et actionna le boîtier qui commandait le système automatique du garage. Elle sortit tout doucement et descendit l’allée jusqu’au grand portail opaque noir qui s’ouvrit, avant même qu’elle ne se soit arrêtée devant ; ce qui lui donna l’impression désagréable d’être espionnée. Elle jeta un oeil dans le rétroviseur : personne.

OceanofPDF.com

ANGÉLIQUE

§ 3

Le réveil sonna. Difficile de se lever à l'aube le dimanche matin. Le prix à payer pour profiter des meilleurs instants dans la nature.

Or, Angélique avait deux heures de trajet à faire, car elle habitait Cagnes-sur-Mer, sur le littoral, non loin de Nice.

Depuis un an, Angélique s'était prise de passion pour la marche en montagne. Initiée par un ami quelques années auparavant, elle avait soudainement réalisé à quel point cela lui manquait.

Depuis l'âge de quinze ans, elle avait erré dans des soirées qui ne lui ressemblaient pas. Tout cela, sans se rendre compte qu'elle avait été le jouet de son ex boy-friend, gros goujat au caractère cyclonique, l'écrasant de son omniprésence et passant son temps à la tourner en dérision.

Libérée de lui après maintes péripéties, elle revivait enfin. À tout juste trente ans, cela avait été bien facile de refaire surface, et malgré quelques litres de larmes versés, Angélique jouissait à présent pleinement de sa nouvelle vie.

De tempérament plutôt solitaire, bien qu'aimant quelquefois la compagnie, elle s'était procuré les cartes IGN de ses coins préférés. Ainsi, elle organisait ses propres itinéraires à travers l'arrière-pays niçois, sa terre natale.

Toute la semaine, après le repas du soir, elle prenait un plaisir tout particulier à déplier la carte, pour étudier son prochain parcours sur les sentiers des grandes et petites randonnées.

Seule, elle ne pouvait pas vraiment aller où elle le désirait, car un accident arrive vite en montagne, mais pour l'heure, l'inscription à un club ne la tentait pas. Elle n'aimait pas marcher au milieu d'un groupe trop important et avait une prédilection pour les petites équipées.

Néanmoins, pour le moment, Angélique se moquait un peu d'être sans compagnie. Son boulot était si prenant et stressant, qu'elle aspirait au silence et à la solitude lors de ses dimanches.

Angélique se leva tranquillement, mais ne traîna pas pour autant. Son sac à dos et ses chaussures de marche, préparés la veille, étaient appuyés à la porte d'entrée.

Elle rajouta deux bouteilles d'un litre d'eau à demi congelée ainsi qu'un pique-nique digne de ce nom, sans oublier la petite gourmandise qu'elle

s'octroyait tous les jours : du chocolat noir aux amandes, sans restriction quantitative, bien emballé dans du journal mouillé pour éviter qu'il ne fonde.

Tout en avalant un copieux déjeuner de tartines de pain, fruits secs et jus d'orange, elle enfila un sifflet autour de son cou ; objet faisant partie de la panoplie de secours en cas de pépin. Le reste de l'attirail était déjà dans son sac.

Un tour de clé et voilà Angélique partie pour une journée ensoleillée, à mille mètres d'altitude dans l'Estéron.

Son objectif : la cime de la Cacia, au-dessus de Roquestéron et Sigale, charmants villages de cette vallée méconnue qui regorge de trésors naturels.

Elle démarra de Cagnes-sur-Mer à six heures, car on était au mois de juin et il faisait déjà bien chaud dès la moitié de la matinée.

Angélique se rappela les sensations éprouvées lors des débuts de marches, au petit matin, dans les herbes trempées de rosée sur les sentiers encore exempts de soleil. Voir les perles d'humidité se transformer en millions de miroirs sous les premiers rayons de soleil ; sentir la montée graduelle de la chaleur, être aveuglée malgré le rebord de sa casquette et ses lunettes polarisantes, se transformer en île d'accueil pour les insectes qui aspirent le sucre de votre peau, marcher sur un sol moelleux composé d'herbes, de mousses et de brindilles de pins qui, peu à peu, fait place aux cailloux dont il faut se méfier constamment ; réaliser la composition indissociable de son corps et son esprit ; s'exalter lors de chaque lacet de sentier, à la découverte du paysage, pour être récompensé de ses efforts par une nature qui donne sans retenue, comme un petit enfant faisant un présent. Tout en conduisant, Angélique pensa à Henri.

Cet homme aurait mieux répondu à ses attentes que Patrick dont il était son meilleur ami avec qui elle s'était embourbée pendant sept ans.

Il s'était servi de sa grandiloquence pour la charmer, puis en avait fait une faiseuse de courses et de ménage ; un meuble d'appartement sur lequel il n'avait même plus fait la poussière de temps en temps.

Henri était très différent. Angélique s'était souvent demandé ce qui avait bien pu réunir deux êtres aussi disparates.

Toujours est-il qu'Angélique avait quitté Patrick, mais était restée en contact avec Henri. Une longue correspondance écrite avait commencé entre eux et durait depuis plus de dix ans.

Aujourd'hui, ils échangeaient encore quelques courriers amicaux. Angélique aurait aimé qu'il en soit autrement, mais ne faisait jamais aucune allusion. Henri était marié. Or, ses principes moraux l'empêchaient de s'autoriser à envier l'homme d'une autre femme. Et puis, c'était plutôt agréable d'avoir une amitié masculine loin des jugements acerbes de la gent féminine, sur des sujets totalement dénués d'intérêt, tels que la façon de s'habiller ou l'adresse de son coiffeur.

Mises à part, deux très bonnes amies datant des années collège, Angélique n'aurait sûrement jamais d'amie féminine tant elle se sentait à dix mille lieux de la façon d'être et de penser de celles qu'elles avaient rencontrées jusqu'à présent.

Après avoir quitté l'agglomération de Cagnes-sur-Mer, Angélique prit l'autoroute, direction Digne. Après trente kilomètres sur la RN2202, elle bifurqua au pont Charles Albert vers le village de Gilette. Elle passa le carrefour menant, sur la droite, au bourg de Bonson, perché sur un éperon rocheux et visible depuis la RN2202. Elle prit la route menant à Revest-les-Roches, Tourrettes du Château, puis Pierrefeu, le long d'une départementale sinueuse, gagnant régulièrement de l'altitude.

Une fois, dépassés Roquestéron et la chapelle Saint-Sébastien en bord de route, Angélique arriva à Sigale qu'elle traversa tout doucement par sa rue principale.

L'eau coulait toujours à la fontaine sur la placette de l'église. Des fleurs ornaient le devant des maisons dans des pots dont le charme réside dans le manque d'assortiment des couleurs et les multiples ébréchures qu'ils comportent. Des personnes âgées bavardaient, assises sur des bancs de fortune. Angélique continua son chemin en direction de Puget-Théniers. Elle se gara juste après une montée d'un kilomètre et demi, précédant la clue du Riolan, réputée pour le canyoning.

En sortant de la voiture, elle leva la tête pour admirer la barre rocheuse des Molières où culmine la cime de la Cacia à mille mètres. C'était une petite balade de trois cents mètres de dénivelé, mais elle tenait à la faire. En effet, l'Estéron a la caractéristique d'être à mi-chemin entre montagne et campagne, ce qui confère à cette vallée des paysages et une végétation particulièrement jolis, surtout au mois de juin où beaucoup de plantes sont à l'apogée de leur évolution annuelle.

Elle se chaussa, sortit un bâton en bois, enfila son sac à dos. Après avoir fermé la voiture, elle rangea la clé dans une pochette spécialement prévue à cet effet et consulta l'heure.

Elle traversa la route et emprunta un sentier à proximité d'une habitation. Les marques jaunes des randonnées pédestres y étaient bien visibles.

Elles étaient souvent effacées par le temps dans les endroits peu fréquentés. Ou bien, les balises, des poteaux en bois qui indiquaient les directions principales, étaient cassées, empêchant les marcheurs de s'orienter. C'est pour cette raison qu'elle partait toujours avec sa carte, même pour une petite promenade.

Après avoir fait un kilomètre à travers d'anciens vergers, la montée dans la falaise débuta sur un chemin caillouteux.

Il n'était que huit heures trente et une légère fraîcheur agréable exacerbaient les essences naturelles.

Au loin, à l'ouest, elle aperçut le village de Sallagriffon. La lumière augurait une belle journée ensoleillée. Elle s'en réjouit et pensa déjà à la sieste qu'elle ferait après déjeuner. Au fur et à mesure de l'ascension, le sentier se fit plus escarpé et rocheux.

Le franchissement d'un pierrier nécessita l'utilisation des mains.

Elle avait choisi cette balade que les promeneurs fréquentaient peu, préférant les sommets du Mercantour. Elle aimait la nature même et fuyait les sites trop médiatisés qui attiraient les foules. Une bonne sortie représentait un moment de communion avec la végétation, les animaux, leurs odeurs et leurs sons. Or, depuis quelques années, les sentiers du parc national étaient devenus de vraies autoroutes empêchant tout recueillement serein.

Une heure et demie plus tard, alors que le soleil dardait ses rayons de plus en plus à la verticale, elle atteignit le col de la Cacia qui fait la jonction avec

la vallée voisine. Elle admira le panorama : les villages alentours, La Penne et son quartier des Crouettes reposant sous la barre rocheuse qui surplombe l'arrière du village, Saint-Antonin, Ascros.

Très loin sur l'horizon, les sommets du Mercantour portaient encore les traces d'un hiver particulièrement enneigé.

Il était à peine dix heures. Aussi, elle décida d'aller au véritable point culminant de la Cacia.

Le parterre était jonché de pâquerettes et de plantes rampantes aux fleurs minuscules. Une flore méditerranéenne, composée essentiellement d'arbustes, recouvrait le haut de la crête.

Elle observa la falaise en montant : des couleurs ocre et blanches, un peu de gris aux reflets métalliques par soleil levant. Environ deux cent cinquante mètres de roche abrupte. Elle mesura à quel point une existence humaine est insignifiante face au temps qu'il avait fallu à l'érosion pour sculpter un tel monument. Puis ses pensées se dissipèrent. C'était vraiment une journée agréable.

Le sommet lui offrit la vue sur la mer. Cent kilomètres plus bas fourmillait une population éclectique et nombreuse. Le soleil faisait scintiller La Grande Bleue.

Angélique respira à fond et sourit béatement en étirant les bras. Elle s'assit sur un rocher et ferma les yeux.

Malgré des conditions idéales, elle ne put s'empêcher de repenser à Patrick.

Elle ressentait encore de la colère en pensant à lui. Parfois, elle avait été dans de tels accès de rage, que des pulsions meurtrières l'avaient assaillie. Bien sûr, cela n'avait été que des phrases insensées qu'elle s'était formulées en son for intérieur.

Mais depuis, elle s'était souvent demandée ce qu'elle aurait fait et jusqu'où elle serait allée si elle n'avait pas eu la force de partir.

Elle pensa à ces couples qui s'entretuent, comme on en voit souvent dans les journaux.

« Sont-ils mentalement déséquilibrés, fous, psychopathes, autre chose ou bien simplement en colère et tout à fait normaux ? Après tout, j'ai bien eu de telles idées qui m'ont traversé l'esprit. Je ne suis pas folle pour autant. Bien sûr, je ne suis pas passée aux actes. Il y a un monde entre penser et

faire, mais tout de même... Qu'aurais-je fait à leur place ? Non, en fait, je n'aurais rien fait ! La preuve, je suis partie et puis c'est tout ! »

Elle se leva, irritée de s'être laissée rattraper par ses démons. Cette sensation, d'avoir pu un jour être dans la peau d'une hypothétique meurtrière, la mit mal à l'aise.

Elle redescendit au col pour y déjeuner, bien qu'il ne soit que onze heures. Elle aimait avoir cette liberté de faire comme bon lui semble.

Elle choisit un renforcement sous un arbuste ; à l'ombre ; le soleil commençait à être mordant.

Elle mâcha doucement ses bouchées de sandwich au pâté tout en parcourant du regard les alentours. Un bourdonnement ambiant, généré par une multitude d'insectes, emplissait l'espace.

Elle prit sa gourde métallique et s'envoya une bonne gorgée d'eau fraîche. Soudain, elle crut entendre des voix. Il n'y avait personne à l'arrivée du sentier sur le col. Elle fit rapidement une observation du reste des lieux, mais constata seulement un grand vide. Elle en conclut qu'il s'agissait du fruit de son imagination.

Son repas terminé, elle rangea son sac et s'y adossa pour faire un somme dix minutes.

Après une plongée dans une torpeur relative et reposante, elle se frotta les yeux et se leva doucement. Elle remit son sac à dos, reprit son bâton de marche, ajusta sa casquette rose fluo ainsi que ses lunettes de soleil ; admira une dernière fois à regret la vue et rejoignit le sentier pour la descente. Elle prévoyait de la faire à pas lents pour ménager ses genoux.

Elle regarda machinalement sa montre qui indiquait douze heures trente. Elle estima être à son véhicule en deux heures. De cette manière, elle pourrait lézarder un peu et ramasser quelques jolis cailloux ou bouts de bois aux formes noueuses comme elle les aimait. Ces trésors viendraient s'ajouter aux précédents, sur le rebord de la fenêtre de sa cuisine. Elle accumulait ainsi les témoins de ses balades, parmi lesquels on pouvait voir des fossiles dénichés sur le plateau calcaire de Caussols.

Elle admira à nouveau la falaise bien qu'à cette heure-ci elle ait été écrasée par la lumière vive du soleil et fût moins spectaculaire.

Elle fit plusieurs arrêts pour ramasser du thym qu'elle broierait plus tard pour en retrouver, tout l'hiver, les senteurs estivales dans ses petits plats

cuisinés. Accroupie, elle aperçut de la sarriette et en cueillit aussi quelques brins.

Soudain, elle entendit à nouveau des voix, pareilles à celles de gens qui se disputent. Elle se retourna, mais, une fois de plus, ne vit personne ; ni devant, ni derrière. Cependant, la querelle s'intensifia. Elle leva alors la tête et aperçut une silhouette en bord de falaise, cent mètres au-dessus d'elle. Cela semblait être un homme qui s'adressait à quelqu'un d'autre, hors de son champ de vue. « Drôle d'endroit pour s'engueuler ! »

Elle devina une voix féminine particulièrement en colère qui correspondait à la personne qu'elle ne voyait pas. En fait, elle réalisa que la femme hurlait complètement. Elle se releva et emballa les herbes aromatiques dans un linge tout en regardant le gars au bord du vide. « Il ferait bien de s'écarter... »

Bien qu'elle soit, cent mètres plus bas, la femme criait si fort, qu'elle pouvait l'entendre distinctement : « Salaud ! Fumier ! Je te déteste ! »

Angélique accéléra le pas pour s'éloigner. Cette violence lui rappelait trop son passé. Les cailloux freinaient sa progression.

C'est alors qu'un cri d'effroi déchira l'air. Elle se retourna et vit un homme tomber, durant quelques secondes qui lui semblèrent interminables.

Son cœur se mit à battre si vite qu'Angélique en eut le souffle coupé. Elle regarda une dernière fois la crête. Une femme penchée, cheveux au vent, la tête entre les mains, s'était écroulée à genoux en pleurant.

Instinctivement, Angélique s'était tapie au moment où la dispute s'était intensifiée. Elle pensa au corps qui devait être tout déchiqueté et la nausée lui vint. Son esprit avait du mal à ordonner ses pensées tant elle était terrifiée.

Elle se redressa après un temps qu'elle n'aurait su estimer et surtout, pas avant de s'être assuré que la femme ait disparu.

Ne se demandant pas ce qu'elle était devenue, elle pensa uniquement au cadavre qui devait ensanglanter les rochers, non loin d'elle. Elle ne voulut pas y aller : «... De toute façon pour faire quoi, il doit être mort. »

Ses jambes tremblaient. Elle repartit sur le sentier quasiment en courant comme si elle s'était attendue à ce que la meurtrière la rattrape, jetant un oeil inquiet par-dessus son épaule toutes les trente secondes.

À quoi venait-elle d'assister ? Un meurtre passionnel ? Un accident ? Un assassinat ? Une vengeance mûrie pendant des mois ? Un règlement de

compte orchestré ?

Qui sait, la femme n'était-elle pas seule avec le gars ? Et peut-être qu'elle avait été repérée et que les assassins étaient à sa poursuite ?

Autant de questions qui fusèrent à toute vitesse dans le cerveau d'Angélique, faisant grandir son angoisse chaque seconde.

Elle arriva en tremblant au bord de la route. Après un regard furtif de gauche et de droite, elle courut à la voiture tout en enlevant son sac.

Dans l'affolement, elle eut du mal à dénicher ses clés et s'énerva. « Où les ai-je mises ? Ah ! Les voilà ! »

Elle ouvrit le véhicule dans lequel elle balançait ses affaires, sauta sur le siège et introduisit la clé de contact pour démarrer en trombe.

Arrivée au village de Sigale, elle ralentit et stoppa sur le parking pour reprendre ses esprits.

« Bon, calme-toi. Personne n'a dû te voir. Tu vas rentrer gentiment à la maison et réfléchir. Et si j'allais direct à la police ? Et s'ils croyaient que c'est moi qui ai tué le type ? Mais non, après enquête, ils verraient bien que je n'ai rien à voir avec lui. Et s'ils croyaient quand même que j'ai un rapport avec ça ? Non, non, je n'y vais pas. Je fais la morte et j'attends.

Punaise, non, je ne peux pas laisser ce pauvre gars moisir là-bas quand même ? Il a bien de la famille, quelqu'un, un gosse peut-être ? Oh mon Dieu non, faites qu'il n'en ait pas ! Une femme ? Celle de la falaise ? Une maîtresse, dont elle aurait été jalouse ?

Bon... déjà, je rentre chez moi et après je verrai ! »

Elle redémarrera. Durant tout le trajet, elle revit la chute du corps, essaya de réfléchir, de se remémorer ce que faisait la femme exactement à ce moment, mais tout était embrouillé. Elle se rappelait uniquement de cette femme au bord de la falaise, de ses cheveux longs et blonds qui flottaient dans l'air et de ses mains sur son visage. À une telle distance, même à découvert, elle n'aurait pu la distinguer avec précision.

Quand Angélique coupa le moteur au bas de son immeuble à Cagnes-sur-Mer, elle prit la décision de ne rien faire. Déjà fragile, si elle se collait un interrogatoire de police, elle n'allait pas en dormir pendant des mois. C'était égoïste, mais que pouvait-elle faire ? La culpabilité la rongea quand même et elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Et encore moins les jours suivants.

§ 5

Le lendemain, Angélique arriva comme un zombie à son travail. Ses collègues la trouvèrent toute pâle. Elle prétextait une gastro-entérite carabinée et rasa les murs pendant cinq jours. Sa concentration était si mauvaise que son patron lui conseilla de prendre un arrêt de quelques jours. Ce n'était pourtant pas le genre du boss de s'apitoyer. Même l'hiver précédent, une grosse déprime la mettant K.O. moralement et physiquement, il n'avait pas bronché.

C'était après avoir quitté Patrick qui lui en avait fait voir de toutes les couleurs, jusqu'à porter la main sur elle. Le coccyx cassé après avoir été projetée sur le lit d'où elle avait glissé sur le sol violemment. Crachats à la figure. Menace de lui faire casser les jambes par sa bande de copains pourris qui fréquentaient la pègre de Saint-Laurent-du-Var. Il ne l'avait pas épargnée.

Puis, elle avait fini par prendre son courage à deux mains et lui avait claqué une grande baffe avant de lui presser les parties. Cela l'avait cloué sur place et laissé muet de stupeur.

Elle-même s'était étonnée de la violence de sa réaction et l'avait tellement haï sur l'instant, qu'elle avait souhaité qu'il meure.

Il avait essayé de la garder auprès de lui comme objet de défoulement, en lui faisant croire qu'ils avaient contracté le sida et qu'il fallait qu'ils restent solidaires et soudés dans l'affrontement de la maladie.

« Le fumier ! »

Elle avait cessé de vivre durant quarante-huit heures, le temps d'avoir les résultats du test. Dès l'obtention de ces derniers, bien sûr négatifs, elle fonça chez lui. Il ouvrit la porte avec un large sourire, rassuré qu'elle soit encore sous son emprise. Sans autre forme de procès, elle lui administra une gifle magistrale.

Ce fut leur dernier échange. Dans le quart d'heure qui suivait, elle emportait l'essentiel de ses affaires en ne prenant pas la peine d'utiliser une valise, pas même un sac, mais en les fourrant en vrac dans sa Peugeot 205. Cette relation avait, psychologiquement, achevée Angélique. Elle avait été trahie par tous les hommes ayant traversé sa vie. Elle sentait bien que quelque chose était détruit à jamais en elle. Elle était déchue, anéantie, dévalorisée. La jeune femme qu'elle était encore pourtant à trente ans, ne voyait plus que l'avenir en noir et surtout comme un territoire stérile.

Froideur de son cœur, froideur de son regard qu'elle portait désormais sur les hommes, la glaciation totale de tous ses rêves, ses espoirs, son envie de vivre. Le compteur était revenu à zéro et cela avait été très dur à encaisser. Angélique était en train de rédiger une lettre pour son boss quand un collègue arriva :

— T'as vu ça ? dit William en jetant le Nice-Matin, sur son bureau. Tombé de la falaise. Le gars est mort sur le coup. J'ai pensé à toi en lisant ça, vu que tu marches en montagne.

William était un trentenaire avenant au teint subtilement bronzé, toujours vêtu d'un jean accompagné d'un tee-shirt manches courtes ou longues selon la saison et d'une veste en cuir dont il ne se séparait jamais, été comme hiver. À tel point, qu'Angélique l'avait parfois taquiné à ce sujet, lui demandant si c'était une vieille relique maternelle ou bien le souvenir d'une ancienne fiancée !

Question à laquelle William répondait toujours en faisant la moue, regrettant que son amie et collègue se moquât de lui. Ils étaient bien amis et sortaient parfois ensemble.

William semblait secrètement amoureux d'Angélique sans toutefois ne lui avoir jamais rien avoué. Angélique avait toujours fait mine de ne pas se rendre compte de son intérêt pour elle sur ce plan, préférant garder William comme ami, tant elle l'adorait.

À l'entrée du jeune homme dans le bureau et son annonce, le sang d'Angélique ne fit qu'un tour et pour cacher son trouble, elle saisit le journal et l'ouvrit à la page marquée par William. Un court article signalait le décès d'un homme par accident. À la lecture de ce mot, Angélique ressentit un soulagement au plus profond de son être et demeura muette.

— Angélique. Angélique... Angélique !

— Euh oui !

Elle sursauta et s'empessa d'afficher un sourire qui ne laissa pas dupe William.

— Toi, tu files un mauvais coton. Qu'est-ce que tu as ? C'est encore les histoires avec ton ex qui te chiffonnent ?

—... Oui, oui. Non, t'inquiètes, ça va...

— Ça va ? Si tu voyais ta figure, t'en dirais pas autant !

— Non, mais c'est juste cette foutue gastro qui m'a mise patraque et j'ai dû mal à refaire surface. Ça va bien, je t'assure.

William la regarda en biais.

Il ne dit rien et la quitta en lui envoyant un baiser de la main.

— Bise ma belle, ménage-toi. À demain !

— Ouais salut, à demain !

OceanofPDF.com

§ 6

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'événement et Angélique n'était pas retournée marcher en montagne. Bien sûr, elle dissimula ce fait à ses collègues et, comme tous les lundis lors de la pause café, elle leur fit le récit de son fabuleux dimanche parmi les chamois et les marmottes.

Petit à petit, cette journée lui apparut comme un lointain cauchemar et elle se félicita de ne pas s'être rendue à la police. De toute façon, cela n'aurait rien changé. Puisqu'il s'agissait d'un accident, son témoignage n'aurait servi à rien, sinon à la torturer elle-même.

Cependant, son mal-être s'en était trouvé décuplé et Angélique se demanda où elle allait dans ce monde où elle jouait un rôle qui lui déplaisait : se lever le matin, se rendre au boulot, parler à des collègues qui, hormis William avec qui elle était en phase, représentaient tout ce qu'elle exécrait.

À commencer par le patron propre sur lui, portant des jeans à cent cinquante euros et ayant un appartement meublé en marron parce que c'était la mode. Mon Dieu, qu'il lui avait fait pitié, l'autre jour quand il lui avait raconté ça ! Ce sentiment l'avait mise dans un profond embarras intérieur. Cela l'avait même peinée. Il avait beau avoir un 4x4 Mercedes qui faisait cinq fois le prix de la voiture d'Angélique, elle se disait qu'il n'avait pas l'essentiel. Jusqu'au choix de son chien ridicule et affreux, un bouledogue français qui pétait sans arrêt et avait eu raison de l'atmosphère du bureau de son maître en une seule petite semaine !

Angélique, qui y passait des heures à prendre en notes des lettres et autres documents à mettre en forme plus tard, caressait dans ces cas-là d'une main douteuse, le petit animal, certes très affectueux, qui se frottait constamment à ses jambes. « Oui, Calvin, sage. En plus, il a un prénom absurde ! »

Puis, il y avait la petite comptable qui allait se marier. Elle était déjà allée trois fois en Italie pour faire faire sur mesure son alliance. Pour Angélique, cela dépassait l'entendement.

Un matin, Virginie arriva effondrée en larmes. Angélique s'empressa de jouer son rôle de secrétaire ; entendre par là, celui d'assistante sociale. Hé bing ! La raison des malheurs de Virginie tomba comme cela : une fois de plus, ce week-end, la bague n'était pas prête ! Whaou ! Le choc ! Comment pouvait-on se mettre dans un tel état pour si peu ?

Évidemment, Angélique feignit la compréhension et maudit à haute voix ce satané bijoutier italien qui n'en finissait pas de mener en bateau cette

pauvre fille.

Ensuite, bien sûr, il y avait toute la clique des types gras du bide. Des clients sales comme des peignes, à ceux possédant le quotient intellectuel d'un poisson rouge, qui draguaient Angélique. « Ils ne se regardent pas dans le miroir le matin ou bien ils ont, à la place, une glace déformante ! » La plupart d'entre eux auraient pu être son père. Mais, sa position de secrétaire de direction lui imposait politesse, finesse et louvoiement dans le flot des mots de leurs minauderies à quatre sous aussi grossières que vulgaires.

OceanofPDF.com

§ 7

Depuis la parution de l'article de presse, quinze jours auparavant, Angélique n'avait plus entendu parler de l'affaire. Elle avait tout fait pour ne pas y penser, se persuadant que cela n'avait été qu'un malheureux accident. Plusieurs fois, elle avait ressenti l'inverse au plus profond d'elle-même. Mais elle s'efforça de refouler ses pensées qui l'obsédaient.

Elle en était arrivée à cesser de lire des polars et des thrillers, préférant se plonger dans des romans d'amour apaisants. Certaines nuits, elle se réveillait en sursaut. Ses cauchemars étaient peuplés d'hommes qui tombaient dans le vide. Elle ne se confia à personne, de peur qu'on lui conseilla d'aller voir les autorités publiques ou tout simplement qu'on se moqua d'elle, lui disant qu'elle lisait trop de policiers.

Aujourd'hui, samedi, Angélique traînait dans son studio, se demandant ce qu'elle pourrait bien faire. Elle trouvait sa vie si insipide et ses balades lui manquaient. Mais elle avait peur. De quoi, elle ne savait pas. « Si j'avais assisté à un meurtre, il y a longtemps qu'on m'aurait zigouillée pour que je me taise. C'est stupide, ce n'est pas parce que j'ai vu ça que je vais à nouveau tomber sur des gens qui s'entretuent en montagne. Tout cela me rend dingue ! Et puis, tous ces cons au bureau. Si je pouvais partir d'ici, aller loin. Oui, mais où ? Tiens, c'est vrai ça, je ne me suis jamais posé la question. Je n'ai rien à perdre ici, pourquoi je ne voyagerais pas ? Je vais aller à la bibliothèque tiens ! Je regarderai les atlas. Cela me donnera peut-être une idée et au moins, je ne serai pas ici à tourner en rond. »

Angélique enfila ses baskets, saisit son mini sac à dos et tira la porte fermement.

Dehors, il faisait soleil et la chaleur était déjà étouffante. Angélique réalisa soudain, qu'on était le trois juillet et que dans quinze jours, elle serait en congés. Habituellement, elle partait en camping dans l'Ubaye qui faisait office de verrou entre la vallée de la Tinée au nord des Alpes-Maritimes et celle des hautes Alpes du Queyras. C'était un moment qu'elle attendait toute l'année pour se couper du monde et faire l'ascension des sommets entre deux et trois mille mètres d'altitude, au coeur d'une nature préservée. « Faudra que je vérifie mon matériel de campement. La bouteille pour le camping-gaz... Pas sûre qu'elle soit encore bien pleine. Tiens, je vais le noter... »

Tout en marchant d'un pas rapide, Angélique sortit un calepin et un crayon gris. En même temps, elle prit son lecteur mp3 pour s'isoler du bruit de la circulation et le mit en mode radio. « Flûte, ce sont les infos. Bon, j'écoute un peu, faut bien se tenir au courant. »

« Rebondissement dans l'affaire de l'Estéron. Une femme a été interpellée. Elle serait la compagne de l'homme retrouvé mort au bas de la falaise il y a un mois... »

Le sang d'Angélique ne fit qu'un tour. Alors qu'elle traversait un passage piéton, elle stoppa net. Le feu se mit au vert pour les véhicules et le conducteur de la voiture de tête la klaxonna. Elle sursauta et s'excusa de la main tout en courant sur le trottoir d'en face où elle s'arrêta pour ajuster ses écouteurs. « Météo, ce week-end... Flûte ! On s'en fiche de la météo ! »

Angélique tapa du pied, arracha les écouteurs qu'elle fourra nerveusement au fond de son sac avec le mp3. « Calme-toi, calme-toi ma grande ! Il va y avoir une enquête, peut-être un procès et puis voilà, ta vie va reprendre son cours normalement ! La femme est sûrement celle que j'ai aperçue.

Pourquoi aurait-elle buté son gars ? Si ça se trouve, il la trompait ? Ou pire, il la battait ? Bon, et puis je m'en fiche après tout, ce n'est pas ma vie ! Qu'est-ce que je voulais faire déjà ? Ah oui, aller à la médiathèque ! »

Angélique repartit d'un pas urgent.

En passant la lourde porte de la médiathèque, elle salua les employées et regarda les petites annonces collées à l'entrée. L'une d'entre elles, rédigée à la main, était une recherche de compagnie pour aller marcher en montagne. Angélique se demanda si c'était un homme ou une femme, car la personne ne l'avait pas précisé. Mais elle laissa tomber et ne nota pas le numéro.

Elle se rendit dans la salle des documents et choisit un grand atlas avant de s'installer à une table. « Je ne vais pas me laisser manger le cerveau par ça et m'absorber dans ma tâche ! » Depuis toujours, Angélique rêvait d'aller dans le Montana aux États-Unis et ses recherches s'orientèrent de suite sur cet état.

Elle contempla longtemps la carte géographique avant d'aller prendre un autre ouvrage, traitant plus précisément du quotidien des habitants.

Elle se renseigna d'abord sur le climat qui est plutôt doux, bien que les hivers y soient un peu rigoureux de par la présence des Rocheuses. Ce qui attira Angélique, c'est la taille humaine des villes. La plupart n'excède pas les dix mille habitants. C'est un état plutôt agricole et d'élevage de bétails,

bien que l'industrie d'extraction des minéraux y soit encore assez présente. Alors qu'elle envisageait déjà son avenir, elle repéra sur l'atlas un petit lac et une ville du nom de Townlake.

« Lacville. Ça me plaît bien. C'est mignon comme nom. Voyons un peu si je trouve des informations sur cette ville. Townlake : Trois mille habitants dans la contrée d'Helena, capitale du Montana. Encadrée par la chaîne de montagnes de Big Belt Mountains. Ville bâtie au bord d'un lac, à deux mille six cent trente mètres d'altitude. À cent kilomètres au nord, Butte, qui a connu dans les années soixante-dix un essor économique fulgurant dû aux gisements de cuivre d'Anaconda. Mais, les ressources épuisées après quelques décennies ont vu cette commune, à l'image de tant d'autres, se transformer en ville fantôme. On en dénombre une centaine dans le Montana. Activités variées : ski, courses de canoës, VTT, balades en montagne, pêche. La région est mitoyenne du parc national du Glacier ainsi que de celui de Yellowstone. »

Angélique passa plus de deux heures plongée dans les documents et les cartes, quand la bibliothécaire annonça la fermeture imminente du bâtiment.

Angélique ne s'était pas aperçue qu'un bon nombre de personnes était parti. Elle s'excusa en refermant les livres qu'elle alla remettre en place et salua le personnel avant de sortir.

Bien qu'il n'eût été que dix-huit heures, il faisait encore très chaud et le retour à la réalité lui rappela la nouvelle de la radio. Elle décida de pique-niquer sur la plage. Son sac contenait toujours en cette saison une petite serviette de bain et son maillot. Après s'être assuré d'avoir un peu d'argent, elle piqua tout droit sur le bord de mer distant de trois kilomètres. Depuis que le trottoir avait été refait à neuf, les gens disposaient d'un immense espace pour se promener, faire du vélo et du roller dans les couloirs prévus à cet effet. Une foule importante se retrouvait le soir et les week-ends en cet endroit redevenu agréable.

Angélique descendit par le boulevard Maréchal Juin où les palmiers avaient remplacé, depuis quelques années, les pins parasols dont les racines avaient eu raison du bitume. Puis, elle se retrouva sur l'avenue qui longe l'hippodrome. Elle entra chez un traiteur chinois. Elle en ressortit dix minutes plus tard avec un paquet de papier kraft blanc. Elle termina son trajet en accédant à la RN7 du bord de mer.

Quelques souvenirs de son enfance et son adolescence l'assaillirent alors comme une nuée d'embruns, dont son premier flirt. Tout cela lui paraissait très loin aujourd'hui après sa relation tumultueuse qui s'était achevée dans la violence. Angélique, depuis, ne croyait plus au grand frisson, même si elle avait conscience qu'un jour ou l'autre, elle retomberait amoureuse. Mais pour l'heure, cette éventualité lui semblait complètement improbable.

Elle s'installa sur les galets et enfila son maillot.

Après avoir nagé vingt minutes, elle s'allongea en fermant les yeux, l'esprit vide. Elle s'assoupit légèrement. Puis, elle inspira profondément et s'assit en regardant autour d'elle.

De jeunes gens jouaient au ballon dans l'eau. Des enfants construisaient des pyramides de galets. Les adultes, malgré l'heure avancée, portaient encore leurs lunettes de soleil et continuaient à bronzer. Quelques ingénues étaient seins nus ainsi que d'autres femmes plus âgées à la poitrine un peu pendante. Des adolescents parlaient un peu fort entre eux. Angélique les écoutait avec nostalgie, se rappelant sa propre insouciance au même âge.

Aujourd'hui, à trente ans, Angélique repartait à zéro. Elle avait fait table rase sur de soi-disant amis, de manière à ne plus avoir aucun lien, même subtil, qui la rattacha à son ex-compagnon.

Tant de concessions et d'investissement sur sept années, pour repartir de rien, l'avaient mise en rage au début. Mais, aujourd'hui, la liberté qu'elle ressentait et le fait de se sentir à nouveau un être humain, digne de respect, lui confirmaient sa bonne décision.

Plus jamais elle n'accepterait la jalousie excessive d'un homme, au point de ne même plus pouvoir dire bonjour à son voisin. Et encore moins d'avoir à rendre des comptes sur tous ses faits et gestes, y compris le kilométrage de sa voiture qu'il avait contrôlé le soir, pour voir si elle n'avait pas fait un détour après son travail.

Elle, qui l'avait porté aux nues, n'avait reçu en échange qu'offenses morales. Elle avait été torturée de culpabilité. Il avait été rusé. Angélique s'était toujours sentie en faute alors qu'elle n'avait rien fait de mal. Et plus elle était descendue au fond du gouffre, plus il en avait rajouté.

Tout doucement, son quotidien était devenu un cauchemar sans issue. Elle avait sombré dans la déprime et s'était droguée au Lexomil et autres saletés.

Puis, un jour, elle avait réalisé et s'était enfin rebellée. Cela avait été un choc pour lui, doublé d'un affrontement terrible qui s'était soldé par des

coups physiques. Au début, Angélique les avait acceptés quasiment sans rechigner. Mais la colère était montée chaque jour davantage. Il n'avait pas escompté la probabilité qu'elle en arrive à ne plus l'aimer tant il pensait avoir la main sur elle.

Alors qu'il essayait, une fois de plus, de la frapper, elle l'avait giflé. Il en avait été si surpris, qu'il n'avait pas riposté. Ce pas décisif avait décuplé les forces d'Angélique pour se libérer de ce monstre manipulateur et lâche.

Malgré sa victoire apparente, Angélique s'était sue brisée pour les années à venir. À jamais, quelque chose était cassé dans son cœur pour toujours et rien ne serait comme avant. Du temps de ses vingt ans, où elle croyait au prince charmant ; du temps où on ne sait pas que quelqu'un peut vous détruire sans même vous toucher ; uniquement en vous rabaissant régulièrement, minutieusement, diaboliquement ; des instants où elle pensait que tout était simple dans la vie, du moment, qu'on était sincère, parce qu'elle ne savait pas que dans le monde des adultes, la sincérité est un mot qui n'a quasiment plus sa place.

Angélique soupira. Elle pensa à la femme aperçue sur la falaise. « Qui sait si elle ne subissait pas la même chose ou pire de la part de cet homme ? Et qui sait, si finalement, elle ne l'a pas réellement poussé de là-haut ? Mais pourquoi ? Et moi, qu'aurais-je fait ? C'est vrai qu'il m'est arrivé de souhaiter la mort de Patrick une fois ou deux... Peut-être que si je ne n'étais pas partie, je l'aurais tué un jour, comme elle. Mais l'a-t-elle fait sur une impulsion ou a-t-elle prémédité son assassinat ? En même temps, ça paraît étrange. Si elle était sa compagne, elle devait bien se douter qu'on la soupçonnerait ? Donc, cela ne peut être qu'impulsif ou accidentel. Ou alors, elle a un quotient intellectuel de poule pour ne pas avoir supposé qu'elle serait la suspecte numéro un. »

Une voix la tira de ses pensées :

— Bonjour.

Un homme, assez bien de sa personne, s'était installé à côté d'elle à deux centimètres de sa serviette.

— Oui... Que voulez-vous ?

— Rien, parler.

— Et bien, j'aimerais bien rester tranquille si cela ne vous dérange pas.

— Tu ne veux pas qu'on parle ?

— Non, je suis là pour me reposer. « Non, mais quel toupet ! Pour qui il se prend cet idiot ! On ne peut jamais être tranquille décidément. »

Angélique plia ses affaires.

— Tu t'en vas déjà ? Je viens juste d'arriver. On pourrait discuter...

— Oui... Mais non, je dois partir... « Garde ta drague de nul pour une autre ! Il ne doute de rien celui-là ! »

— Au revoir ! Bonne fin de journée, dit-elle, l'air pincé.

Le type resta stoïque. Il avait essayé et perdu, mais vraisemblablement, il s'en fichait. Son regard balayait déjà la plage à la recherche d'une autre proie.

Angélique partit sans se retourner, contrariée.

Elle passa la soirée devant son ordinateur à compiler des notes sur le Montana. Elle se rendit sur le site d'Electronic System for Travel Authorization sur lequel elle se renseigna comment obtenir une autorisation pour un séjour de moins de quatre-vingt-dix jours.

Dans un premier temps, elle prévoyait de poser trois semaines de congés pour aller sur place et voir si Townlake lui plairait vraiment. L'avantage de cette autorisation, valable deux ans, était qu'elle pourrait y retourner plusieurs fois si elle décidait de s'y installer durablement.

À une heure du matin, Angélique eut les yeux qui piquaient. Elle s'écroula tout habillée dans son lit.

§ 8

Angélique était une tout autre personne depuis le soir où elle avait décidé de se rendre à Townlake. Elle ne savait pas encore quand exactement cela se ferait, mais sa volonté était ferme.

Elle accumulait toutes sortes de documents et dès qu'elle avait un moment de libre, se connectait à Internet sur de multiples sites dédiés au Montana. Les quinze derniers jours, elle avait aussi fait des recherches d'annonces d'emplois, stages, baby-sitting et tout ce qui était dans ses aptitudes.

Parallèlement, elle s'inscrivit au cours d'anglais dispensé par les services de la ville, pour se remettre à niveau. Toute cette dynamique la mit dans un état de forme physique incroyable.

Au bureau, bien que faisant toujours son travail sérieusement, elle fut distante avec ses collègues. William mit cela sur le compte d'un éventuel nouveau fiancé. Angélique ne se confia pas plus à lui qu'à quelqu'un d'autre. Ce fut son petit secret qu'elle savoura et qui la remplait d'espoir et de joie. Elle se dit que le moment venu, elle donnerait sa démission à la direction, non avec grande délectation.

Ce matin, alors qu'elle était en train de dactylographier un courrier, William entra et jeta le journal sur son bureau.

— Regarde ! Rebondissement dans l'affaire de l'Estéron ! Ils ont bouclé la femme ! Punaise, t'imagines, c'est elle qui l'a poussé !

Angélique saisit le quotidien et lut l'article qui ne précisait pas grand-chose.

— PRÉSUMÉE COUPABLE, je te signale. Ce n'est pas dit que ce soit elle...

— M'ouais... Les journalistes disent qu'il y aura procès.

— Mhh... Bon, excuse, mais je dois finir ce courrier qui doit partir aujourd'hui...

— Si je dérange, tu le dis.

— On se voit entre midi et deux. Ne fais pas cette tête !

— OK, OK. On se retrouve à la cantine. Midi et demi ?

— D'accord, ça marche ! À tout à l'heure.

Angélique s'était débarrassée de William, mais pas pour longtemps. Ce dernier comptait bien lui tirer les vers du nez. Cependant, le prétexte de l'affaire du meurtre n'échappa pas à la jeune femme. « Il a fallu qu'il prenne cette excuse. Moi qui n'y pensais plus... »

Son patron fit irruption dans la pièce.

— Alors, c'est bon ?

— Presque fini. Voilà, j'imprime.

Calvin vint se frotter à ses jambes. Elle le caressa mollement d'une main. « Gentil chien. Mais tu pues, alors casse-toi ! »

— Il est de plus en plus câlin !

— Oui, n'est-ce pas ? répondit tout sourire le boss, fier de son chien « boulette puante ambulante. »

« Quand je pense qu'ils voulaient adopter un enfant ! Finalement, ils ont préféré un chien parce qu'ils n'ont pas voulu d'un gamin de couleur. Un blond, ils voulaient. Comme eux. Adoptez un petit Russe alors ! Faut croire que leur envie parentale n'a pas été assez forte... »

— Vous avez vu un peu, un chauffeur de camion a bousillé mon pare-choc arrière ce matin. J'en ai au moins pour quinze jours de garage !

« Ah, c'était ça les gars qui riaient sous cape. Tu penses, le 4x4 Mercedes à soixante mille euros du boss, cabossé par l'habituel chauffeur ivre de la société ! »

— Ah bon !

Angélique récupéra la lettre sortie de l'imprimante en se levant et en profita pour aller constater les dégâts sur le véhicule. Depuis la fenêtre du premier étage où ils se trouvaient, ils surplombaient le parking. En se désolant ouvertement, elle se gaussa intérieurement.

— Tenez, une petite signature s'il vous plaît.

Le patron parapha le courrier sans même le relire.

— Bon, je file à mon rendez-vous, je suis déjà en retard.

« Ben oui, vous ne pouvez pas lire le journal, faire vos courriers personnels, téléphoner à votre femme, papoter avec votre second de tout et rien et bosser en même temps ! »

— Oui, c'est vrai. Soyez prudent en voiture. Vous voulez que j'appelle le client pour l'avertir de votre retard ?

— Non, ça ira, c'est gentil, je le ferai du portable. À demain ! S'il y a un souci, joignez-moi.

— Bien sûr. Pas de problème, je gère.

— Vous êtes un bijou, Angélique !

— Oui, c'est vrai ! dit-elle en lui renvoyant un sourire ironique.

Petite habitude entre eux de s'envoyer des compliments qui n'en étaient pas vraiment. Angélique l'aimait bien quand même finalement. Il n'était pas méchant. Juste trop mou pour diriger la boîte. Celle-ci avait été rachetée quelques années plus tôt par un trust américain. Le haut du panier n'avait de cesse de demander à son patron des comptes sur un chiffre d'affaires constamment en décroissance. L'entreprise ramait lamentablement. Mais tous ceux qui y bossaient n'étaient pas des galériens. À commencer par son directeur qui profitait au maximum de ses avantages sans jamais prendre le parti de ses employés.

Et pourtant, c'était bien eux qui avaient contribué à la réussite de la société du temps du père de son patron. Surnommé le SS, ce dernier avait été un véritable tyran avec son personnel. Cependant, la plupart travaillaient là depuis vingt ans. Le SS était maintenant parti en retraite, laissant à son fils une entreprise florissante, que ce dernier n'avait pas su maintenir. La faute à la crise ?

La faute sûrement à pas mal de choses, dont l'abus de certains à se gaver sur le dos de la société, confondant leur rôle de cadre avec celui de propriétaire, mais dont ils n'étaient rien d'autre que les salariés eux aussi.

Angélique affranchit l'enveloppe. Il était déjà midi. Elle mit le standard sur répondeur. Les clients avaient pris l'habitude d'être traités en rois. « Se croient tout permis ceux-là. Tiens et vlan le répondeur ! »

Il était vrai qu'elle en était arrivée à ne presque plus aller manger à la cantine pour rester décrocher le téléphone qui ne cessait de sonner à n'importe quelle heure. Elle avait fini par craquer et par dire à son patron que si la haute direction n'était pas satisfaite, ils n'avaient qu'à prendre quelqu'un d'autre à sa place. Du non-stop sur dix heures d'affilée en répondant aux clients entre deux bouchées, ce n'était plus possible nerveusement ! Tout le personnel faisait sa pause tranquille sauf elle.

— Bon appétit !

Angélique s'installa en face de William, après s'être servie au self, une salade composée et une mousse au chocolat.

— Alors, quoi de neuf ? amorça William.

— À quel sujet ?

— Ne te fiche pas de moi. Depuis dix jours, tu es un vrai pinson.

— Exactement ! Qu'y a-t-il de si étonnant à ça ?

— Oh rien, si ce n'est que t'étais toute molle depuis un mois.

— Eh bien, j'ai repris du poil de la bête !

Angélique actionna ses biceps en riant.

— Bon, ça va. J'ai compris. Tu ne veux rien me dire ?

Angélique le regarda en faisant une moue taquine. Puis elle se pencha et murmura.

— Je n'ai pas de nouveau petit copain, si c'est ce que tu veux savoir.

William eut un air dubitatif.

— Non, je t'assure ! J'ai juste un grand projet en tête. Mais je ne veux rien dire, parce que si cela ne se fait pas, je serai trop déçue. Tu comprends ?

— M'oui... C'est juste que je croyais être ton ami et que tu me faisais confiance...

— Oh... Je suis désolée si je t'ai blessé. Je ne le voulais pas. Évidemment que tu es mon ami. Mais ça va bien. Ne t'inquiète pas pour moi. Je gamberge trop. Je n'ai pas envie de t'ennuyer avec tous mes maux.

— Si tu veux.

— Ce n'est pas que j'ai plus confiance en toi, c'est juste que c'est trop personnel, voilà tout. Il y a des choses qui ne se disent pas. Mais je t'en prie, ne me fais pas la gueule.

— ...

— Tiens, on se fait un bowling samedi soir à Antibes ?

Silence.

— Hé ! Je te parle William ! Bowling ?

William tendit sa main au-dessus de la table.

— Tope-la, bowling ma belle...

— Cache ta joie !

L'après-midi se déroula sans événement majeur à son travail et Angélique éteignit son ordinateur à seize heures. « Boulot pas génial, mais au moins, en commençant à sept heures du matin, je peux encore aller me baigner en sortant ou faire un tas de choses ! »

Cinq minutes plus tard, elle était au volant de sa Logan rouge pompier. Le seul véhicule qu'elle avait pu se payer. Mais l'essentiel était qu'elle puisse monter à la montagne. Le premier commercial qu'elle avait rencontré n'avait pas voulu la lui vendre, argumentant que c'était une voiture de péquenot et que lorsqu'elle arriverait chez ses amis, ces derniers se ficheraient d'elle.

Sur ces propos, Angélique s'était levée, avait pris congé et s'était rendue chez le concessionnaire suivant, qui lui avait commandé la Logan sans problème.

En démarrant aujourd'hui, Angélique se dit que depuis, le vendeur avait dû dérouler le tapis rouge à Dacia. La sous-marque a sauvé l'entreprise Renault grâce à ses ventes fulgurantes. Au point que de nos jours, les Logan sont présentées comme des produits performants, jolis et de qualité. Elles ont même gagné leur place dans les rangs publicitaires des spots télévisés. Six ans auparavant, les concessionnaires Renault avaient à peine quelques dépliants vantant les mérites de la voiture familiale à petit prix.

Cette fois, Angélique ne s'attarda pas sur la plage. Elle avait trop hâte de se remettre à son projet chez elle. Après un rapide bain, elle se sécha rapidement et repartit aussitôt.

Elle avait la chance d'habiter une rue où quelques emplacements de parking étaient gratuits. Les places étaient enviées, mais comme elle arrivait tôt, elle pouvait presque toujours se garer à cent mètres de chez elle. La boulangerie venait d'ouvrir.

— Une baguette s'il vous plaît.

La jeune étudiante d'une vingtaine d'années la servit en silence et tapa le prix sur la caisse enregistreuse.

Angélique lui donna le compte exact.

— Merci. Au revoir.

Le studio d'Angélique était au premier étage, au-dessus du fleuriste qui jouxtait la boulangerie. Avant de monter, elle ouvrit sa boîte aux lettres remplie de courriers et de prospectus publicitaires. Elle empila le tout sans y jeter un oeil et monta les escaliers quatre à quatre. « Tiens Vingt-Trois, te voilà ! »

Vingt-Trois était un chat gris qu'elle avait sauvé de la famine. Depuis, il avait doublé de volume. Bien qu'il entra chez elle, il n'y restait jamais. Il aimait traîner dans la rue ou prendre le soleil dans la vitrine du fleuriste, son corps souple étalé comme un félin dans la savane. Bien souvent, il passait le dimanche dans le magasin avec une réserve conséquente de croquettes laissée par les propriétaires qui l'avaient, également, pris en affection.

Angélique l'avait trouvé un vingt-trois novembre alors qu'il miaulait, affamé et amaigri. Il avait été son compagnon pour quelques soirées. Il appréciait les caresses, mais voulait toujours passer la nuit à l'extérieur. Un

esprit libre. Angélique était rassurée de le voir chez le fleuriste, car elle savait qu'un jour, elle partirait ailleurs.

C'était assez drôle de voir ce félin, devenu presque obèse, se pavaner au milieu des plantes. Il était bel et bien la mascotte des lieux. Il lui arrivait même d'entrer dans la boulangerie, d'y faire un tour, puis de ressortir nonchalamment après avoir inspecté les lieux. Personne ne le chassait. Tous s'étaient habitués à le voir passer, au moins une fois par jour.

À peine entré, Vingt-Trois sauta sur le bar en marbre et tourna en rond. Angélique lui servit de la pâtée qu'il mangea en toute hâte avant de s'installer au sol dans la seule tache de soleil de l'appartement, dans l'intention d'y faire sa toilette appliquée.

Angélique passa sous la douche pour ôter le sel de son corps et ressortit en peignoir. Elle s'installa ainsi devant son ordinateur, non sans avoir auparavant pris un pain au chocolat brioiché dans un placard, qu'elle avala goulûment.

Après un long moment, Angélique s'étira.

Vingt-Trois demanda à sortir.

— Déjà, tu veux partir !

Elle regarda la pendule au-dessus de la porte d'entrée qui indiquait vingt-et-une heures. « Flûte alors, je n'ai pas vu le temps passer ! »

Au même moment, elle prit conscience que son ventre criait famine. Elle saisit la baguette et la fendit. Son frigo contenait encore deux tranches de jambon cuit et du beurre qui lui servirent à compléter son sandwich. « Trop la flemme de cuisiner à cette heure-ci ! » Machinalement, elle alluma la télévision dont elle baissa le volume presque totalement. Elle regarda les images défiler, sans réfléchir, accoudée à la seule table dont disposait le studio. Elle éteignit l'ordinateur portable resté en veille, referma le capot et le poussa sur un coin de la table. Son regard se posa alors sur la pile de courriers qu'elle n'avait pas consultés.

« Pub, pub, quittance loyer, facture d'eau. Je l'avais oubliée celle-là ! Facture téléphone, pub. Tiens une carte ! Qui est-ce ? Marc et Élisabeth : Coucou de Petra... Petits veinards ! C'est gentil d'avoir pensé à moi. Tiens, et ça, qu'est-ce que c'est ? »

Angélique sortit du lot une enveloppe tamponnée par le Ministère de la Justice. « Allons bon, mince, ce doit être une contravention ! »

Elle ouvrit nerveusement le pli. Elle fut surprise de constater que ce n'était pas une amende à payer.

Ce qu'elle lut allait l'empêcher de dormir durant plusieurs mois. Et ce qui allait en découler changerait sa vie à jamais.

OceanofPDF.com

§ 9

«— Accusée, levez-vous !

L'accusée se lève lentement, accablée. L'atmosphère est lourde et toute l'assistance retient son souffle.

— Jury, veuillez énoncer votre verdict.

Tous les regards convergent sur le porte-parole des jurés qui se dresse en dépliant un papier.

— Le jury déclare la personne COUPABLE !

L'accusée s'effondre, ses jambes ne la soutenant plus sous le choc de la nouvelle.

Un murmure éhonté parcourt le public qui se tourne vers Angélique en la fusillant du regard. La protestation se transforme graduellement en un grondement qui scande son nom : Angélique, Angélique ! Certains la pointent du doigt en rajoutant : vie foutue à cause de toi, de toi, de TOI, de TOI ! AAAAHHHHH !!!! »

Angélique se réveilla en sueur en s'asseyant sur son lit. Elle alla se passer de l'eau froide sur le visage.

Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle avait reçu le courrier du bureau des Assises du Tribunal de Grande Instance de Nice.

Le nom de l'affaire n'était pas précisé. Seules les dates auxquelles elle devait se tenir disponible et présente aux séances d'audience figuraient sur la convocation.

Le premier jour, la seule chose à laquelle Angélique avait pensé était la façon d'éviter ce qu'elle considérait comme une catastrophe. Mais il avait bien fallu qu'elle se rende à l'évidence de l'accomplissement de son devoir de citoyenne. Cette société qu'elle détestait tant avait besoin d'elle !

« Il a fallu que ça tombe sur moi ! Je savais bien que je ne devais pas m'inscrire sur les listes électorales ! Pourvu qu'ils ne montrent pas des photos horribles... Oh non, je ne supporterai pas de voir cela. »

Angélique se remémora Gérard, un ancien collègue, convoqué, lui aussi, quelques années plus tôt, et qui lui avait raconté que les jurés n'étaient pas obligés de regarder les clichés. « Peut-être que cela a changé depuis... »

Angélique s'investit deux fois plus dans son projet de voyage au Montana pour ne penser à cette histoire qu'un minimum de temps. Sa motivation à quitter la France n'en fut que redoublée. « Partir d'ici, refaire ma vie ailleurs, bye bye Angélique, bonjour Angie ! Hé, ça sonne bien Angie ! »

— Salut la belle !

Angélique sursauta. Profondément ancrée au coeur de ses réflexions, elle n'avait pas vu entrer William dans le bureau.

— Ah ! Salut William.

— Ça y est, t'as vu ? Le procès va avoir lieu.

Angélique retint sa respiration tout en essayant d'adopter un air indifférent.

— Le procès ? Quel procès ?

— Celui de la femme de l'Estéron ! Tu ne sais pas à quoi j'ai pensé l'autre soir ?

— Non, accouche.

— Je me suis demandé si tu n'allais pas te promener là-bas parfois.

T'imagines, t'aurais pu être là, le jour où ça s'est produit !

Angélique sentit une sueur froide lui couler le long de l'échine.

— Oh, je n'y vais pas très souvent par là... Heureusement... Suis plutôt dans le Mercantour tu sais. Là, à part des chamois sur les rochers et des marmottes, il n'y a pas de tueur !

Angélique laissa échapper un rire qu'elle croyait réaliste, mais que William trouva empreint de gêne. Cependant, il ne dit rien et glissa sur un autre sujet se référant à leur travail. Il nota toutefois qu'Angélique fut soulagée. À seize heures, Angélique plia la totalité de ses affaires. En effet, c'était vendredi et la femme de ménage allait passer après son départ.

Angélique était la dernière à quitter les lieux ce jour-là, comme le reste de la semaine. Les autres employés travaillaient de deux heures du matin à midi. En partant, elle coupa les lumières des pièces restées éclairées, descendit l'escalier qui menait au rez-de-chaussée et aux chambres froides remplies de carcasses débitées de porc. « De la viande morte et glaciale, des cadavres découpés en morceaux. Non, non, non ! Tu ne vas pas encore penser à ça ! Allez, ma petite, tu vas avoir une super journée dimanche au lac de Trécolpas ! T'auras bien le temps de penser à ce genre de choses en octobre. »

Angélique fit un détour par le supermarché de son quartier. Elle sortit de sa voiture quand des cris la tétanisèrent. Son regard fut fou, son souffle coupé, son coeur s'emballa. Une bande d'adolescents se chamaillaient un peu lourdement. Angélique mit une bonne minute à retrouver son calme. Elle respira un grand coup profondément en fermant les yeux. Ses nerfs étaient à vif.

Elle fit ses achats comme un robot, mettant dans le caddy des choses qu'elle n'achetait même pas habituellement et se hâta de rentrer chez elle.

Vingt-Trois l'attendait déjà depuis un moment, couché en rond sur le paillason. Angélique le flatta et le caressa. Après avoir nourri le chat, préparé son sac à dos, son casse-croûte pour le lendemain et avalé son repas du soir, elle se mit un DVD de film fantastique en essayant de penser avec détachement aux futurs événements qui l'attendaient. Mais le film achevé et la télévision à peine éteinte, des interrogations revinrent la tourmenter. « Qu'a pu bien faire l'accusé pour en arriver là ? »

Angélique se rappela les moments où, par le passé, elle avait eu des pensées meurtrières envers son ex qui l'avait tant humiliée.

« Qui sait si je n'en serais pas arrivée au même stade si je n'étais pas partie ? Je n'ai envie de juger personne. Surtout quelqu'un que je ne connais pas. Et si le jury se trompait ? Que nous commettions une erreur judiciaire. Cette personne aurait sa vie fichue pour rien. Au nom de quoi ? En vue de contenter qui ? Quelle souffrance assouvir ? Qui est la victime ? Une femme, un homme ? Un enfant ? Oh non ! »

Angélique se pétrit nerveusement les mains. Elle se leva et alla prendre un somnifère. Heureusement, les cauchemars qui la hantaient régulièrement la laissèrent tranquille. Une seule fois, au milieu de la nuit, un bruit l'éveilla. Un violent orage d'été battait les volets de ses grosses gouttes. Angélique jeta un oeil au réveil qui indiquait deux heures. Elle se rendormit aussitôt sous l'effet durable du sédatif.

§ 10

Début juillet pointait à peine son nez alors que la convocation au tribunal n'était que pour le huit octobre prochain. « De quoi bien me prendre la tête d'ici là ! » Après s'être renseignée de manière générale sur le Montana et la façon de se rendre aux États-Unis pour y travailler, Angélique se dit qu'il était temps d'aborder les choses plus en détail.

Ce samedi matin, elle se leva vers six heures trente. Elle décida de se rendre au centre commercial de Cap 3000 à vélo pour y trouver le Routard et d'autres livres qui lui permettraient d'approfondir encore ses connaissances. Elle avait seulement sept kilomètres à parcourir.

Le centre commercial, sur la commune de Saint-Laurent-du-Var, occupe les anciennes berges de l'embouchure du Var qui se jette dans la Méditerranée, juste en face la piste d'atterrissage de l'aéroport international de Nice. Il a été inauguré en 1969 et fut le premier de ce type en France. Les architectes s'étaient inspirés des grands complexes américains.

À son inauguration, il y avait un cinéma. Angélique se rappelle y avoir vu Ben Hur de Cecil B. de Mille. Aujourd'hui, il est fermé depuis longtemps, remplacé par un cabinet vétérinaire ; celui-là même où Angélique a fait opérer sa chatte Cerise, il y a déjà dix ans.

Angélique sortit sur le palier de son appartement en portant sa bicyclette. Elle la rangeait dans son studio près de la fenêtre, car elle n'avait pas de garage. Elle descendit les trente marches la séparant de la ruelle où se trouvait la boulangerie, enfourcha sa monture et partit en longeant la gare de chemin de fer.

La jeune femme emprunta le souterrain passant sous la voie ferrée et se retrouva rapidement sur le boulevard Maréchal Juin, aujourd'hui planté de palmiers du Mexique. Elle se rappela avec nostalgie le temps où ces arbres étaient de magnifiques pins parasols, abritant de leur ombre les passants lors des étés brûlants. La première fois qu'elle avait mis les pieds à Cagnes-sur-Mer, l'été 1977, elle avait neuf ans. Son père avait loué un appartement sur le boulevard. Elle était bien loin d'imaginer alors qu'elle y vivrait plus tard à l'âge adulte.

Absorbée dans ses souvenirs, Angélique bifurqua sur le boulevard Bir-Akheim qui longe la petite rivière de La Cagne. Elle sourit en regardant les cygnes et les canards barboter. Lorsqu'elle avait quinze ans, c'était un lieu qui empestait les égouts tout l'été. Fort heureusement, la commune a fait les

travaux nécessaires pour y remédier et a transformé le canal qui mène La Cagne à la mer, en parc départemental animalier. Depuis, de nombreuses espèces d'oiseaux viennent y passer l'hiver et on peut y voir de magnifiques spécimens, dont un des plus gracieux est le mandarin.

Angélique coupa la RN7, dernière transversale avant l'arrivée en bord de mer où elle rejoignit le trottoir côté plage pour rouler sur la piste cyclable.

Elle passa devant le petit port de pêche du Cros de Cagnes où se fait encore la criée le matin. Les fameuses barques peintes en bleu et blanc, appelées les pointus, étaient arrimées. Des marins réparaient les filets.

Un peu plus loin, elle longea le port de plaisance de Saint-Laurent-du-Var où les embarcations vont du modeste canot au yacht de luxe de plusieurs dizaines de mètres, en passant par quelques voiliers et goélettes.

Angélique fila droit devant, accédant à la fin de la RN7 pour enfin arriver au centre commercial de Cap 3000 avec ses immenses parkings bondés tout au long de l'année. Elle cadenassa son vélo devant l'entrée principale, celle où il y avait autrefois le cinéma. À l'intérieur, la fraîcheur de la climatisation la saisit. Elle avait transpiré et frissonna. Elle enfila une chemisette blanche et se dirigea vers le fond du centre où se trouvait le rayonnage des livres.

L'établissement fourmillait de monde qui allait et venait dans les boutiques variées. Beaucoup s'y promène sans rien acheter, surtout les jeunes qui font du lèche-vitrine. Depuis sa création, c'est un peu un lieu de rendez-vous pour eux et le reste de la population. On vient, on traîne, on bavarde en regardant les belles choses qu'on ne peut pas s'offrir. On retrouve une amie, un copain, on boit un café au bar du premier étage ou l'on déguste une pâtisserie. On s'offre la petite robe qu'on lorgne depuis quelques semaines. À Noël, on y va pour y dénicher un cadeau original, parce qu'offrir un présent qui vient de là-bas est un peu un gage de qualité et une façon de dire : « Tiens, tu vois, je t'estime tellement que j'ai acheté ton cadeau là-bas. »

Le genre de chose qui faisait sourire Angélique, parce qu'elle trouvait cela ridicule de mesurer et réduire l'amitié à de telles valeurs.

Elle repensa à une citation qu'elle avait lue dans un livre qui regroupe des textes des Indiens d'Amérique du Nord : « Enfant, je savais donner ; j'ai oublié cette grâce depuis que je suis devenu civilisé. J'avais un mode de vie naturel alors qu'aujourd'hui, il est artificiel. Tout joli caillou avait une valeur à mes yeux ; chaque arbre qui poussait était un objet de respect.

Maintenant, je m'incline avec l'homme blanc devant un paysage peint dont on estime la valeur en dollars. (Ohiyesa, écrivain indien contemporain). »

Parvenue à la librairie, Angélique caressa d'une main les livres. De temps en temps, elle en sortait un pour en examiner le contenu, alternant les documents en images et les reportages écrits. Cependant, elle n'en acheta aucun, se contentant de rêver à travers les pages. Comme souvent, elle ne pouvait s'offrir le luxe d'un achat superflu. Elle le savait bien en venant, mais elle n'avait pu résister à la tentation de venir admirer ces paysages figés sur papier glacé au format panoramique.

« Bientôt, j'y serai... Il faut y croire... Une fois cette histoire de procès finie, je m'échappe d'ici. »

Elle releva la tête et observa une femme en train de choisir un ouvrage. « Pour qui cherche-t-elle un livre ? Elle ? Son mari ? Son amant ? Un ami ? Une copine ? Si ça se trouve, elle ne va rien acheter, elle aussi, et ne fait que rêver. Ou alors, elle cherche la destination de ses futures vacances de riche ? Hum, elle regarde le Routard... plutôt de fauchée ! Ou mieux, d'aventurière ! Jean/baskets, ouais, c'est sûrement plus une baroudeuse qu'une shopping-woman. »

Soudain, la femme la regarda et lui adressa un sourire. Angélique fit de même.

— Vous partez dans le Montana ?

Surprise, Angélique mit un petit temps à répondre.

— Heu, oui. Enfin, peut-être... J'envisage d'aller y travailler.

— Oh vraiment ! C'est formidable ! Les voyages forment la jeunesse !

— Et vous, la Turquie à ce que je vois...

— Oh non, je regardais par curiosité le Routard en me demandant comment on pouvait partir ainsi en pays inconnu, au milieu de gens ne parlant pas votre langue et en couchant dans des endroits bons marchés. Ah ! Ah !

« Ben, avec une carte, un peu de jugeote et une once de témérité ou de curiosité, ma belle ! Ah ! Une bourge ! Fallait que ça tombe sur moi ! »

— Mon mari et moi ne pouvons pas concevoir de vacances sans piscine. Donc, c'est Club Med à chaque fois et nous ne sommes jamais déçus.

— Vous faites les excursions aussi, c'est bien avec le guide français. C'est pratique...

— Oui. Au moins, on est entre nous et on ne se fait pas aborder par la population. Vous savez ce que c'est : ils quémangent toujours en envoyant leurs enfants tout sales pour nous apitoyer.

— Heu, oui c'est vrai.

« Ah la plaie ! Du genre à voyager en bus climatisé et aseptisé à mort ! Je me demande si elle respire l'air du pays où elle va, ou si elle fait de l'apnée. Super, la rencontre culturelle ! Je reste de MON CÔTE DE LA BARRIERE et toi, le pauvre de l'État sous-développé, tu ne m'intéresses pas ! Ce sont les paysages de chez toi que j'aime, pas ta gueule ! Bon, faut que je m'esquive, sinon je vais lui balancer dans la tête son C.V. ! »

— Excusez-moi, mon ami m'attend. Je file ! Merci pour la conversation !

— De rien. Tout le plaisir a été pour moi.

« Ce n'est pas réciproque, Madame la Duchesse ! » Elle repensa aux jeans/baskets : « Comme quoi, l'habit ne fait pas le moine ! »

Ses pensées revinrent au procès. « Je me demande si l'accusé — mais c'est peut-être une femme d'ailleurs — a la tête de l'emploi. En général, on leur donnerait l'absolution sans confession. Quelle drôle d'expression. Le Bon Dieu, le Dieu Bon, il ne fait pas toujours les choses bien. C'est à vous dégoûter d'avoir une religion. Avant de baptiser leur môme au nom d'un quelconque Dieu, les gens feraient mieux de les laisser grandir et faire un choix réfléchi à âge raisonnable. Il y a tant de croyances dans le monde et aujourd'hui, avec le mélange des populations, les gens ne se marient pas forcément entre personnes de même religion. Pas encore le melting-pot idéal, mais bon. J'ai l'impression que malgré cette cohabitation, il y a toujours autant de racisme. C'est étrange, cet entêtement qu'a l'être humain à vouloir indéfiniment dominer les autres. Paraît que c'est le propre de l'homme. M'ouais, ils auraient dû trouver un adjectif différent ; moi je le trouve plutôt dégueulasse le propre de l'homme. Eh oui, ma petite Angélique, tu ne vas pas refaire le monde ! Certes, mais je vais en tout cas, façonner le mien à ma manière ! »

§ 11

Les semaines s'égrainaient tout doucement, au cours desquelles Angélique affina son futur départ. Mais l'ombre fantomatique du procès s'installa dans son esprit, jusqu'à en devenir une obsession. Elle ne savait rien au sujet de l'affaire pour laquelle elle était convoquée, ce qui renforça son anxiété.

N'arrivant plus à dormir, elle prit du gelsenium, en dose homéopathique, qui amoindrit les appréhensions. Elle essaya la valériane, réputée très apaisante et même recommandée pour les personnes voulant arrêter de fumer, mais rien n'y fit. Elle se refusa à prendre des anxiolytiques. En ayant consommé par le passé, elle avait trop peur. Les médecins affirment que certains ne provoquent aucune accoutumance.

Or, Angélique savait très bien que c'était faux. Médicalement parlant, ils peuvent être sans grande conséquence. Le problème est l'habitude psychologique engendrée par la prise même d'un placebo. Elle en avait fait les frais les années passées avec son ex. Cela avait été bien pire. Elle avait été un zombie toute la journée, devenue encore plus manipulable, et s'était enlisée trois années supplémentaires dans les pattes de ce vaurien.

Son unique remède du moment fut l'immense espoir qu'elle mit dans ce projet sur le Montana.

Toutes ses nuits furent hantées par les quatre chiffres rouges du réveil. Les insomnies avaient été son lot quotidien durant sept ans, avec toutes les incommodités que cela engendre. Les répercussions sur sa vie diurne avaient été sans commune mesure.

Cependant, Angélique avait fini par apprivoiser la nuit, faisant de ces heures d'attentes des moments de réflexion.

Or, l'obscurité amène à des méditations plus profondes. C'est un autre monde, si bien que n'importe qui peut avoir un comportement très différent de celui adopté en journée. Quoi de plus normal ? De jour, tout le monde est amené à jouer son rôle social. Celui pour lequel il a été désigné. Le jeu de marionnette, comme l'avait baptisé Angélique.

Dans le noir, bas les masques, on redevient soi-même. Notre perception des choses est davantage affinée, plus limpide parce qu'aucun bruit, en principe, nulle odeur et l'absence de mouvement ne peut venir barrer la route au cortège de nos pensées.

Ainsi, certains événements ou difficultés peuvent nous apparaître de moindre ampleur alors qu'ils nous terrifient en journée ; et parfois notre

approche en est plus raisonnée et pragmatique. Ne dit-on pas la nuit porte conseil ? Oui, elle peut tout doucement nous amener à prendre une décision capitale ou à nous y conduire au fil du temps, après d'abondants moments de maturation.

C'est ainsi, qu'avec ce futur épisode marquant qui l'attendait et à partir de ces trois composantes que sont l'insomnie, l'obscurité et le temps, qu'Angélique fit plusieurs voyages spatio-temporels. Ces traversées temporelles l'amènèrent à se poser diverses questions : qui suis-je aujourd'hui ? Où est-ce que je me trouve ? Quel âge ai-je cette nuit-là ? Ce pourrait être il y a dix, vingt ans, hier ou il y a une heure à peine ?

Ces quatre chiffres rouges représentaient son unique repère. Cependant, ils étaient imprescriptibles, les mêmes depuis des millénaires. Inventés en Inde au milieu du VII^e siècle, ils ont été empruntés par la civilisation arabe à partir du IX^e siècle, pour être transmis en Occident aux temps médiévaux. Ils ont mis plusieurs centaines d'années à s'imposer devant les chiffres romains, permettant une notation plus facile dans le système décimal et facilitant ainsi les calculs simples sur les grands nombres et les opérations complexes.

Mais tout LE RESTE, moi, les autres, mon environnement, qu'en est-il ? Ont-ils évolué, changés ? Quelles altérations ou métamorphoses ai-je subies ? Mon corps a, bien sûr, vieilli. Mais moi, suis-je toujours la même ? Évidemment que j'ai grandi, mûri, gagné en RAM et en ROM, en matière de données stockées, mais mon essence même, qu'est-il advenu d'elle ?

Je me retourne déjà pour la dixième fois. Les quatre chiffres rouges indiquent trois heures quinze. Je me dis que la nuit va encore être interminable. Heureusement, demain, je commence le boulot à sept heures et devrai me lever tôt. Plus que cent vingt minutes à tourner en rond. Je soupire et ferme les yeux, espérant, une nouvelle fois, être regagnée par le sommeil.

C'est alors que j'entends du bruit dans la cuisine. Sachant fort bien que je vis seule, cela ne provoque aucune crainte en moi. En fait, ce son m'est familier : c'est le pas d'une personne qui s'active.

Je me retourne et regarde à nouveau la lueur rouge des choses qui ont une forme que je ne connais pas encore. J'ignore ce qu'elles sont, mais j'aime bien fixer mon regard dessus.

Sous la porte, il y a un trait blanc de lumière, là où les pieds font du bruit. Ma maman va apparaître à cet endroit.

Mon ventre commence à s'impatienter sans toutefois me faire souffrir. Je suce un de mes doigts, mais non, rien n'en sort. Pourtant, cela ressemble bien à ce qu'on me donne et d'où jaillit ce que j'adore, qui m'apaise et me permet de me retourner en ne pensant plus à rien.

Je soulève mes jambes pour rouler sur l'autre côté et mon visage atterrit sur un objet doux et mou. Ah ! C'est Grandes Oreilles.

Maman dit qu'il veille sur moi. Je n'ai aucune idée de la signification de ses paroles, mais elles semblent la rassurer elle-même. Moi, la seule chose qui me tranquillise, c'est sa chaleur à elle.

Cependant, elle n'a pas l'air de toujours le comprendre. Alors, lorsqu'elle part, je me mets à hurler. Elle revient et réajuste Grandes Oreilles contre mon corps en me parlant doucement.

Après trois tentatives de braillements, je m'arrête, constatant que cela ne sert à rien. Pourtant, dans une autre vie, j'ai l'impression d'avoir vécu ailleurs, où tous les habitants de la maison dormaient ensemble dans la même pièce. Pourquoi ici cela se passe-t-il autrement ? Pourquoi me laisse-t-on seule ? Je dois être punie. Ou alors, je me suis trompée d'endroit pour naître ? ! Oui ! C'est ça ! Je me suis égarée. Je vais dire à maman de me ramener où elle m'a prise. Allez, je me décide, je crie à nouveau un bon coup !

— Voilà, voilà mon amour !

« Ah, quelle douce voix tout de même ». Je continue d'appeler. Houp-la, on me soulève en l'air ! J'adore ! Elle me prend dans le creux d'un bras et me donne enfin mon remplisseur de ventre. Celle qui dit, "maman est là", émet des sons mélodieux que j'aime écouter. La chaleur de son corps me transporte en apesanteur et je plane. Je ne pense à rien, je suis paisible. Je glisse doucement dans le sommeil encore consciente de tout ce qui se déroule autour de moi.

Ma mère me dépose près de ce qu'elle appelle mon Doudou, le disposant au-dessus de ma tête, comme un ange gardien chargé de veiller sur son étoile. Sa main effleure mes cheveux naissants, puis elle s'en va à pas feutrés, tirant la porte sans la refermer.

Cet instant de bonheur est déjà terminé. Va falloir que j'attende que mon ventre réclame pour le prochain. À moins que je ne feigne d'avoir mal

quelque part... Ah parents ! Ce que vous pouvez être dupes et manipulables ! La plupart du temps, nous ne sommes pas souffrants, nous désirons juste être avec vous !

Non, décidément, je ne veux pas renaître ailleurs. Je suis très bien ici. »

OceanofPDF.com

§ 12

3 octobre, cinq jours avant le début du procès.

Angélique lut à haute voix ce qui s'afficha sur son ordinateur. « Peuvent seuls remplir les fonctions de juré, les citoyens de l'un ou l'autre sexe, âgés de plus de vingt-trois ans, sachant lire et écrire en français, jouissant des droits politiques, civils et de famille, et ne se trouvant dans aucun cas d'incapacité.

Sont dispensées des fonctions de juré, les personnes de plus de soixante-dix ans ou n'ayant pas leur résidence principale dans le département siège de la Cour. »

« Avec ça, impossible d'y échapper. »

Depuis sa convocation, Angélique était sujette à des sueurs froides. Elle pensait en permanence à l'homme qui était tombé de la falaise de la cime de la Cacia. Son angoisse était décuplée par la crainte qu'on découvrit sa présence sur les lieux au moment du meurtre. La prendrait-on pour une complice ?

« Mon Dieu, dans quel guêpier je me suis mise ! Pourquoi, je n'ai rien fait ! »

Angélique poursuivit sa lecture :

« Les trois seules conditions pour être exempté sont : être sous traitement lourd (chimio), être atteint du sida ou bien, être analphabète. »

« Oui, bon... Je préfère encore être convoquée finalement... »

Angélique soupira en s'affalant dans son siège de bureau, le regard fixe sur ce qu'elle venait de lire.

« Ça va être Octobre Rouge... Sans Sean Connery... »

§ 13

5 octobre, trois jours avant le procès.

Angélique était à la cafétéria avec William.

— Ne fais pas cette tête, je suis sûr que tu vas très bien t'en sortir. Je connais quelqu'un qui a été dans ton cas. Vous êtes encadrés par des juristes. Les jurés n'arrivent pas comme cela en donnant leur verdict.

Angélique ne répondit pas et garda le nez dans son assiette, grignotant son repas sans appétit.

— Et puis peut-être que tu seras récusée, qui sait ?

— Et pour quel motif le serais-je ?

— Je ne sais pas moi...

— Ne te fatigue pas William. J'apprécie tes efforts pour essayer de me distraire et me faire voir les choses de manière plus positive, mais il n'y a aucune chance pour que je sois récusée.

William prit une mine déconfite.

— Ouais, ce n'est pas faux. Dis-toi que c'est le lot de gens tous les jours et que ce n'est pas de chance que ce soit tombé sur toi. En plus, vous êtes une quarantaine convoqués et seuls six jurés sont choisis.

— Ah bon ? Comment sais-tu cela toi ?

— Je le sais... Rien d'extraordinaire...

William laissa planer un silence.

— C'est étrange tout de même... prononça-t-il à mi-voix.

— Quoi donc ?

Angélique retint sa respiration. Elle connaissait assez William pour savoir qu'il disait rarement quelque chose au hasard.

— Non rien. Bon, je te laisse, je suis déjà en retard !

— Et le café !

William balaya l'air d'une main sans se retourner.

— Pas le temps !

Angélique poussa son assiette encore à moitié pleine et sortit une tablette de chocolat noir de son sac.

§ 14

8 octobre, jour de la convocation et du procès.

Toutes les personnes convoquées se rendaient dans la matinée au tribunal pour rencontrer le Président et les avocats des deux parties.

Angélique avait eu une nuit épouvantable dans le tunnel de son passé tumultueux.

La convocation était pour huit heures trente. Angélique avait décidé d'y aller en train, évitant ainsi de conduire, sur les conseils de William. Il avait proposé de l'accompagner, mais elle avait refusé.

Levée depuis cinq heures du matin, elle tournait comme un lion en cage.

La télévision, en sourdine, dégueulait son flot d'actualités sordides arrivées des quatre coins du monde. Angélique zappa sur la chaîne des clips musicaux. Rien ne l'emballa. Une autre pression sur la télécommande et elle se fixa sur les dessins animés. Mais même Bugs Bunny se faisant faire un shampoing sur la musique de Figaro, ne lui fit pas esquisser un sourire.

La pendule indiquait six heures quarante-cinq. Son train passait dans vingt minutes. Elle arriverait ainsi un peu en avance. Elle prit son sac à dos habituel, mais en retira son mp3. Ses mains tremblèrent. Elle respira un grand coup avant de fermer la porte, alors que Vingt-Trois, qui dormait sur son paillason, essaya d'entrer en miaulant.

— Oh excuse-moi mon chou ! Avec tout ça, je t'ai complètement oublié ! Promis, ce soir, je te ramène une belle tranche de jambon.

Le chat se lova dans ses bras en ronronnant. Elle le déposa et le caressa une ultime fois. Elle dévala les escaliers craignant avoir pris du retard et traversa la rue, encore peu encombrée à cette heure matinale, pour entrer dans la gare SNCF. Par précaution, elle avait déjà acheté son billet la veille. Soudain, son coeur se crispa.

« Et s'il y avait une grève ? Que je ne puisse pas m'y rendre ? » Elle s'empressa de consulter les panneaux informatifs, mais aucun retard n'était annoncé. Soulagée, elle se rendit sur le quai numéro un et attendit. Il ne restait que cinq minutes à patienter, mais elle eut l'impression que les aiguilles de l'horloge n'avançaient pas et regarda sans arrêt l'heure sur son téléphone mobile.

« Faut que je pense à l'éteindre, une fois là-bas. Qu'est-ce qu'il fiche ce train ? On se calme. Respire ma grande, tout va être OK. »

Autour d'elle, des personnes patientaient. Un noir d'environ vingt-cinq ans, élégamment sapé, qu'Angélique ne put s'empêcher de remarquer ; une étudiante avec un sac en toile en bandoulière, oreillettes branchées.

Angélique se demanda ce qu'elle écoutait et baissa ses yeux sur les Converses de la fille. Le style de chaussures qui, du temps de ses dix ans, était réservé aux classes moyennes, alors qu'aujourd'hui, il faut déboursier l'équivalente somme de dix fois leur prix de l'époque.

Un peu plus loin, un homme d'une cinquantaine d'années était en conversation sur son portable. Une femme d'âge mûr mordait une pomme à belles dents. Le jeune homme de couleur sortit un paquet de cigarettes et en alluma une à l'aide d'un Zippo. L'arrivée du train fut alors annoncée par haut-parleur. L'homme tira vivement sur sa clope, tenant le filtre entre le pouce et le majeur, côté gauche, qui touchaient sa bouche.

Angélique trouvait que ceux qui fument, tiennent la cigarette toujours de façon à traduire leur personnalité. Ainsi, le port de la main gauche est plutôt pratiqué par quelqu'un de zen, tandis que le maintien en main droite sera fait par une personne plutôt stressée. Par-delà les mains, les doigts jouent également un rôle. Le majeur et l'index gauches représentent l'image de soi, publique ou sociale que l'on renvoie et qui est primordiale. L'index droit traduit l'affirmation et le majeur symbolise la confiance, le besoin d'exister.

La position de la cigarette aussi est révélatrice. Si le bout incandescent est orienté vers le haut, tige coincée entre le majeur et l'index, poignet cassé ou mou, attitude souvent observée chez les femmes, cela indique un sujet très attentif à l'image qu'il veut donner à son entourage, qui a besoin de plaire.

En revanche, si le bout incandescent est en proue, pointé vers un interlocuteur, la majorité du temps observé chez les hommes, c'est une extension du Moi.

De nombreuses variantes existent, mais Angélique avait retenu celle-ci : une personne tenant sa cigarette entre le pouce et le majeur gauche, le bout incandescent de celle-ci pointant vers le sol, démontre un simulateur qui fait semblant de croire qu'il maîtrise son image. Cette attitude est souvent adoptée par les moins de vingt-cinq ans. Le jeune homme noir sur le quai la tenait ainsi.

« Il savait bien qu'il n'y en avait plus pour longtemps. Pourquoi, il l'a allumée ? Machinalement sûrement... »

La rame de train stoppa devant eux. L'homme écrasa sa clope. La femme jeta son trognon sous le wagon. L'homme au portable continua sa discussion tout en montant. L'étudiante sortit un chewing-gum et ôta ses écouteurs, le temps de s'installer à un siège. Angélique se retrouva assise face à l'homme de couleur. C'était un beau gars distingué. Il aurait pu être mannequin, ses yeux étaient verts. Angélique l'observa. Il la surprit et lui sourit. Elle fit de même, tentée un instant d'engager la conversation, mais n'en fit cependant rien. Elle avait cette réaction qu'ont la plupart des gens dans les transports en commun. Ils se regardent en chiens de faïence sans jamais se parler. Pourquoi ? Les femmes par peur qu'on croit qu'elles draguent. Dans ce cas, qu'est-ce qui les empêche de parler à une autre femme ? Cela ne fait pas partie des habitudes occidentales - ou bien cela s'est perdu - d'aborder quelqu'un d'inconnu et de faire la conversation le temps d'un trajet pour, ensuite, ne jamais se revoir.

Angélique sortit discrètement une aspirine de son sac ainsi qu'une bouteille d'eau de cinquante centilitres. Le stress et les insomnies lui provoquaient des migraines. Ses mains étaient crispées sur son sac qu'elle tenait serré contre sa poitrine, comme si elle avait peur qu'on le lui dérobe. Elle en prit soudainement conscience et se détendit un peu.

À chaque arrêt, de nouveaux passagers montaient, aussi muets et silencieux les uns que les autres. À part quelques petits groupes qui discutaient entre eux, l'anonymat régnait en maître. Les gens évitaient de croiser les regards. Beaucoup en profitaient pour lire un roman, un quotidien. Certains jouaient sur leur console de jeux, oreillette branchée, indifférents à leur entourage. Angélique se demanda si, en cas d'urgence, ils entendraient l'annonce au micro, tant ils avaient l'air coupé de la réalité.

Soudain, elle se sentit encore plus lasse de tout ça. L'effet de cette affaire de meurtre, sa convocation pour être juré ? Cela faisait déjà longtemps que cet environnement, ces comportements lui pesaient. Mais là, elle avait le sentiment que son aversion envers l'être humain était exacerbée.

« Relativise. Tout le monde n'est pas comme ça. Il y a encore des gens intéressants. Oui, mais où sont-ils ? Suis-je aveugle ? Je ne vois que des marionnettes autour de moi ! Il doit bien rester quelques gens normaux ! Enfin, qu'est-ce que la normalité ? À un endroit, quelqu'un va l'être, ailleurs ce sera un fou. Là, on dit bonjour ainsi, ici autrement. Non, non, ce n'est pas ça le problème ! J'ai l'impression qu'ils sont débranchés de la

réalité, qu'ils ne voient plus la lumière comme moi, qu'ils disent amen à tout. La violence grimpe et ce qui leur importe au quotidien, est de savoir si le réseau téléphonique passe dans telle ou telle rue ! Où va-t-on ? Et moi, suis-je ainsi ? Forcément que je dois l'être. Mais dans quels domaines ? Est-ce que je me fais manipuler ? Je suis une saleté de robot moi aussi ! Regarde-moi-le celui-là. Si ça se trouve, hier, il a tabassé sa femme, ou bien c'est elle qui l'a rossé, ou pire, frappé ses gosses. La population devient dingue, gangrenée par la société. Ils pourrissent sur pied sans même sentir leur puanteur. Ils seront morts avant de s'être aperçus de quoi que ce soit. Finalement, j'envie l'insouciance qui les habite... Nice-Saint-Augustin... Ah je suis presque arrivée ! »

Angélique se leva au moment où le train entra en gare de Nice-ville. Quasiment tout le monde en fit autant. La foule marcha serrée.

Une fois sur le quai, Angélique pressa le pas. Il était sept heures trente. Sortie sur l'avenue Thiers qu'elle longea, après avoir slalomé entre les passants et traversé prudemment le flot de voitures, elle se retrouva sur l'avenue Jean Médecin. Elle prit le tram qui l'amena place Masséna et fit le reste à pied en passant par les escaliers qui mènent au Vieux Nice.

À huit heures précises, elle était déjà devant le Palais de Justice. Un bâtiment imposant érigé entre 1890 et 1892 sur une esplanade appelée à l'époque, place de l'Égalité, sur laquelle, avait même été dressé la guillotine. Sous l'Empire, elle s'est ensuite nommée place Impériale pour devenir Saint Dominique en 1903. Après la Révolution, certains bâtiments servirent à des fins militaires.

Angélique s'assit à une terrasse et commanda un café. Elle paya de suite le serveur pour éviter tout retard éventuel de dernière minute. D'autres personnes firent comme elle. Elle avisa un petit homme rondouillard semblant nerveux, un jeune, en costard avec une robe noire posée sur sa chaise, un avocat... occupé à écrire dans son agenda. Angélique fit durer son expresso en se pinçant la lèvre inférieure du bout des doigts de la main gauche. L'avocat releva la tête. Elle fit mine de fourrager dans son sac et en profita pour consulter l'horaire sur son portable. Huit heures et quart.

« Faut y aller... »

Elle se leva, marqua un temps de pause, respira un grand coup et se dirigea d'un pas sûr vers les escaliers majestueux du Palais, bordés de balustres.

Arrivée en haut de ces derniers, elle se retourna et regarda la place où la foule allait et venait.

Angélique pensa à une fourmilière, avec toutes ses ouvrières partant travailler le matin pour chacune d'entre elles et rentrant le soir, après avoir rempli leur rôle. La comparaison la fit sourire, de même qu'elle l'attrista. Elle se demanda si ces ouvrières avaient conscience de leur fonction simultanément indispensable et dérisoire.

Pour la première fois de sa vie, elle eut le vertige devant ce qui l'attendait. Elle n'aurait su expliquer pourquoi, mais elle sut qu'une fois passé l'entrée de cet endroit, son existence serait changée de manière irrémédiable. Sa raison batailla contre son intuition pour lui dire que cela était stupide, sans toutefois arriver à ses fins.

Angélique fit volte-face pour affronter les immenses portes maintenues ouvertes la journée. Elle rassembla tout son courage et entra dans sa nouvelle vie.

§ 15

Comme étonnée de ne pas avoir été happée par la quatrième dimension, Angélique resta interloquée par l'intense activité qui régnait dans le hall du Palais de Justice. Elle sortit fébrilement sa convocation pour savoir où elle devait se rendre.

Après avoir trouvé le bon endroit, elle prit place sur un banc. À peine assise, elle vit un monsieur potelé arriver à pas feutrés. Elle l'avait vu à la terrasse du café vingt minutes avant. Il s'approcha timidement.

— Bonjour. Vous êtes convoquée aussi ? Il me semble que c'est bien ici.

— Oui, je crois.

Angélique se déplaça un peu sur le côté, l'invitant ainsi à prendre place près d'elle. Bien qu'il ne dégagea, en aucune façon, un sentiment de sécurité, Angélique fut rassurée de ne pas être seule. Cependant, pas un des deux n'engagea la conversation.

Bientôt, une trentaine de personnes arriva, ayant toutes à peu près la même attitude de réserve. Deux femmes se mirent à parler au sujet d'une éventuelle raison pouvant les amener à être récusées.

Angélique repensa à sa lecture sur le Net et ressentit envers elles, de la compassion, sachant à l'avance que leurs hypothèses seraient anéanties d'ici quelques minutes seulement. Une des femmes se plaignait d'avoir des enfants en bas âge et un mari qui rentrait tard le soir et qu'avec TOUT ÇA, elle ne savait pas comment elle allait faire. L'autre dit que cela risquait de mettre en péril sa prochaine promotion professionnelle, alors qu'elle était dans une bonne passe.

Un gars vêtu d'un survêtement consulta son portable.

« Drôle de tenue pour une telle convocation ! Un prof de gym ? ricana dans sa tête Angélique. Il pense sans doute être récusé et repartir faire son footing comme si de rien n'était ! Et l'autre en minijupe et jambières ! On aura tout vu ! C'est peut-être une feinte aussi pour être recalée à l'examen ! Ah mon Dieu, faites que je le sois ! »

— C'est la première fois ?

Angélique mit un temps à réaliser que le petit replet venait de lui adresser la parole.

— Heu, oui. Et vous ?

— Aussiiiiiii..... Le i se fondit dans un soupir de désespoir.

— Vous en faites pas. Cela va bien se passer.

« Voilà que je le rassure moi alors que je suis morte de trouille ! C'est pathétique ! »

— Ouiiiii....

À ce moment-là, l'huissier ouvrit une porte en chêne massif, ce qui eut pour effet de faire sursauter tout le monde.

— Bonjour. Veuillez entrer s'il vous plaît. La Présidente va vous recevoir.
Tous pénétrèrent en silence dans la salle d'audience.

OceanofPDF.com

§16

Le Président était une femme d'une quarantaine d'années, l'air très sérieux, mais toutefois affable. Elle portait la robe noire des magistrats, doublée d'une fourrure blanche pour elle. Elle prit la parole :

— En premier lieu, vous serez financièrement indemnisés, outre les frais de déplacement et de restauration, de soixante-dix-huit euros par jour. Cette somme peut être majorée sur justificatif d'une perte de salaire supérieure. Concernant la partie frais de déplacement ainsi que les repas, ceux-ci sont pris en charge par l'administration. C'est valable aussi pour les personnes étant au chômage. Des questions ?

Silence général.

— Bien. Si tout le monde est d'accord, je vais procéder à la formation qui va vous permettre de mieux appréhender l'évolution des choses au cours de ces procès. Vous saurez ainsi comment ils vont se dérouler, comment remplir votre rôle, ainsi que ce que vous aurez à faire et de quelle façon le faire. Je vous présente Maître Godard, Avocat Général à la Cour d'Assises de Nice.

Ce dernier se leva et salua de la tête. La cinquantaine, de grande taille et un air sûr de lui, mais malgré tout humble, lui conféraient une prestance qui imposait le respect.

— Il complètera la formation que je vais vous donner par de multiples informations.

La Présidente marqua un temps d'arrêt pour s'assurer de la bonne attention de tous.

— Comme je vous l'ai précisé, une douzaine d'affaires vont être jugées durant ces six semaines au cours desquelles vous êtes tous convoqués. Vous devrez vous présenter au début de chaque affaire. C'est-à-dire, à toutes les dates indiquées sur votre convocation. Soyez-là à l'heure précise. Le tirage au sort se fait en public lorsque tous les acteurs de l'affaire traitée sont entrés dans la salle d'audience, y compris la presse si elle y a été autorisée. Vous devrez donc garder une attitude neutre dès vous serez sur les lieux. Le tirage au sort se fait également en présence de l'accusé si ce dernier n'a pas été incarcéré avant le jugement. N'en soyez donc pas troublés, ceci est parfaitement normal et répond à la Loi. Je tirerai au sort plusieurs noms jusqu'à ce que j'ai obtenu six jurés. Si votre nom est prononcé, vous devrez vous lever et venir vous asseoir à mes côtés. Cependant et écoutez bien ceci

: tant que vous ne vous serez pas assis, l'avocat de la défense, l'Avocat Général ainsi que moi-même, avons le droit de récuser le juré appelé. Ne vous précipitez donc pas en marchant vite, marchez normalement. Si vous êtes récusé, dites-vous bien que cela n'a rien à voir avec vous. Bien souvent, des jurés sont récusés de manière très subjective. Ne le prenez donc surtout pas mal. Cela fait partie des choses un petit peu particulières de notre métier.

Dans le cas où vous êtes récusé, ne soupirez pas, ni ne manifestez aucune réaction. Allez tout simplement vous rasseoir dans le public. Quand le nombre de six jurés sera atteint, alors l'audience commencera. Les enquêteurs, experts et éventuels témoins viendront parler à la barre. Soyez attentifs, toujours en alerte. Quoique vous entendiez ou voyez, ne vous offusquez pas, ne bronchez ni ne soupirez. Évitez de tousser autant que possible. Aucun contact avec la presse. Aucune divulgation d'information à qui que ce soit, même à votre entourage proche. Si les circonstances l'exigent, il vous sera demandé de dormir dans un hôtel de notre choix sous surveillance policière. Mais a priori, ce ne sera pas nécessaire pour les affaires que nous allons traiter. Vous pourrez rentrer chez vous.

« Manquerait plus que ça ! Et mon Vingt-Trois alors... »

— Ceci vous paraîtra sûrement long et laborieux et durera en principe deux jours. Le troisième est réservé pour donner la parole aux diverses parties ainsi qu'à l'accusé en tout dernier. Après quoi, nous nous retirerons pour délibérer pendant environ trois heures. Nous serons bien sûr avec vous durant ce laps de temps pour vous aider à réfléchir sur tout ce que vous aurez entendu. Nous pourrons vous rappeler ce que vous avez oublié : des détails de lieux, des dates, des actes. Nous pouvons vous relire aussi des articles du Code pénal. En aucun cas, nous ne vous donnerons notre avis. Ce n'est pas notre rôle. Enfin, en dernier lieu, nous procéderons au vote qui se fait de manière anonyme et auquel je participe ainsi que les deux assesseurs. Ce qui fait, avec vos six votes un total de neuf. Pour que l'accusé soit déclaré coupable, il faut un minimum de six votes dans ce sens. Voilà, si vous avez des questions...

Angélique entendit la Présidente les reconforter en leur disant que tout au long du procès, ils seraient encadrés constamment par des hommes de loi. Sa voix était comme un écho lointain qu'elle s'efforça de garder au premier plan dans son esprit.

La Présidente clôtura la conversation :

— Une toute dernière chose à laquelle je voudrais vous préparer. À l'annonce du verdict, quel qu'il soit, les réactions sont très diverses. Parfois même violentes, il y aura peut-être des cris. Ce n'est pas sûr, les réactions sont très culturelles, mais je tenais à vous prévenir de cela aussi. Ne vous alarmez pas. L'huissier vous fera sortir de manière ordonnée et calme. Ne vous occupez pas de ce qui se passe dans la salle. Je tiens à vous informer que des photos des victimes circuleront. Préparez-vous...

Angélique crut défaillir. Cette dernière information couvrit la pièce d'une chape de plomb.

— Je vous lis juste ceci, qui est l'Article 34 du Code pénal : « Vous jurez et promettez d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse les charges qui seront portées contre X.. De ne trahir ni les intérêts de l'accusé, ni ceux de la société qui l'accuse, ni ceux de la victime ; de ne communiquer avec personne jusqu'après votre déclaration ; de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection ; de vous rappeler que l'accusé est présumé innocent et que le doute doit lui profiter ; de vous décider d'après les charges et les moyens de défense, suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre, et de conserver le secret des délibérations, même après la cessation de vos fonctions. » Bon, il est midi moins cinq. La première affaire est à quatorze heures. Je vous conseille d'aller vous restaurer de manière conséquente, car cela peut se terminer tard. Bon appétit et merci pour votre attention.

Tous sortirent en silence à la queue leu leu. Ils s'éparpillèrent dans les couloirs du Palais de Justice. Certains à pas lents semblant abasourdis, d'autres rapidement, comme frappés d'urgence.

Les deux femmes ayant discuté le matin décidèrent d'aller déjeuner ensemble. Angélique ne tenait pas à se lier à qui que ce soit, aussi rasa-t-elle les murs pour sortir.

§ 17

Dehors, il faisait grand soleil. L'été indien n'était pas terminé. Elle se rappela que le Cours Saleya, qui se trouve derrière le Palais de Justice, regorge de restaurants et que le lundi est jour de marché des antiquaires.

Cependant, arrivée sur place, elle préféra acheter un énorme sandwich-club bourré de mayonnaise. Ainsi, elle put flâner devant les stands. Elle ressentait tant le besoin de se divertir après cette matinée et surtout avant la première affaire qui les attendait, elle et les trente autres jurés. « Pourvu que je sois récusée... »

Elle dévora son en-cas comme une affamée en admirant les tableaux et aquarelles de plusieurs étalages. Elle s'accroupit pour regarder quelques bibelots présentés sur une table en chêne massif. Elle prit en main une tasse en porcelaine et regarda l'estampille dessous. Limoges. Elle sourit et détailla l'objet en le manipulant. Des coquelicots peints à la main et une fine dorure qui recouvrait le bord de la tasse en faisaient un tout ravissant.

— Combien ?

— Quinze euros, Madame. C'est du Limoges.

— Oui, j'ai vu. Dix ?

— C'est vraiment du Limoges vous savez. Et ancien.

— Oui, je sais. Mais quinze, non....

La femme ne répondit pas. Angélique reposa la tasse.

— Allez va pour dix ! Elle a tellement l'air de vous plaire !

Angélique sourit timidement, contente de sa petite feinte, mais non honteuse, car elle connaissait les brocanteurs et savait bien que, même à dix euros, la vendeuse serait gagnante. Elle sortit un billet et le tendit à la femme en la remerciant.

— Je vous l'enveloppe dans du papier. C'est fragile, ce serait dommage de l'abîmer.

Après quelques secondes, Angélique saisit le petit plastique contenant sa trouvaille.

— Merci. Au revoir, bonne journée.

— Vous aussi ! »

« Hum, oui, si elle savait... »

Angélique ouvrit son sac à dos et y déposa délicatement son paquet. Elle consulta son portable : treize heures. Elle fut soulagée de voir qu'il lui

restait encore assez de temps pour aller se détendre à une terrasse et boire un café.

Elle entra dans un bar, passa sa commande au zinc et s'installa au soleil.

Depuis qu'elle s'était levée ce matin, Angélique se demandait si l'affaire de l'Estéron ferait partie de celles pour lesquelles elle avait été convoquée. Et plus elle retournait cette question dans sa tête, plus elle était persuadée que ce serait forcément le cas, puisque les journaux l'avaient annoncée pour ce jour. « Ce jour ! Punaise mais alors, cette affaire-là c'est aujourd'hui ! » Angélique qui venait d'avaler la dernière gorgée de son arabica, avait reposé la tasse sur la table avec brutalité. Un homme lui lança un regard intrigué. Elle lui sourit mollement et pour se donner une contenance, farfouilla l'intérieur de son sac ; déjà treize heures trente ! Elle avait complètement oublié l'article des médias. Or, maintenant, elle était anxieuse à l'extrême.

« Calme-toi ! Si t'es agitée à ce point, les gens vont se demander pourquoi. Pff, tu parles, ils auront d'autres chats à fouetter. »

Subitement, la foule qui l'entourait devint un magma mouvant auquel elle ne fit même plus attention. Elle se faufila entre les gens comme un robot programmé pour se rendre à un lieu précis. Son enveloppe charnelle n'existait plus, ses pensées uniquement tournées vers ses préoccupations.

Elle revit le corps tomber de la falaise et la femme agenouillée au-dessus du vide, le visage dans les mains. Elle eut beau essayer de chasser ces images, elles revinrent en boucle la harceler.

Lorsqu'elle arriva au pied des marches du Palais, son coeur battait la chamade. Elle stoppa quelques minutes et respira à fond. Un court instant, elle se demanda dans quel état psychologique étaient les autres jurés. Quelle est leur histoire ? Qui sont-ils ? Ont-ils des problèmes dans la vie ? Sont-ils en bonne santé ? Quel est leur métier ?

Elle se rendit compte que, durant six semaines, elle allait passer des heures en leur compagnie et qu'elle ne les verrait, dans sa vie, que lors de cet étrange épisode, où ils décideraient du sort d'un individu. Cela avait quelque chose d'assez irréel en soi.

Discuter collégialement entre inconnus, et décider d'un avenir singulier. Devoir trouver un semblant d'entente et être presque en intimité dans un lieu fermé, avec cinq autres personnes, juste durant trois jours, pour ensuite continuer sa vie comme si de rien n'était. Vite l'affaire suivante, d'autres

jurés, peut-être les mêmes pour certains, mais qui auront alors leur expérience du procès précédent ainsi qu'ils auront, peut-être, lié des liens entre eux.

Angélique eut la tête qui lui tourna et un violent mal au crâne l'assaillit. « Allons bon, manquait plus que ça ! »

Elle sortit un cachet avec sa petite bouteille d'eau et avala le médicament d'un trait. Toute droite, elle gravit les marches à pas lents.

OceanofPDF.com

§ 18

Salle d'audience.

Un murmure pesant provenait d'un public nombreux qui discutait. Quelques journalistes, calepin et stylo en mains étaient restés debout, l'oeil aux aguets, attendant l'entrée de l'accusé avec une avidité indécente.

Les futurs jurés étaient assis sur les sièges de devant, leurs visages froids, dénués de compassion : le masque qui leur avait été demandé de porter. Dix minutes s'écoulèrent avant l'entrée de la Présidente et de ses assesseurs. Les chuchotements cessèrent aussitôt.

La juge prit la parole.

— Faites entrer l'accusée.

Tout le monde retint sa respiration.

Une femme blonde arriva, encadrée par deux policiers. Elle avait la tête haute et regardait devant elle, déterminée.

Le sang d'Angélique ne fit qu'un tour et ses mains se glacèrent subitement.

« Ce n'est peut-être pas elle. Calme-toi ! Respire à fond ! »

— Quel est votre nom Madame ? interrogea la Présidente.

— Catherine Wayne, répondit de manière claire et forte l'accusée.

Angélique sentit son coeur accélérer. Son regard se fixa. Elle cligna des yeux et s'efforça de respirer lentement.

— Bien. Nous pouvons commencer le tirage au sort des jurés.

Le silence fit écho aux paroles de la Présidente. Une urne contenait le nom de chacun sur un bâtonnet en bois. Elle en tira un premier :

— Monsieur Gonzagues Patrice.

Un quinquagénaire se leva et alla s'asseoir auprès des personnes de loi.

— Madame Lavalette Huguette.

Même manège. Angélique s'essu

ya les mains à son pantalon le plus discrètement possible. Elle transpirait et se demandait pourquoi le tribunal était surchauffé. Elle était certaine de tomber en syncope d'une seconde à l'autre. C'est alors qu'elle entendit son nom.

— Mademoiselle Parisot Angélique.

L'électrochoc fut rude, mais elle garda la tête froide et se déplaça aussi doucement qu'elle le put, les bras le long du corps, comme si elle ne savait plus quoi en faire. Durant un dixième de seconde, elle se dit qu'elle marchait trop lentement. Elle accéléra, puis ralentit par peur d'être récusée

pour comportement étrange. Quelle ironie du sort ! Alors que c'est ce qu'elle aurait voulu le plus au monde, elle se prit à vouloir agir le mieux possible ! La Présidente l'avait pourtant bien souligné : la récusation n'était pas honteuse, mais juste hasardeuse.

Angélique se maudit.

« Flûte, pourquoi je me conduis bien ? C'est pourtant facile. J'ai qu'à faire l'andouille et je serai récusée. »

Elle ne put cependant pas se résigner à un tel agissement et lorsqu'elle se posa sur son siège près de celui du juré appelé précédemment, elle fut comme soulagée, tout en se disant que ce n'était que le début de l'enfer.

Le reste de la matinée se déroula dans un brouillard épais. Angélique se débattit intérieurement pour maintenir son attention éveillée. Toutes ces choses lui étaient tellement étrangères, qu'elle se demanda par quel moyen elle allait pouvoir réaliser l'évaluation du délit sans aucune connaissance, ni même notion juridique.

Angélique rentra tel un automate chez elle. Ou plutôt tel un boxeur après un match. « J'ai bien fait de prendre le train. Va falloir relativiser un maximum. »

Elle acheta du jambon cuit dans une supérette avant de reprendre le tram pour rejoindre la gare ferroviaire. Au moins, grâce à Vingt-Trois, elle gardait un peu les pieds sur terre.

À l'inverse du matin où elle avait observé la foule, cette fois elle se lova sur une banquette du train et colla son nez à la vitre, évitant ainsi tout contact avec qui que ce soit afin de s'isoler dans sa bulle. Elle ne vit rien du paysage qui défilait et que d'ailleurs, elle connaissait par cœur. Tout lui semblait si noir après ce qu'elle venait d'apprendre.

Arrivée à Cagnes-sur-Mer, elle sauta avec légèreté sur le quai et fila rapidement dans le souterrain menant de l'autre côté de la voie pour ressortir sur le trottoir de la rue de la gare. Les voitures circulaient en nombre. En traversant, elle croisa le regard d'un automobiliste. « S'il savait celui-là, que demain je vais être aux assises à me ronger les nerfs. »

Le conducteur lui sourit. Elle fit mine de ne rien voir.

Elle entra dans le bar-tabac en bas de chez elle et acheta le Nice-matin. Le procès faisait la une.

« L'affaire de l'Estéron jugée aux Assises de Nice. Lire en page dix. »

Angélique froissa le journal en cherchant l'article.

« Aujourd'hui débute l'audience publique de la mystérieuse affaire de l'Estéron. La présumée coupable, Catherine Wayne, est suspectée d'avoir poussé son mari de la falaise de la cime de la Cacia....». Angélique ne put aller plus loin dans sa lecture.

Elle referma fébrilement le quotidien. Ses mains tremblèrent. Quelqu'un remarqua son état :

— Ça ne va pas Mademoiselle ?

—... Non... Ça va. Merci... Je dois être en hypoglycémie. Ça va aller, j'habite juste au-dessus.

Angélique se précipita chez elle, monta les marches deux par deux. Elle eut du mal à introduire sa clef dans la serrure et s'énerva. Enfin, elle y parvint et referma brusquement en s'adossant à la porte comme si quelqu'un la poursuivait et qu'elle voulait l'empêcher de la défoncer. Se frottant le visage, elle se désespéra et finit par fondre en larmes.

§ 19

9 Octobre, neuvième jour du procès : sept heures du matin.

« Encore une mauvaise nuit et cela commence à peine ! »

Vingt-Trois l'entendit depuis le palier et miaula. Elle lui ouvrit, laissant passer une flèche poilue qui sauta agilement sur le bar de la kitchenette.

— Salut toi...

Elle le caressa, ouvrit le frigo et ressortit sa main au bout de laquelle pendait une belle tranche de jambon cuit. Vingt-Trois se dressa sur ses pattes arrière, agitant ses membres antérieurs, toutes griffes dehors.

— Hep là ! Doucement, gros gourmand !

Elle l'observa dévorer son petit déjeuner, puis passa sous la douche. Lorsqu'elle ressortit, le chat était sur le lit en train de faire sa toilette. Elle s'allongea avec lui, sa tête près de la sienne. Il frotta ses vibrisses contre sa bouche, ce qui fit rire Angélique.

Elle alla ouvrir l'armoire à linge. « Bon, comment va s'habiller l'artiste aujourd'hui ? » se demanda-t-elle amèrement tout en se remémorant la veille. « Une vraie mise en scène de théâtre ! C'est horrible ! Alors qu'on juge véritablement quelqu'un. Bon, ce pantalon gris et cette chemise bleue devraient faire l'affaire. »

La séance aurait lieu à treize heures trente.

Angélique entendait encore la voix du magistrat résonner comme un vieux disque vinyl rayé, répétant à plusieurs reprises qu'ils n'avaient pas à s'inquiéter.

« La société est rayée elle aussi. Ressassant sans cesse les mêmes choses, des schémas identiques. De temps en temps, quelqu'un soulève le bras de la platine et le remet en place pour que la rengaine puisse continuer à nous saouler de paroles toutes faites, d'idées préconçues, déjà prédigérées. »

Son portable vibra. Un SMS venait d'arriver.

« Bowling samedi soir ? Biz William. »

« Un bowling ? ! Dans l'état d'esprit où je suis ? ! »

Angélique commença à composer sa réponse puis se ravisa. « Oh après tout, il a sans doute raison. J'accepte ! » « C'est OK. 20 h devant. »

Le mobile réceptionna à nouveau. « Noté. Je t'adore ! Will » Angélique sourit et rangea son téléphone. « Qu'est-ce que je ne donnerai pas pour être plutôt au boulot ! »

Elle ricana. « Je n'aurais jamais cru un jour me dire ça ! Et si j'y faisais un saut ? Oh non, ils vont sûrement me regarder bizarrement. William va être condescendant à mort. Ce sera pathétique ! William... Le pauvre, il a l'air amoureux. Pourtant je lui ai bien dit que pour moi, il n'était qu'un ami. Ça va lui faire un choc si un jour je pars. Bah ! Qu'est-ce que je dis moi ? Il y en a mille comme moi ! Et des mieux même ! Qu'est-ce que je peux me la péter des fois ! Ah ! Redescends sur Terre Angélique ! T'es pas le centre du monde ! »

Ses maux de tête la reprirent. Elle avala deux aspirines avec un verre d'eau et fourra le reste du tube dans son sac.

Elle décida d'aller marcher en bord de mer, chaussa ses baskets, enfila un sweat-shirt jaune pâle et sortit, juste clé en poche.

L'atmosphère douce était accompagnée d'une légère brise amenée par la mer. Angélique l'avait toujours préférée en automne et hiver, bien qu'appréciant se baigner. Elle la trouvait plus belle sous un ciel chargé de cumulus, plus sauvage, plus libre, presque vierge de baigneurs.

Le premier janvier, certains courageux bravaient sa fraîcheur pour un bain rituel sur la Promenade des Anglais à Nice et tout au long du littoral jusqu'à Cannes. Le vent soufflait un peu plus au bord de l'eau et les vagues bruissaient sur les galets.

Angélique s'assit sur la plage, regardant passer les avions qui atterrissaient à Nice chaque minute. Elle avait entendu dire que c'était même toutes les trente secondes maintenant et avait trouvé cela ahurissant.

Quelques kytesurfeurs voltigeaient. Des pêcheurs étaient sur les jetées de pierres bravant les embruns. Des personnes âgées promenaient leur chien. En semaine, ils étaient peu à fréquenter cet endroit. Sauf entre midi et quatorze heures où les gens s'y retrouvaient par beau temps, histoire de profiter de leur pause déjeuner de manière agréable.

Malgré tout, Angélique n'arriva pas à complètement se détacher de ses angoisses. La Présidente avait annoncé que le procès durerait la semaine. Angélique était fermement décidée à accélérer son départ aux États-Unis dès qu'elle en aurait terminé avec cette histoire.

Cependant, sa culpabilité fit rage en elle. Elle regretta amèrement de ne pas s'être rendue à la Police lors de son retour de balade en juin dernier.

Mais il était trop tard et c'était plus fort qu'elle, elle ne pouvait se résigner à faire machine arrière. Surtout maintenant qu'elle était jurée.

Quelles seraient les conséquences pour elle ? Qui la croirait ? On penserait qu'elle fait ces aveux dans le but d'être récusée. Quel rôle imaginerait-on qu'elle a joué dans cette affaire ? Cela paraissait trop invraisemblable à ses yeux pour dire la vérité.

Un coup d'oeil à son portable lui indiqua neuf heures quarante-cinq. Il fallait qu'elle rentre se préparer.

OceanofPDF.com

§ 20

Midi sur le parvis de la place du Palais de Justice, toujours le 9 octobre.

Angélique mangea un panini - sandwich fait de pain sans mie garni de crudités et jambon cru ou autres assortiments et passé dans une presse qui l'aplatit et le chauffe, le rendant délicieusement croustillant. Elle avait bien envie de socca - crêpe salée à base de farine de pois chiche, largement badigeonnée d'huile d'olive et cuite au four à bois dans une plaque en cuivre - , mais c'était trop gras, elle craignait de se salir avant l'audience.

Elle voulait surtout avoir le ventre plein, car, Dieu seul savait, combien la séance allait durer. Elle mâcha énergiquement et nerveusement ses bouchées et avala son repas en dix minutes. Elle s'était assise sur les marches du Palais.

Son téléphone vibra, elle sursauta. C'était l'alarme. Il était douze heures quarante-cinq. Juste à ce moment-là, elle repéra une jeune fille prénommée Marianne et qui, comme elle, avait été tirée au sort pour l'affaire de l'Estéron. Cette dernière vint à sa rencontre, un léger sourire aux lèvres. Angélique la trouva ravissante avec sa lourde chevelure brun foncé aux grosses boucles tombant naturellement sur ses épaules. Son teint était hâlé et ses lèvres pulpeuses, légèrement rosées. Elle devait avoir vingt-cinq ans. La première fois qu'elle l'avait vue, Angélique avait remarqué son regard triste. Elle s'était demandé quelle cicatrice pouvait bien cacher cet air profond si jeune. Puis, elle s'était rappelé qu'elle aussi, au même moment de sa vie, avait eu sa petite flamme intérieure éteinte.

La fille lui tendit une main chaleureuse.

— Bonjour Marianne.

— Bonjour Angélique.

— On y va ?

Elles montèrent les escaliers.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Angélique fut ravie qu'elle ne lui parle pas du procès.

— Secrétaire. Et vous ?

— Rien. J'arrive du Liban.

— Du Liban ?

— Ma mère est française, j'ai la double nationalité. Mes parents vivent en France depuis dix ans. Je suis allée rendre visite à des cousins. Mais je

viens de terminer mes études dans les Beaux-Arts à Toulouse et je cherche du travail ici.

— Joli métier ! Tu devrais trouver. T'as été voir sur Monaco ?

— Pas encore. Mais en effet, on m'a conseillée d'aller là-bas.

— C'est sûr que c'est là-bas que tu trouveras les clients qui ont les moyens !

Elles arrivèrent devant la porte de la salle d'audience où les attendait l'huissier.

— Je peux me permettre ? demanda subitement Angélique.

— Oui ?

— Tu es très belle !

Marianne ria. Angélique rajouta :

— Je ne te dis pas cela uniquement parce que nous sommes à une minute de l'enfer et pour détendre l'atmosphère. Je le pense vraiment.

Angélique lui donna un coup de coude agrémenté d'un clin d'oeil. Elle ajouta dans un murmure :

— Je suis aussi morte de peur que toi.

En rentrant chez elle à dix-huit heures, Angélique n'avait pas cessé de se repasser le film de la séance d'audience.

La Présidente, les assesseurs et les jurés étaient entrés en même temps. L'Avocat Général était arrivé par un autre côté. Le public était déjà en place.

Angélique avait eu l'impression que le temps était suspendu et que son coeur s'était arrêté de battre.

L'accusée, Catherine Wayne, blonde, le port altier, était arrivée, tête haute, résignée, mais avec un air étrangement confiant, s'était dit Angélique.

À sa place, elle aurait été liquéfiée. Il lui sembla, à cet instant même, que l'accusée n'était en rien effrayée. Juste très sombre, mais le torse redressé, comme décidée à ne pas se laisser impressionner, écraser par une Justice qui, peut-être, allait l'envoyer en prison pour plusieurs années.

Angélique avait été troublée par cette attitude et avait éprouvé une certaine admiration envers ce courage audacieux. Quand bien même elle serait le véritable assassin, toujours est-il qu'elle l'avait admirablement caché.

C'est cette formidable supposée capacité à occulter sa véritable nature qu'Angélique trouva hors du commun. Cependant, elle n'avait pas voulu se laisser influencer par ses émotions et avait rapidement reporté son attention

sur le reste de l'assemblée et la Présidente qui avait pris la parole pour annoncer la suite du procès.

La lutte intérieure qu'elle avait menée avait été rude. En effet, à peine Catherine Wayne était-elle entrée, qu'Angélique avait été à nouveau assaillie par la vision de cette femme agenouillée au bord de la falaise, le visage enfoui dans ses mains et dont la chevelure avait volé au vent.

Angélique avait eu les paumes moites tout au long de la séance, redoutant à chaque instant l'arrivée d'une personne inopportune qui l'aurait montrée du doigt en révélant sa présence sur les lieux lors des faits.

À la sortie, Marianne avait remarqué son émoi.

— Ça va aller ?

— Oui, oui.

Angélique avait souri mollement. Je vais aller me passer un peu d'eau fraîche sur le visage. T'inquiètes, ça ira.

— Tu veux qu'on fasse un bout de chemin ensemble ?

— Non, je te remercie. C'est gentil. Je préfère rentrer seule. Et puis, toi aussi, tu dois être fatiguée.

— Oui, c'est vrai. Bon, ben à demain alors.

— A demain Marianne.

Angélique lui avait fait un petit coucou de la main avant de se rendre aux toilettes.

Ces trois jours de cauchemar sans précédent se déroulèrent à un rythme effréné. Les journées furent longues et épuisantes. Toute la vie de l'accusée fut retracée. Un psychiatre rendit compte de ses rapports.

Angélique se remémora ce que leur avait dit la Présidente.

«...vous décider d'après les charges et les moyens de défense, suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme probe et libre...».

Intime conviction, impartialité, fermeté. Des mots, somme toute, au sens tellement subjectif. Comment se fier à une intuition sur un sujet qu'on ne maîtrise absolument pas, auquel on est totalement étranger ? Comment faire la part des choses dans le calme, quand on est soi-même submergé par des émotions et des ressentis jamais expérimentés jusque-là ?

Tous les soirs, Angélique avait eu l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. La douleur avait été quasiment physique tant la

tension morale intense. Elle avait déjà vu et entendu parler d'affaires similaires à la télévision ou dans les journaux.

Mais là, ce fut complètement différent. Elle et tout le jury se prirent la douleur de la famille de la victime en pleine face. Le tribunal avait estimé que la personne avait dû être tuée sur le coup par la violence de la chute. Cela diminuait-il la cruauté de l'acte ? Encore fallait-il savoir, s'il y avait eu homicide ou accident regrettable ? Autant de détails sordides, mais indispensables à la prise de conscience des jurés.

Maigre consolation : l'affaire ne nécessita pas de mettre les membres du jury sous haute surveillance. Ils purent rentrer chez eux le soir.

Vingt-Trois fuya Angélique.

« Il doit ressentir ma tension. Oh ! Même lui me laisse tomber ! »

OceanofPDF.com

§ 21

10 Octobre, jour du délibéré.

Angélique n'aurait su dire ce qui la poussa à penser ainsi, mais durant tout le procès, elle fut persuadée, depuis le début, que cette femme était innocente et qu'il s'agissait d'un accident. Que l'homme était tombé de la falaise sans qu'elle ne le pousse. Uniquement parce qu'il était trop occupé à se disputer avec elle et qu'il n'avait pas fait attention. Et bien que cela lui parut très invraisemblable, elle ne put se départir de son intuition.

En effet, comment la femme n'avait-elle pas vu à quel point il s'était rapproché du vide ? Elle aussi, devait être très en colère. Angélique se rappelait l'avoir entendue hurler, ce jour-là.

Durant ces trois jours, elle hésita à révéler enfin sa présence et donc préciser ce détail qui aurait pu peser dans la balance pour innocenter l'accusée. Mais elle ne put se décider et s'en mordait les doigts ce matin. Le délibéré pourrait bien envoyer cette femme en prison pour quinze ou vingt ans, alors que son intervention aurait pu contribuer à diminuer la peine.

C'était les derniers instants du procès.

Après avoir écouté chacune des parties, les magistrats de la Cour et les jurés se retirèrent dans la chambre des délibérations. La Cour et le jury délibérèrent, puis votèrent, par bulletins écrits et par scrutins distincts et successifs, sur le fait principal d'abord, et s'il y avait lieu, sur les causes d'irresponsabilité pénale, sur chacune des circonstances aggravantes, sur les questions subsidiaires et sur chacun des faits constituant une cause légale d'exemption ou de diminution de la peine.

Assis autour d'une table, chacun des magistrats et des jurés reçurent un bulletin ouvert marqué du timbre de la Cour d'Assises et portant ces mots : « Sur mon honneur et en ma conscience, ma déclaration est... ». Ils durent inscrire ou faire écrire secrètement OUI ou NON sur une table disposée de manière à ce que personne ne puisse voir le vote inscrit sur le bulletin. Ils le donnèrent fermé à la Présidente, qui le déposa dans une urne. Chacun put entendre la respiration de son voisin et sentir à quel point il était tendu.

La Présidente dépouilla chaque scrutin en présence des membres de la Cour et du jury qui purent vérifier les bulletins. Elle devait constater immédiatement le résultat du vote et l'annoncer. Tous retinrent leur souffle. Angélique manqua défaillir lorsqu'elle entendit le résultat de la synthèse des votes : non coupable. Son soulagement intérieur fut incommensurable.

Personne ne fit de commentaire et la Présidente procéda à la crémation des bulletins. Lorsque le verdict fut annoncé publiquement, cela déclencha une avalanche de soupirs d'un côté et de protestations de l'autre.

Les policiers firent bloc autour de la relaxée assaillie par les journalistes.

À partir de ce moment, tout devint flou aux yeux d'Angélique, hormis quelque chose qu'elle n'allait pas oublier pour longtemps : le regard que cette femme lui adressa à l'annonce du verdict !

Jamais délivrance ne serait incarnée avec autant de force, à compter de ce jour pour Angélique. Mais ce ne fut pas tant cela qu'elle ne devrait définitivement pas effacer de sa mémoire. C'est l'expression que lui envoya cette femme. Une reconnaissance pénétrante. Des yeux, si troublants, qu'Angélique ne put en soutenir la teneur. Elle détourna la tête après deux secondes qui lui semblèrent interminables. Un échange télépathique qui échappa à tout le reste de l'assemblée, trop occupée à contenir les journalistes. Ceux-ci se bousculèrent pour prendre des clichés de l'innocentée aux côtés de son avocat.

« Mais pas d'ami nota Angélique. »

Pas d'ami ni aucune famille n'était là pour cette femme, comme tout au long du procès.

« Qui est-elle donc, pour que personne n'ait eu envie de la soutenir ? À moins que ce ne soit du courage qu'il ait fallu pour le faire ? »

Angélique n'eut pas le temps d'approfondir ses réflexions, car le jury fut appelé à se retirer de la salle d'audience, encore pleine à craquer. Elle se retourna une dernière fois pour voir partir Catherine Wayne dont le destin avait été entre leurs mains durant cette semaine. Elle ne la reverrait plus de sa vie. Une fois encore, elle ressentit ce qu'elle avait éprouvé tout au long du procès.

« Que de grâce dégage cette personne ! Que de détermination elle porte en elle ! Quelle fragilité aussi ! On dirait qu'elle se saurait relaxée. Sa vie est gâchée. Ce procès va être une lourde croix à porter pour elle. Même innocentée, elle sera traitée comme une bête étrange désormais, marquée au fer rouge. »

S'en suivit tout un rituel de paperasses et de recommandations auxquelles Angélique prêta attention par simple courtoisie et professionnalisme. Elle eut l'impression de planer au-dessus de la salle où tous les jurés se

retrouvèrent. Cette pièce où ils avaient passé des journées entières à discuter du sort d'une personne accusée de meurtre par homicide volontaire.

Peu à peu, les bruits et sons ambiants se déformèrent pour devenir graves, les syllabes se détachèrent les unes des autres et s'éloignèrent comme dans un tunnel. Happée par on ne sait quel monstre, Angélique entendit une lourde porte se refermer et elle se perdit dans le noir.

OceanofPDF.com

TROIS ANS PLUS TARD

§ 22

Angélique monta à bord de son pick-up et démarra.

En regardant dans le rétroviseur se soulever la poussière sur la piste à l'arrière, elle se souvint de la première fois où elle était arrivée par cette route. Il y avait déjà plus d'un an.

Elle avait demandé au chauffeur de taxi de s'arrêter au col avant la descente sur Townlake. Elle avait tant rêvé de cet instant durant des années, accoudée devant son ordinateur, à regarder les photos de ce lieu qu'elle pensait inaccessible, qu'elle avait voulu immortaliser ce tournant de vie.

Son patron était resté interloqué lorsqu'elle lui avait annoncé sa destination. Il l'avait prise pour une folle même, se disait Angélique en s'amusant intérieurement, alors qu'elle admirait le lac, au bord duquel était bâti Townlake.

Ce qui avait séduit Angélique, c'est la taille humaine de cette ville. Pas plus de trois mille habitants. De plus, Townlake siège près d'Helena, capitale du Montana.

Bien des choses dans cet état avaient attiré Angélique, dont les larges vallées dominées par les imposants sommets des Rocheuses à l'ouest, et à l'est d'immenses plaines.

Les premiers habitants l'ont surnommé Big Sky Country, ce qui signifie le Pays au Grand Ciel. La Région est riche de multiples minéraux, de l'agriculture, ainsi que d'une exploitation forestière importante. La ville de Townlake, à deux mille six cent trente mètres d'altitude, est nichée au creux d'une vallée encaissée, dominée par la chaîne de montagnes de Big Belt Mountains.

À cent kilomètres au nord, se trouve la ville de Butte qui a connu, dans les années soixante-dix, un essor économique fulgurant, grâce aux gisements de cuivre d'Anaconda.

Mais les ressources épuisées après quelques décennies l'ont vue se transformer en ville fantôme comme beaucoup d'autres, à l'instar de Bannack que les touristes visitent aujourd'hui en tant que parc d'attractions.

En poussant encore cent kilomètres au nord, on arrive sur la grande ville de Great Falls et le fleuve Missouri qui traverse le Montana.

Townlake possède l'immense avantage de bénéficier de l'influence d'Helena, ce qui en fait une destination balnéaire d'altitude attrayante. Les

activités y sont très variées, allant du ski dans des stations aux noms charmants tels que Big Sky Area, Red Lodge-Grizzly Peak, aux courses de canoës et à la pratique du VTT. Les amoureux de la nature à l'état sauvage peuvent se promener dans les deux parcs du Glacier National Park à la frontière canadienne ainsi que de Yellowstone plus au sud. Les hivers froids, avec une moyenne de moins dix degrés ont, en contrepartie, des étés pouvant se prolonger jusqu'à fin octobre, avec des pointes à vingt-deux degrés. Cette situation était idéale pour qu'Angélique puisse trouver du travail.

Trois ans auparavant, alors qu'elle était encore en France, elle s'était décidée pour passer des examens d'accompagnatrice en montagne. Elle avait mis deux ans pour arriver à ses fins. Entre chaque année, elle avait fait son inscription et les papiers pour partir travailler aux États-Unis.

L'entreprise n'avait pas été une mince affaire. Le gouvernement américain n'est pas réputé pour laisser entrer les étrangers facilement sur son territoire, de surcroît pour y rester vivre. Mais Angélique avait tenu bon.

Elle s'était rendue sur place deux fois pour se fondre dans la masse de la population en participant à quelques manifestations comme la course de canoës-kayaks sur le lac ou les soirées de matchs de base-ball à la télévision, au bar de George. Le fameux bar de Townlake, réputé pour ne pas désemplir l'hiver.

Elle était même allée voir le maire, Monsieur Aurore, un nom bien français s'était-elle dit. En effet, au bout de cinq minutes de conversation, il avait avoué avoir des ascendants français remontant à quatre générations. Ceci avait grandement facilité la tâche à Angélique.

Aurore, l'ayant prise en sympathie, l'avait beaucoup aidée dans ses démarches administratives et son intégration. Elle avait coupé les ponts avec tout le monde en France, excepté son collègue de travail, William et quelques anciens copains des classes du primaire.

Alors qu'elle se repassait le film de son arrivée à Townlake, Angélique se gara devant le bar de George où attendait une dizaine de personnes.

— Salut !

Elle s'exprima en français et embrassa tout le monde sur les joues.

— Comment vas-tu ? Quelle super idée ta reconversion ! T'as des clients ?

— Ben pour l'instant, ça bougeotte, vous êtes les premiers ! Bon, je vous raconterai tout ça plus tard. Montez dans vos véhicules et suivez-moi. Je

peux prendre deux personnes avec moi.

Deux filles jetèrent leur sac à dos dans la benne de son pick-up. Angélique démarra et vérifia dans les rétroviseurs latéraux si les autres suivaient bien.

— Bienvenues dans le Montana les girls !

— C'est cool. Magnifique !

— Oui, vous allez voir. En sortant de la ville, vous verrez les Big Belt Mountains.

— Whaou ! T'as un vrai accent amerloque !

— Eh oui, faut se fondre dans la masse !

Elles rirent comme des collégiennes, heureuses de se retrouver.

— Tu sais, je n'y croyais pas quand tu nous as dit que tu partais ! Punaise ! C'est extra !

— Oui, je ne te le fais pas dire.

Elles se topèrent la main.

— On a rendez-vous avec un gars, Gabriel Beauregard. Un forestier en quelque sorte.

— Un ranger ?

— Pas exactement, mais oui, si tu veux.

— Il est mignnooonnn ?

Ses deux amies clignèrent de l'oeil.

— Vous binez pas. Il est pris.

— Oooohhhh. T'es sûre ?

— Il est raide dingue d'une fille cent fois plus belle que moi.

— La SAL..... !!!!!

Elles explosèrent de rire toutes les trois.

— Non, charriez pas, je suis copine avec elle, elle est extra et elle aussi, est folle de lui. Sauf que tous les deux ne le savent pas respectivement.

— Quoi ?

— Non, rien. Trop compliqué à vous expliquer. On est arrivés !

— Dis donc, c'est lui Gabriel ?

Un gars coiffé d'un stetson en cuir s'avança vers les voitures. La démarche souple. Les filles crurent voir arriver Indiana Jones en personne. Angélique était pliée de rire en voyant la tête de ses amies.

— Hé ! Réveillez-vous, c'est juste un collègue de travail, pas Harrison Ford !

Sur ce, elle alla serrer la main à Gabriel.

— Gabriel.

— Hey Angie !

— Tu m'étonnes qu'elle ne l'ait pas harponné, elle lui serre la main au lieu de l'embrasser. Angie ?

Angélique se retourna en les fusillant du regard.

— Quoi ? Il parle français ?

— Non, mais bon. Et Angie, oui, ça fait plus américain qu'Angélique. Encore qu'avec leur accent, ça donne quelque chose d'assez charmant.

Angie prit ses affaires et verrouilla le 4x4 pendant que Gabriel Beauregard salua le reste du groupe. Il leur expliqua en deux phrases le programme de la journée.

Puis, lui et Angie prirent la tête de la marche.

— Alors, quoi de neuf depuis l'an passé ? Je ne t'ai pas vu cet hiver.

— Oh, tu sais, les matchs de base-ball chez George, ce n'est pas mon truc. J'en ai profité pour faire ma paperasse en retard, traquer un peu les wapitis, plus faciles à observer l'hiver vu qu'ils sont affamés, relever les traces de loups. Un tas de choses comme ça. Et toi ? Tu te plais ici ? La France ne te manque pas ? La baguette de pain ! Ha ! Ha !

— Si. Mais trop de choses sombres s'y rapportent aussi. Et puis maintenant que je connais ÇA !

Angie désigna d'un large geste le paysage grandiose. Le groupe s'arrêta pour la première pause consacrée au sapin de Douglas.

Gabriel entra en jeu :

— Le sapin de Douglas est le bois le plus exploité en Amérique du Nord. C'est l'essence qui produit le plus de matière à l'hectare. Si on plante un hectare de Douglas, sur une durée de soixante ans, on obtiendra un volume double de celui qu'aurait donné la même plantation de chênes ou d'épicéas sur cent ans. C'est une espèce qui a été découverte par l'explorateur David Douglas qui a accompli une des premières traversées du Canada. Douglas a rapporté des graines en Europe. Si vous vous promenez dans les forêts de mélèzes, entre autres dans les Alpes et le Massif Central en France, vous pouvez en voir. Petit à petit, l'espèce a gagné tous les continents, y compris la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Mais il craint les vents violents et préfère les vallées profondes et bien irriguées. Ici, dans les Rocheuses, nous possédons la variété dite glauca qui résiste plus à la sécheresse et au froid. Du coup, sa croissance est plus lente. En général, les spécimens que nous

avons, font entre quarante et cinquante mètres. C'est un arbre qui peut atteindre les cent mètres dans des conditions idéales. Le plus grand à ce jour, a été découvert sur l'île de Vancouver et mesurait cent vingt-sept mètres. Son âge a été évalué à mille trois cents ans. Si vous avez un doute en vous promenant, il existe un bon moyen très simple pour le reconnaître.

Gabriel saisit la branche d'un arbre et en extirpa quelques aiguilles qu'il froissa dans ses paumes et les tendit à l'assistance.

— Vous sentez ce parfum ?

— Citron ?

— Oui, ça sent un peu le citron. Les Italiens l'ont surnommé *abiete odoroso*, le sapin odorant. Essayez. Allez-y, prenez quelques aiguilles et frottez-vous les mains avec.

Le groupe s'exécuta et les visages s'illuminèrent.

— On va repartir, dit Gabriel en regardant sa montre.

Le groupe se remit en marche. Un des participants se joignit à Gabriel.

— De quoi vivent les gens ici ? À part le tourisme ?

— Généralement, ils sont éleveurs de bétail. Chevaux, vaches. Beaucoup sont agriculteurs. Il reste pas mal d'usines de traitement de minéraux aussi. D'or même. Mais lorsque les gisements arrivent à terme, les villes sont désertées.

— Les villes fantômes ?

— Oui. Plus de travail, plus de vie. Les gens partent ailleurs. Mais les villes fantômes se sont aussi formées plus tôt, quand les gisements d'or ont été épuisés. Les colons y étaient venus en 1860, les ont construites puis abandonnées.

— Angie nous disait qu'il y en avait une centaine dans le Montana.

— C'est fort possible. Je ne me suis jamais amusé à les compter, mais elles sont en nombre considérable en effet. Helena par contre, la capitale, s'est reconvertie dans le tourisme grâce à la proximité des Rocheuses. Mais, elle aussi, a été bâtie en 1864 lorsqu'on a découvert un filon aurifère. En 1888, on disait qu'il y avait plus de millionnaires à Helena que dans le monde entier !

Le Français sourit à cette anecdote et remercia Gabriel avant de réintégrer son groupe pour leur rapporter sa conversation.

Angie avait profité de cet instant pour se positionner à l'arrière, de manière à pouvoir contrôler si tout le monde suivait bien. Leur ascension se faisait

en forêt et on pouvait vite s'égarer.

Gabriel se détacha d'eux. Angie ne chercha pas à le rattraper sachant qu'il allait les attendre un peu plus haut. Gabriel avait besoin de son comptant de solitude. Enfant, son frère aîné Grégory partait souvent avec leur père. Seulement deux ans les séparaient, mais à cinq et sept ans, cela représentait un fossé. Gabriel restait souvent avec sa mère.

Il se rappela sa tristesse, le jour où son paternel avait emmené Grégory qui fêtait ses dix ans, faire son baptême de l'air. Leur père était pilote d'avion de chasse dans l'armée américaine. À la retraite, il s'était reconverti dans l'aviation de tourisme, à bord d'engins à cinq places.

Ce jour-là, Gabriel s'était juré de ne jamais voler. L'écart s'était creusé entre son père et lui ainsi que son frère aîné. Ce n'était pas que Brody préféra Grégory, c'était juste que l'aîné de ses garçons était plus enjoué, plus enclin aux pitreries que Gabriel qui était un enfant assez calme, réfléchi et secret. Sa mère l'avait compris, mais Gabriel ne s'était jamais consolé du manque d'intérêt que son père lui avait manifesté.

Les années avaient passé. Grégory s'était engagé dans l'armée tout comme son père, puis avait surgi la guerre en 1941. Un matin, alors qu'il avait seize ans, Gabriel avait trouvé sa mère en larmes, tenant une lettre que Gabriel lui avait prise des mains sans qu'elle fasse un geste pour la retenir.

C'était un formulaire de l'armée américaine qui appelait au front Grégory, ainsi que tous ceux étant encore dans la mesure de rendre service au pays.

Brody et son fils aîné avaient fait leurs bagages dans l'heure qui avait suivi le passage du facteur.

Gabriel n'était pas présent cet après-midi-là. Il faisait une partie de baseball avec des copains et avait prévu de dormir chez eux.

Sur le moment, Gabriel avait haï son père. Après tout, il avait déjà fait son devoir pendant des années au service du pays. Sa mère lui avait expliqué que Brody était parti, car, sans cela, il n'aurait pu continuer à se regarder dans la glace. Que si le pays entraît, lui aussi dans ce conflit, c'est qu'il le fallait.

C'est à ce moment-là aussi que Gabriel avait décidé que la nature serait désormais son refuge.

Il était à Townlake depuis deux ans. Son métier : surveiller les populations animales du secteur pour en assurer le suivi et la protection ; veiller au bon état des peuplements d'arbres et des plantes et en surveiller l'évolution.

Toute anomalie qu'il rencontrait devait être signalée pour engendrer des actions de sauvegarde ou de préservation.

Gabriel parvint à une crête où les sapins de Douglas commençaient à laisser la place au règne minéral. Une végétation rase, faite de lichens et de fleurs naines tapissant le sol, prit possession des lieux. Il extirpa sa gourde et s'envoya une lampée d'eau fraîche. Il s'essuya la bouche d'un revers de main et ajusta le rebord de son stetson du bout des doigts pour se protéger les yeux.

Angie avait su imposer et maintenir une cadence raisonnable au groupe qui rejoignit Gabriel pour un nouvel arrêt. Gabriel mit à profit cet intermède pour nommer les quelques montagnes qu'ils pouvaient apercevoir.

— Ici, nous sommes dans ce qu'on appelle le chaînon du Montana central. Regardez ces deux sommets là-bas : ce sont les monts Big Belt et Little Belt. Et le Big Snowy un peu plus à gauche.

— Quel est le sommet le plus élevé ici ? questionna une jeune femme rousse.

— C'est le Pic Crazy qui culmine à trois mille quatre cent dix-sept mètres.

— Est-ce le plus haut de la chaîne des Rocheuses ? continua un homme.

— Non. Le plus élevé se trouve dans les Rocheuses méridionales du Colorado. C'est le mont Elbert, qui fait quatre mille quatre cent un mètres très exactement.

Gabriel se leva.

— Nous allons finir de monter et je vous parlerai encore de cela là-haut si vous voulez.

Tous obéirent. Gabriel passa devant comme toujours. Angie reprit sa place à l'arrière. Le spectacle était grandiose, d'autant qu'aucun nuage n'était là. Au loin, les neiges éternelles scintillaient de mille feux, se détachant sur le bleu céleste.

Six cents mètres plus bas, la vallée apparaissait comme une aquarelle aux multiples couleurs. Plus loin, ils distinguaient les champs cultivés aux nuances contrastées. Parvenus sur un replat, ils aperçurent Townlake dans le fond du sillage des montagnes. Le lac formait une minuscule tache bleue. Ils sortirent leur coupe-vent. À près de trois mille deux cents mètres, la fraîcheur se faisait nettement sentir.

Gabriel les mena à l'abri d'une petite dépression dans laquelle ils ne ressentirent plus du tout les méfaits de la forte brise qui venait de se lever.

La chaleur se concentra dans le fond de la cuvette comme dans une cocotte-minute et chacun put en profiter sans avoir à avaler son repas en toute hâte.

Leur collation terminée, Angie sortit une grosse bouteille thermos d'un litre et demi de café, ce qui lui valut des applaudissements.

— Je sais, combien dans le sud de la France vous appréciez ça ! dit-elle en riant.

— Du sud ? demanda Gabriel.

— Oui. En fait, d'anciennes connaissances ! Pour commencer mon activité, j'ai rassemblé pas mal d'amis. On est contents de se revoir. Moi, je gagne ma vie au passage et eux sont ravis de leur voyage pour l'organisation duquel ils m'ont fait entièrement confiance !

— Bien joué !

Gabriel lui fit un clin d'oeil.

— Ils sont bien sympathiques. Ils m'ont tout l'air d'être de bons vivants. Il désigna une bouteille de vin qui gisait à terre, définitivement vide.

— Oui, plutôt ! Sofia fera un barbecue géant pour clore l'été. Tu y seras ?

— Volontiers ! Merci. C'est gentil de m'inviter, mais tu n'es pas obligée. D'ailleurs Sofia ne l'a pas fait.

— Elle va certainement le faire.

Gabriel resta pensif. Angie lui administra un coup de poing sur l'épaule. Gabriel sourit.

— Bon, je vais continuer à leur parler des montagnes à tes sudistes ?

— Oui, faut bosser un peu quand même !

Angie rangea son sac pendant que Gabriel s'approchait du groupe.

— Je voulais juste terminer par un petit mot sur les Rocheuses si ça vous dit, avant de laisser la parole à Angie.

Constatant les visages radieux, il continua.

— Les Rocheuses ou Rocky Mountains en anglais, désignent une grande chaîne qui s'étire du Canada aux États-Unis sur plus de quatre mille huit cents kilomètres. Elles peuvent culminer entre mille cinq cents et, comme je vous le disais ce matin, quatre mille quatre cents mètres pour le plus haut point. Quant à leur largeur, elle peut varier entre cent vingt et six cent cinquante kilomètres.

— C'est énorme !

— Oui, en effet, c'est gigantesque. Mais ici, tout est démesurément plus grand que par chez vous en France. C'est à la taille du continent américain,

ne l'oubliez pas. On considère que la région des Rocheuses est le château d'eau de l'Amérique du Nord. Les cours d'eau qui la parcourent se jettent dans trois océans : Atlantique, Pacifique et Arctique. De nombreux barrages hydroélectriques y ont été bâtis.

— De quand date la création de cette chaîne si spectaculaire ?

— Elle s'est formée il y a environ soixante-dix millions d'années. C'est bien ça Angie ?

— Oui. Je prends le relais ?

— Je t'en prie.

Gabriel fit un geste aimable de la main pour lui donner la parole. Il s'éloigna et la voix d'Angie devint un murmure se perdant dans le vent. De temps en temps, il percevait un mot plus haut qu'un autre.

Deux heures plus tard, le groupe redescendit aux véhicules, ravi de l'excursion. Angie, cette fois, embrassa Gabriel avant de repartir.

Gabriel regarda les voitures s'éloigner, puis consulta sa montre. Déjà seize heures. Il avait soixante minutes pour rentrer chez lui. Il préparerait sa canne à pêche et tenterait d'attraper une truite ou deux, qu'il ferait cuire au-dessus d'un feu de camp allumé dans la clairière devant son chalet. Un petit rituel qu'il aimait renouveler les week-ends d'été, en compagnie d'Eliot. Une façon de se rappeler le début de leur amitié, trois ans plus tôt.

Eliot avait fugué de l'orphelinat à quatorze ans. Il s'était réfugié auprès de Gabriel, qui avait, non sans mal, obtenu l'autorisation de s'occuper de lui. Par chance, Eliot était attiré par les chevaux et travaillait, comme apprenti, dans le ranch de Sofia.

Sofia. À la seule évocation de son prénom, Gabriel était rêveur et la belle bouche pulpeuse aux dents parfaitement régulières et blanches venait danser devant ses yeux. Il se rappela leur premier baiser sur le ponton, l'été précédent. Une étreinte inattendue qu'il n'avait pas su sublimer comme il se devait. Depuis, il en avait encore le goût de miel sur les lèvres qui le ramenait à sa maladresse. Il se sentait idiot et savait qu'il l'avait blessée. Chaque fois qu'il la voyait, il aurait voulu s'enfoncer sous terre, tant il était mal à l'aise. Il se cachait derrière des propos humoristiques, mais se trouvait pathétique, ce qui renforçait sa gaucherie.

Ses pensées étaient encore trop souvent tournées vers Elsa et la peur de perdre un être cher l'empêchait de vivre le présent. Le froid et le chaud faisaient le va-et-vient entre lui et Sofia comme un courant alternatif.

Gabriel ne voulait pas décevoir Sofia et son attirance envers elle le faisait plus souffrir qu'autre chose, car il n'était pas du genre à se confier facilement.

Cependant, Gabriel commençait à trouver la solitude pesante et surtout à éprouver de plus en plus d'attirance pour le déhanchement de Sofia. De même que sa voix lui paraissait de jour en jour davantage mélodieuse, ses gestes aussi prenaient une dimension féminine bien plus grandissante que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois.

C'était lors d'une course de canoës, l'été de l'arrivée de Gabriel à Townlake. Sofia l'avait abordé un peu en le provoquant. Gabriel s'était quasiment enfui. Ils s'étaient revus au cours d'une affaire de meurtres à laquelle Gabriel avait été mêlé, bon gré mal gré.

Or, à sa grande surprise, Sofia n'était pas seulement propriétaire d'un ranch, mais aussi une des principales collaboratrices du shérif Brody !

Depuis, ils se voyaient peu. Elle, absorbée dans ses tâches au ranch et ses activités occultes ; lui, occupé à mettre en place son nouveau travail, son prédécesseur ayant laissé une vraie pagaille dans les papiers et sur le terrain. Les dégâts étaient importants : panneaux délabrés à remplacer, sentiers embroussaillés laissés à l'abandon, murs de soutènement en ruines et qu'il avait fallu faire refaire par toute une équipe d'ouvriers spécialisés dans les travaux en montagne. Des ponts abîmés, entre autres, étaient devenus dangereux pour les promeneurs. Autant de travaux à réaliser qui l'avaient accaparé.

Seul, il n'était pas facile de tout mener de front. Petit à petit, il s'était constitué une équipe de gars sur qui il pouvait compter. Cependant, ces derniers n'étaient pas toujours disponibles, travaillant aussi pour d'autres entrepreneurs, et il fallait jouer les coudées serrées pour essayer de faire un maximum de choses en saison sèche. L'hiver, la neige rendait toute intervention non seulement trop périlleuse, mais aussi, la plupart du temps, complètement irréalisable. Les hommes partaient dans les plaines pour revenir au printemps.

Pour l'heure, Gabriel se fichait de cela et il lui tardait d'arriver au chalet pour piquer une tête dans le lac en compagnie d'Eliot et du Chien.

Le Chien était un husky qu'il avait adopté à son arrivée dans la région et qu'il ne pouvait pas emmener lors des sorties avec Angie. La dernière fois qu'il s'y était hasardé, il avait fallu qu'il le tienne en laisse toute la journée,

car une des personnes avait une frousse folle des chiens. Depuis, Gabriel s'abstenait de le prendre et l'enfermait dans le chalet. Dehors, c'était trop risqué de le laisser. Les grizzlis rôdaient toujours auprès des maisons. Gabriel ne laissait jamais aucune nourriture traîner, mais un chien, aussi gros soit-il, constituerait juste une mise en bouche pour un ours.

Alors qu'il stoppait son pick-up devant le chalet, Gabriel constata que Le Chien gambadait. Une seconde d'inquiétude lui étreignit la poitrine. Puis, il aperçut Eliot sur la terrasse qui le salua d'une main refermée sur une canette de bière.

— Salut !

— Salut Eliot ! Je vois que t'as commencé à vider le frigo !

— C'est la première, promis-juré-craché papa !

— Ouais. Garde ton sarcasme ironique pour d'autres.

— Hé, t'es de mauvaise humeur ou quoi papy !

— Ah non ! Pas papy !

Eliot se gaussa et Gabriel lui administra un coup de poing sur l'épaule.

— Aïe ! T'es malade !

— Et toi, t'es chochette !

— Chochotte moi ? Chochotte ?

Gabriel s'écroula sur une chaise de la terrasse en riant, et ôta ses chaussures de marche tout en poussant un soupir de soulagement.

— T'as fait quoi aujourd'hui ?

— Bof, rien de passionnant. Un groupe de Français.

— Avec Angie ?

— Oui, pourquoi ?

— Non, comme ça.

— Hé, ne t'avise pas de le répéter à Sofia !

— Je te signale qu'elle sait très bien que tu bosses avec cette Française !

Mais pourquoi tu ne lui dis pas qu'elle te plaît, punaise ! Elle craque pour toi ! Ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! C'est quoi ton problème papy ?

— Primo, tu arrêtes de m'appeler papy ! Secundo... Ben je ne sais pas moi ! Les femmes, je ne les comprends pas !

— Mais y a rien à comprendre mon gars, elle te plaît, tu lui plais, y a plus qu'à quoi !

— Y a plus qu'à, quoi ?

— Ben...

Eliot mima un mouvement de hanche et Gabriel balaya l'air d'une main en se levant.

— Ouais. Ce n'est pas si simple. Et toi ? Avec Britney, t'en es où ?

— Elle sort avec cet abruti de Brian !

— Ben tu vois, c'est ce que je te disais ! Les filles, on sait jamais ce qu'elles veulent. Abruti ? N'empêche qu'elle sort avec lui !

— T'as raison, les filles, elles sont bizarres. C'est vrai quoi, il est complètement stupide ce Brian. À part parler de soccer, c'est tout ce qu'il sait faire ! J'suis aussi beau que lui et même plus musclé ! Eliot fit gonfler ses biceps.

— Hé, va savoir. Bon, on se la pique cette tête ?

— Le premier dans l'eau a gagné !

Eliot descendit les marches de la terrasse quatre à quatre et s'élança vers le lac.

— Hé petit con, tu triches !

Gabriel tenta de le suivre, mais ne le rattrapa pas et fit un plongeon derrière l'adolescent.

Eliot se jeta sur la tête de Gabriel pour la lui enfoncer sous l'eau. Gabriel émergea et nagea à sa poursuite. Mais le jeune garçon s'éloigna en crawlant.

Le Chien aboya sur le ponton pour participer à leur petit jeu.

— Allez viens Le Chien, saute !

Mais le husky s'éloigna en trotinant pour aller s'aplatir ventre au sol sur l'herbe, la langue pendante à l'endroit où Eliot se hissa en riant à gorge déployée. Son rire fit écho dans la clairière.

Trois heures plus tard, Eliot dormait dans le seul lit du chalet, Gabriel se balançait nonchalamment dans le hamac installé sur la terrasse. Le Chien était tapi sous son maître, le museau entre les pattes, les yeux fermés.

Au loin, au bord de l'eau, dansaient, dans la nuit montante, les dernières volutes du feu de camp allumé tantôt, pour y griller les truites sur des bâtonnets taillés par Eliot. De temps en temps, une brise légère ravivait les cendres, faisant renaître quelques flammes.

Gabriel se leva, prit une tasse sale et vide qui traînait sur la table. Il descendit doucement les marches pieds nus. Il aimait sentir le contact direct de l'herbe fraîche et de la terre. Cela lui donnait la sensation d'être en

harmonie avec les éléments. Le Chien le suivit en trotinant sur ses talons comme un ange gardien.

Arrivé près du lac, Gabriel s'accroupit pour prendre de l'eau. Il la déversa sur le feu qui chuinta et fuma de plus belle. Le Chien recula en sursautant et gémit. Gabriel répéta l'opération trois fois en mouillant le tour du foyer. Demain matin, il avait rendez-vous avec Grégory chez Nancy. Mais, alors qu'ils en avaient quasiment l'habitude quotidienne, il se demanda pourquoi son frère lui avait téléphoné dans la journée pour s'assurer à cent pour cent de sa présence. Grégory avait sûrement une idée derrière la tête, comme souvent.

Gabriel n'avait pas sommeil et aimait ces moments nocturnes à la lueur de la lune. Ce soir, elle était pleine et illuminait la clairière, un peu comme si cette dernière allait accueillir une troupe de théâtre pour s'y produire.

Le Chien était retourné au chalet et se tenait au bas des marches, face à elles. De temps en temps, il tournait la tête pour voir si Gabriel allait le rejoindre.

Gabriel était perdu dans ses pensées. Son frère Grégory était une énigme pour lui. Il ne lui avait jamais vraiment raconté la période qui avait suivi son départ de la maison familiale, avec leur père. Gabriel sentait que Grégory fuyait le sujet, mais ne comprenait pas pourquoi. Quant à Brody, Gabriel préfèrerait crever que de lui poser la moindre question. Bien qu'il y en ait eu une essentielle à ses yeux et qui était : pourquoi Brody et Grégory n'avaient donné aucune nouvelle, l'un à sa femme, l'autre à sa mère, durant toutes ces années et pourquoi même, lors du décès de cette dernière, Gabriel était seul à l'enterrement, épaulé, seulement à l'époque d'Elsa, avec qui il venait de se fiancer.

Gabriel était heureux d'avoir retrouvé sa famille, mais il leur en voulait terriblement de ce silence inexpliqué et inexplicable selon lui.

Durant la longue maladie de sa mère, il avait, chaque jour, espéré leur retour. Il en avait rêvé certaines nuits. Ils les voyaient arriver à bord d'un merveilleux 4x4 flambant neuf, riant comme toujours, avec leurs gueules de beaux gosses, même s'ils étaient très différents physiquement.

Brody, du haut de son mètre quatre-vingts et taillé comme une armoire à glace ; Grégory, dix bons centimètres de moins, mais tout en muscles effilés, la face constamment tranchée d'un sourire à pleines dents. Ils avançaient fiers d'eux et heureux de retrouver la femme et le cadet et leur

tendaient leurs bras de héros. Mais lorsque Brody était sur le point d'enlacer Gabriel, celui-ci passait à travers son corps comme celui d'un fantôme. Gabriel se réveillait en sueur toujours à ce moment. Il entendait alors le râle de sa mère, qui agonisait près de lui dans le lit d'hôpital.

Elsa l'avait remplacé parfois quelques heures, pour qu'il puisse aller se sustenter et prendre l'air et surtout pour ne pas qu'il sombre dans la déprime totale.

À la suite de cela, deux ans plus tard, Gabriel avait perdu aussi Elsa dans un accident de montagne. Une avalanche. Gabriel, qui était avec elle ce jour-là, portait ce fardeau de culpabilité depuis et ne parvenait pas à s'en défaire. C'était pour cette raison qu'il avait demandé sa mutation sur Townlake. Désireux de raccrocher le métier de guide de montagne, il avait fait le choix de ne faire que du travail de forestier en solitaire.

Il accompagnait seulement Angélique depuis un an pour lui mettre le pied à l'étrier, le temps qu'elle fasse sa clientèle et qu'elle connaisse bien les montagnes des alentours.

Monsieur Aurore, le maire de Townlake, lui avait demandé cela comme une faveur, car, avait-il expliqué à Gabriel, Angélique méritait bien un petit coup de pouce en tant que Française ayant eu le courage de s'expatrier chez eux.

La vérité est qu'Aurore voyait surtout en la jeune femme une façon d'attirer une autre catégorie de touristes dont les autochtones tireraient un profit considérable et non négligeable.

Cependant, Aurore avait parlé de ses origines françaises, comme s'il était né lui-même à Paris, alors qu'il n'avait jamais mis les pieds ne serait-ce qu'en Europe. Certes, sa famille remontant à quatre générations était bien française, mais il ne savait ni de quelle région, ni même pourquoi ses aïeux étaient venus s'installer dans le Montana.

Gabriel soupira puis s'allongea dans le hamac. Cinq minutes plus tard, il dormait.

§ 23

Angie s'étira comme un chat dans son lit. Il était sept heures. Aujourd'hui, jeudi, elle ne travaillait pas. Ses amis français étaient partis visiter la ville fantôme de Bannack.

Elle alla regarder par la fenêtre. Une habitude qu'elle avait prise pour évaluer la météo. Pieds nus, elle se rendit dans la kitchenette pour se faire un café. Après avoir bu pendant un mois un breuvage noir immonde, à peine sa connexion internet branchée, elle s'était précipitée sur son ordinateur pour commander une machine italienne à dosettes.

La cafetière ronronna et le liquide brun s'écoula doucement. Angie utilisait toujours la même vieille tasse en porcelaine de Limoges. Finement décorée de coquelicots peints à la main. Elle s'assit sur son lit, adossée au mur, les jambes allongées et dégusta ainsi son petit noir.

Son trois-pièces se situait dans la rue principale de Townlake, juste en face du bar de George, au deuxième étage. Sa propriétaire, Madame Hudson, occupait le premier et le rez-de-chaussée.

Une vieille dame sympathique et énergique, heureuse d'avoir trouvé une locataire jeune et discrète. Elle disait qu'elle n'aimait pas les vieux ; ce qui faisait rire Angélique, dans la mesure où Madame Hudson affichait bien soixante-dix ans. Quelquefois, elle montait de bons petits plats cuisinés à Angélique, qu'elle déposait sur le perron.

Angélique, n'ayant pas voulu de télévision, descendait de temps en temps faire un brin de causerie avec cette dame qu'elle trouvait fort agréable. Ensemble, elles regardaient les actualités télévisées. Angélique pensait louer des DVD qu'elle visionnerait sur son ordinateur l'hiver prochain.

L'été, elle aimait flâner tard dehors. De plus, elle adorait la lecture et profiterait de son exil pour perfectionner son anglais.

En repassant devant sa fenêtre, elle aperçut une silhouette bien connue qui entraînait dans l'auberge de Nancy. Gabriel Beauregard.

Presque tous les matins, il y retrouvait un autre gars pour le petit déjeuner. Angie sourit en pensant aux remarques de ses copines la veille.

Évidemment qu'il lui plaisait, mais il n'avait d'yeux que pour Sofia.

Au début, Angie avait été déçue. Mais elle s'était vite dit qu'elle finirait par trouver un bel Américain. À vrai dire, Angie ne cherchait pas de compagnie pour le moment.

Son travail l'accaparait beaucoup et elle ne voulait pas tomber dans les bras du premier venu.

Lorsqu'elle se rendait en ville ou dans un lieu public, elle sentait bien qu'elle ne laissait pas la gent masculine indifférente, mais elle faisait mine de l'ignorer, pour l'instant.

Angélique attrapa sur sa table de chevet le K de Dino Buzatti. Des nouvelles fantastiques qu'elle aimait relire dans le désordre. Elle reposa son livre vingt minutes plus tard après avoir fini une histoire.

Elle fila sous la douche qu'elle termina d'un jet d'eau fraîche dynamisant, puis enfila un débardeur mauve sur un short beige et prépara son mini sac à dos pour aller traîner dans les rues.

Elle était sur le point d'ouvrir la porte quand quelqu'un frappa.

Elle regarda machinalement l'énorme pendule publicitaire d'une marque connue de soda au cola, accolée au mur. Huit heures.

« Tiens, un peu tôt pour Madame Hudson. Elle a peut-être un souci. »

Elle ouvrit. Une femme d'âge mûr, blonde, aux cheveux raides coupés au carré était sur le palier. Bien que vêtue sportivement, une élégance naturelle se dégageait d'elle.

Angélique remarqua une absence de maquillage qui accentuait son charme.

— Madame Parisot ?

Devant le manque de réaction d'Angélique, la femme insista.

— Angélique Parisot. On m'a dit que je la trouverai ici.

— OUI ! Oui, c'est moi ! Pardonnez-moi. C'est juste que je n'ai pas l'habitude de recevoir à cette heure-ci.

— Oh ! Je suis désolée. Je peux repasser plus tard si vous voulez ?

— Oui, bien sûr. C'était pourquoi ?

— Je cherche quelqu'un pour promener en montagne. Je viens tout juste d'arriver à Townlake et... Oh, mais excusez-moi, je ne me suis même pas présentée : Françoise Cassel.

— Vous êtes Française ?

— Oui...

— Moi aussi !

Angélique s'était exprimée dans sa langue maternelle, ayant immédiatement reconnu l'accent du midi de son pays.

Surprises mutuellement, toutes les deux rirent bêtement.

— Je sortais. Accompagnez-moi, nous irons boire un café !

— Merci ! C'est bien aimable à vous !

— Entre Françaises ! Juste une seconde...

Angélique disparut en courant dans sa chambre. Elle ouvrit un secrétaire et saisit prestement son appareil photo numérique. Elle marqua un temps d'arrêt pour s'attarder sur ses pensées et reprendre son souffle.

« Non, non, ce n'est pas possible, ça n'est pas elle. ÇA NE PEUT PAS ÊTRE ELLE ! Son sosie. Il s'agit de son sosie ! Incroyable ! »

Ses mains tremblaient. Elle le remarqua et respira profondément pour se maîtriser.

« Bon, faut y aller. Elle va se demander qu'est-ce que je fiche ! Mon dieu, mais elle ? M'a-t-elle reconnue ? Mais non, puisque ce n'est pas elle, mais uniquement une femme qui lui ressemble ! Je déjante moi ! »

— Voilà ! J'avais oublié quelque chose !

Finalement, après qu'elles aient bu leur café chez George, Angie s'improvisa guide. Elle rebaptisa sa compatriote, Fran.

— Ça fait plus américain, tu comprends ?

— Oh yes, one again !

Elles éclatèrent de rire, déjà complices.

— Et voici le théâtre !

Angélique présenta le monument majestueux en faisant un geste spectaculaire des deux bras écartés.

— Mais il n'y a aucune affiche ?

— Non, en fait, c'est un ancien théâtre recyclé. Il sert de médiathèque aujourd'hui et le journal local occupe quelques-unes des salles.

— Oh, c'est dommage, je serais bien allée voir une pièce de Shakespeare !

Fran prononça le nom du dramaturge sur un ton snob, ce qui ne manqua pas d'amuser Angie.

— Désolée, ma belle. Va falloir que tu te fasses aux concours de recettes de cuisine, bonhommes de neige l'hiver et courses de canoës ! Sans oublier celles de chiens de traîneaux ! Hé, t'es pas sur Broadway. T'es dans le Montana !

— Et le journal local ? C'est quoi ? Comment s'appelle-t-il ? Je peux le trouver chez le libraire ?

— C'est l'Abysses du Lac. Tiré à quatre mille exemplaires hebdomadairement et distribué à trente kilomètres à la ronde !

— Toutes les semaines ? Il y a tant de choses à raconter ?

— T’imagines même pas ! Il s’en passe un nombre incroyable : les voisins se disputent, des chiens s’égarent. Y’a même eu des meurtres, paraît-il, mais honnêtement, je n’y crois pas trop.

Fran blêmit.

— Des meurtres...

Angie remarqua à quel point cette dernière information l’angoissa.

— Et, mais ne t’inquiète pas. Tu sais, quand je dis des meurtres, en fait, c’était des règlements de compte comme il y en a partout. Vu ce qu’on m’a raconté...

— Ah ? Et qu’est-ce qu’on t’a dit ?

Fran était blanche comme un linge.

— Un type retrouvé dans le lac au dégel.

— Un accident ?

— Ils ne savent pas trop.

Angie omit de lui préciser que le gars retrouvé avait une balle dans le corps.

— Bon, n’en parlons plus, rien de grave ! Viens, je vais te montrer le lac.

Angie saisit Fran par le bras et l’entraîna jusqu’à son pick-up, carrossé orange vif. Le sang revint aux joues de Fran peu à peu.

— Ben dis donc, la couleur !

Elle rit.

Angie fut ravie de voir qu’elle redevenait elle-même.

— C’est moi qui l’ai repeint comme ça. Ainsi, on me reconnaît de loin.

— C’est sûr !

— Allez monte ! T’as un maillot ?

— Non pourquoi ?

— Parce qu’on va se baiiiiiignner !! Hi ! Ha !

— Mais je viens de te dire que je n’étais pas équipée ?

— Ce n’est pas grave. Là où nous allons, personne ne verra ta culotte !

Elle s’esclaffa de plus belle.

Vers dix-huit heures trente, Angie déposa Fran devant chez George. Elles se séparèrent, non sans avoir auparavant échangé leurs numéros de téléphone et s’être embrassées comme de vieilles connaissances.

De vieilles connaissances, c’était bien l’impression étrange que ressentait Angie en pensant à cette incroyable journée qu’elle venait de vivre.

Elle soupira de bonheur. « Que c’est bon d’avoir une telle amie ! »

Elle se surprit à employer ce terme, alors qu'elle ne connaissait Fran que depuis huit heures trente ce matin.

Angie réalisa à quel point, durant tout l'après-midi, elle avait totalement oublié son trouble survenu à l'instant où Fran était apparue, tel un ange descendu du ciel.

Ou bien un démon habilement dissimulé ?

La gaieté d'Angie l'abandonna subitement.

Elle arriva au deuxième étage. Un tupperware bien emballé dans du papier aluminium reposait au sol contre sa porte. Il était encore chaud et une délicieuse odeur de macaronis à la sauce tomate s'en dégageait.

« Ah Madame Hudson a essayé ma recette. Trop gentille. »

Angélique introduisit la clé dans la serrure et poussa la porte de l'épaule. Elle déposa son sac à dos dans un coin du salon et alla déballer son repas. Les pâtes étaient recouvertes de fromage râpé fondu. Angie les mit dans son micro-ondes qu'elle programma pour vingt heures.

Elle retourna au salon, alluma la chaîne hi-fi. Son choix se porta sur un album de Bruce Springsteen. Elle poussa le bouton du volume assez fort pour l'écouter depuis la salle de bains. La tête renversée en arrière sous le jet d'eau chaude, les yeux fermés pendant une bonne minute pour se détendre, elle tenta d'ordonner ses réflexions.

Elle repensa à cette femme, Catherine Wayne. Son nom était gravé dans sa mémoire à jamais, depuis ce fameux procès où elle avait été convoquée en France. Il y avait de cela plus de trois ans déjà.

Malgré tous ses efforts, cette histoire ne serait jamais effacée de son cerveau. Ni d'ailleurs, ce regard qu'elle avait échangé avec Catherine Wayne, lorsque cette dernière, venant d'être acquittée, s'en était allée, encadrée par deux policiers, en plantant ses yeux dans ceux d'Angélique. Non, ce regard-là, Angélique ne l'oublierait jamais et pour cause. Il en disait tellement long qu'Angélique s'était posé maintes questions durant des mois sur sa signification.

Puis, le temps passant, elle s'était dit que ce n'était que l'effet de l'émotion et qu'elle s'était sûrement imaginé des choses, qui n'avaient pas lieu d'être. Pourtant, elle l'aurait juré ce jour-là ; ce regard était bien celui de quelqu'un de reconnaissant. Comme si Catherine Wayne avait eu connaissance de la nature du vote d'Angélique qui avait été NON COUPABLE.

Une serviette autour de la tête et vêtue d'un peignoir de bain vert pastel, Angélique se rendit dans le salon pour sortir l'appareil photo numérique du sac à dos. Elle en extirpa la carte mémoire et alluma son ordinateur. Le logiciel mit une minute à télécharger les prises de vues.

Angie les fit rapidement défiler en plein écran, passant les clichés pris de trop loin.

Elle s'arrêta sur un gros plan du visage de Fran. Sur ce cliché, elle riait aux éclats, la bouche pleine d'une barre chocolatée. Angie ne put s'empêcher de sourire en la voyant.

« Il m'en faut une où elle ne rit pas pour la reconnaître. Elles sont où, celles prises en ville ? Ah voilà ! »

En quittant Fran le soir, Angie s'était cachée derrière son pick-up pour la photographier. La honte lui avait étreint le cœur, mais l'envie de s'ôter le doute sur ses pensées avait été plus forte.

Sur ces images, Fran était sobre.

Et Angélique découvrit ce qu'elle craignait le plus : elle vit Catherine Wayne. Tous ses poils se hérissèrent à cette vision et un frisson incontrôlable lui parcourut l'échine, tout en la paralysant d'effroi.

« Mais ce n'est pas possible. Cela ne peut pas être elle. On a tous un sosie dans le monde et c'est le sien. Je ne vois pas d'autres explications. Tout de même, c'est étrange cette ressemblance. Et si c'était vraiment elle ? Ce serait un drôle de hasard qu'elle soit ici, dans LE PAYS où j'ai décidé de vivre, L'ÉTAT que j'ai choisi et LA VILLE paumée que j'ai élue pour être tranquille ! Le hasard n'existe pas. Elle est là pour quelque chose si c'est elle. Mais pourquoi ? Que me veut-elle ? Si ça se trouve, elle est juste venue me voir parce que je suis française et qu'elle ne me cherchait pas MOI personnellement ? Mais alors, m'aura-t-elle reconnue, elle aussi ? En tout cas, elle cache bien son jeu si c'est le cas. Comment être sûre que ce soit elle ou pas ? On est toujours rattrapé par son passé. »

Angélique se demanda où elle avait entendu cette phrase pour la première fois. En effet, on a beau faire dans la vie, on ne peut ni échapper à son passé, ni le renier. En deux clics, elle ferma le logiciel et éteignit son ordinateur.

Un ding se fit entendre depuis la cuisine. C'était le micro-ondes. Rien de mieux pour faire oublier à Angie ses problèmes.

« Allez, je descends voir Madame Hudson ! »

Elle tira la porte derrière elle, emportant le plat brûlant dans un torchon.
Une minute et deux étages plus bas...

— Bonsoir, je voulais vous remercier et les déguster en votre compagnie, c'est possible ?

— Entrez donc ma petite ! Ah j'espère ne pas les avoir loupées !

— Mais non, elles m'ont l'air tout à fait excellentes !

OceanofPDF.com

Angie étira ses bras vers le plafond en mettant les pieds au sol après s'être assise dans son lit. Elle éteignit le réveil qui s'était allumé à six heures. Elle devait emmener son groupe à un rodéo aujourd'hui. Comme elle aimait prendre son temps, elle s'était levée trois bonnes heures avant de les retrouver. Elle marcha comme un automate jusqu'à la cuisine pour enclencher la cafetière.

Le bruissement de l'eau qui chauffait dura les quelques secondes où elle jeta machinalement un coup d'oeil par la fenêtre et regarda le ciel qui semblait bien dégagé.

Angie alla quand même allumer son ordinateur pour consulter le site météo. En montagne, le vent a vite fait de faire virer les nuages parfois et, selon où l'on se trouve, il vaut mieux savoir ce qui a été annoncé. Encore que pour le rodéo, cela n'avait guère d'importance.

Son café prêt, elle le but en cliquant de la main droite sa souris, sur la région de Townlake constatant que la journée allait être belle et ensoleillée.

Ayant préparé son sac la veille, comme elle le faisait toujours, Angie fut rapidement prête et se retrouva à tourner en rond vers sept heures. Elle décida d'aller patienter chez Nancy, ce qui en même temps, parfois, était source de nouvelles rencontres éventuelles avec des touristes ayant besoin de conseils, voire de guide.

Juste avant de sortir, son regard se posa sur une photo de Vingt-Trois scotchée sur la porte d'entrée, son chat qu'elle avait dû laisser en France. Elle soupira et émit un vœu, souhaitant qu'il soit toujours dans la vitrine des fleuristes où il aimait se prélasser des heures durant au soleil. Elle avait l'impression de l'avoir abandonné et s'en voulait terriblement.

L'air frais du matin la fit frissonner lorsqu'elle posa un pied sur le trottoir. Elle regarda de gauche et de droite, traversa la rue et poussa la porte de l'auberge d'une main, l'autre encore dans la poche de son sweat-shirt.

Nancy l'aperçut de suite :

— Salut Angie ! Café-croissant comme d'hab ?

En guise de réponse, Angie leva un pouce en l'air en souriant. « Comment fait Nancy pour être toujours aussi agréable ? » s'interrogea-t-elle un instant, en parcourant les lieux rapidement pour trouver une table. Une main s'agita au fond. Elle fut très étonnée que ce soit Fran et se dirigea vers elle :

— Matinale ! Bonjour.

— Salut. J’aime me lever tôt. Et toi ?

— J’ai un groupe à neuf heures. J’étais en avance, répondit Angie en haussant nonchalamment les épaules.

Son regard se posa sur la tasse vide de Fran.

— T’en prends un autre ? Je te l’offre.

— Je veux bien ! Merci, c’est gentil !

Angie se retourna et montra d’un geste la tasse vide de Fran. Nancy comprit de suite et lui fit un signe d’assentiment.

— Que fais-tu de beau aujourd’hui ? demanda Angie.

— Aucune idée. Faut que je me rende dans un bureau de secrétariat pour imprimer mon CV. Après, je commencerai à chercher un job sur le net et dans les journaux locaux. Tu me conseilles quoi ?

— Quel est ton métier ?

— À vrai dire, pas grand-chose...

Angie éclata de rire.

— Ben, au moins, tu peux t’attaquer à tout ! Comment ça ? T’as forcément bossé dans ta vie ? Non ?

— Si...

Fran parut gênée. Du coup, Angie s’empressa de rajouter :

— T’es pas obligée de me répondre. Ma question était idiote. Après tout, t’as le droit d’avoir été une grosse bulleuse !

Elle rit à nouveau.

— Héééé !

Fran ne put s’empêcher de partager sa moquerie. — Non, en fait, j’ai arrêté mon travail quand je me suis mariée.

— Mariée ? T’es mariée !

— Quoi ? Ça te semble si incongru que ça ?

— ... Non, non, ce n’est pas ce que j’ai voulu dire... Mais, c’est juste que ça me semblait évident que tu ne l’étais pas. Finalement, je ne sais pas trop pourquoi... Angie eut un air songeur.

— Non, mais laisse tomber. Il est mort.

— Pardon ?

— Mon mari. Il est décédé. Ne t’inquiètes pas, ça fait déjà plus de trois ans. Depuis, j’ai eu le temps d’accuser le coup.

Angie resta muette, ne sachant que dire. La vérité c’est qu’elle était en proie à un déluge d’interrogations qui fusait dans sa tête à la vitesse de la

lumière.

« Punaise ! Son mari mort ! Ça colle ! C'est elle ! Cela ne peut qu'être elle ! Doucement. Des femmes dont l'époux est décédé, il y en a des tonnes... Oui, sauf qu'elle, comme par hasard, ressemble, telles deux gouttes d'eau à Catherine Wayne, qu'elle est française, et... et... faut que je la teste, faut que j'en ai le coeur net. »

Ces réflexions ne lui prirent qu'un dixième de seconde, mais Fran remarqua, malgré tout, son trouble.

— Angie ?

— ... Oui ! Oui !

Sur ce, Nancy arriva avec leur commande :

— Et voilà pour ces jeunes femmes ! Alors, c'est vous la nouvelle Française fraîchement arrivée ?

Fran fut un peu surprise, car elle n'était à Townlake que depuis deux jours. Angie intervint :

— Je te présente Nancy, la femme la plus gentille du monde et surtout celle qui est au courant de tout ! Je te préviens si tu vas faire pipi dans les cinq minutes, Townlake entier le saura !

Les trois s'esclaffèrent.

— Je plaisante bien sûr.

Angie toucha le bras de Nancy affectueusement. Celle-ci ne fit même pas attention, s'en allant déjà en plaisantant avec un autre client dans la salle.

— Tu verras, Nancy est un sacré numéro, dit Angie.

— Bon, je vais faire attention à mes propos et parler correctement, dit Fran en prononçant ce dernier mot avec un accent snob.

Un silence s'installa soudainement pendant lequel elles sirotèrent leur café et Angie mordit à belles dents son croissant.

— T'en veux ?

— Non, merci. T'es jeune toi, tu peux te permettre.

— T'abuses, t'es super mince !

— Au prix de grands efforts ! répondit Fran en levant les deux index au plafond.

Angie sourit et malgré les pensées sombres qui venaient de lui traverser l'esprit, ne put s'empêcher de trouver adorable sa nouvelle amie. Une idée lui vint :

— Et si tu venais avec moi aujourd’hui ? On va voir un rodéo. Je te promets que ça vaut le coup.

Fran hésita.

— T’es pas à un jour près pour ton job ? Si ? Allez tope-là !

Fran tergiversa quelques secondes puis lui topa la main.

— Ah, ah ! Tu vas voir, tu vas t’éclater ! Et en plus, tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Y a que des beaux mecs !

Elle frappa l’épaule de Fran alors qu’elle se levait et emportait les deux tasses au bar.

— Allez viens !

Elle regarda sa montre qui indiquait huit heures quinze. T’as moins de quarante-cinq minutes pour foncer chez toi, prendre quelques affaires, enfiler tes meilleures shoes. On mange au resto, donc pas besoin de casse-croûte. N’oublie pas un chapeau par contre !

Fran lui avait emboîté le pas.

— Merci pour le café !

— De rien. Je t’attends à la fontaine dehors avec le groupe.

— OK.

Vers dix-huit heures, au retour du rodéo, Angie laissa le groupe rentrer seul sur Townlake, non sans avoir vu avec les personnes le programme du lendemain. En fait, la matinée serait libre pour ses amis français et la fin d’après-midi réservée à l’observation des oiseaux dans une partie marécageuse du lac située à l’autre bout de celui-ci. Un pique-nique était prévu sur le rivage et Angie leur avait promis qu’ils verraient les étoiles. La météo annonçait un ciel très dégagé.

Fran et Angie revinrent ensemble en 4x4. Angie roula silencieusement, un peu fatiguée. Fran était éreintée et s’était endormie, la tête appuyée sur la vitre, le visage empreint de tendresse. Elle n’avait pas encore assimilé le décalage horaire.

Angie l’observa.

« L’a-t-elle tué froidement ? Non, je ne peux pas le croire avec un tel visage. À quoi peut bien ressembler un tueur lorsqu’il dort ? Somme toute, à n’importe qui d’autre. »

Plus Angie connaissait Fran, plus elle était persuadée qu’elle était Catherine Wayne qui avait changé d’identité pour refaire sa vie.

« Et qui lui en voudrait ? Après ce qu'elle a vécu, en France, cela ne devait plus être vivable pour elle. Par contre, comment a-t-elle changé de nom ? Elle a bien dû avoir affaire à un faussaire pour ses papiers. Et comment a-t-elle fait pour me retrouver ? Je ne crois pas au hasard. »

Angie décida de secouer Fran pour échapper à ses propres hypothèses.

— Fainéante ! Réveille-toi !

— Excuse. Je me suis écroulée.

— Pas grave.

— On est encore loin ?

— Dix minutes. Je te dépose chez toi ?

— Au fait, j'ai entendu dire que Nancy cherchait un serveur.

— Ah oui ?

Angie haussa les épaules.

— Son fils a grandi et est parti faire ses études à Helena. Du coup, comme il l'aidait bien, elle se retrouve à tout faire à l'auberge. Tu peux aller voir. Ce sera toujours ça, en attendant de trouver autre chose.

— Oui, bonne idée. J'irai de suite en entrant. Et demain, j'irai à l'agence.

À quelle heure chez toi ce soir ?

— Vingt heures ? Ça te va ?

— C'est bon.

— Alors, t'en as vu un qui te plaît ?

Fran fit couci-couça de la main.

— Ah menteuse ! Je t'ai vue en regarder un !

— Même pas vrai !

— SSSiiiiii !! Le brun avec le chapeau de cowboy noir et doré... Ça te dit quelque chose ?

— Pas du tout ! dit Fran d'un air qui disait plutôt oui.

Leurs rires se perdirent dans l'air qui traversait l'habitacle du 4x4 par les deux vitres ouvertes balayant au passage leurs cheveux... Quelques secondes plus tard, alors que le véhicule soulevait un nuage de poussière, on entendit des cris de joie et on vit un bras de chacune des filles pointé en l'air à l'extérieur.

Cinq minutes après, Angie stoppa devant la fontaine de Townlake.

— Quelle journée !

— Merci toi aussi ! À ce soir !

Avant de redémarrer, Angie se retourna et aperçut, à l'intérieur du bar de George, Gabriel, Grégory, Sofia et Brody attablés.

« Tiens. Quand j'y pense, ce n'est pas la première fois que je les vois ensemble ces quatre-là. »

OceanofPDF.com

À l'intérieur de l'auberge de George, Brody, Sofia, Grégory et Gabriel bavardaient. Ils étaient les seuls clients. Les autres ayant regagné leur foyer.

Assis autour d'une table ronde avec, pour les trois hommes, un mug de café et un thé pour Sofia, leurs visages étaient graves.

— Bon, je vous ai réunis pour une petite mission, débuta Brody.

— Petite... ricana Grégory.

Brody lui administra un regard de biais. Grégory se racla la gorge.

— Voilà, la France a porté à notre connaissance une disparition. Plus exactement, Interpol me l'a signalée.

Grégory émit un sifflement.

— La classe, on va bosser avec Interpol !

— Greg, si tu pouvais cesser tes âneries.

Gabriel et Sofia ne dirent rien et fixèrent solennellement leur chef, tasse en main au bord des lèvres.

Sofia demanda :

— Quel genre ? Enlèvement ? Fuite ?

— Plutôt fuite vraisemblablement.

— Tu peux détailler, s'il te plaît au lieu de nous faire mariner comme des harengs, dit Grégory en faisant un geste de la main.

— Il s'agit d'une Française du nom de Catherine Wayne.

— Catherine Wayne... Ça ne me dit rien ce nom. Je contrôle régulièrement les allées et venues sur Townlake et ses alentours au microscope et je peux t'assurer que personne n'est arrivé sous ce nom, que ce soit par la voie normale ou clandestine.

— Grégory. Je viens de dire fuite.

— Ben oui Greg Chéri, le nargua Sofia, tu ne crois pas qu'elle s'est pointée sous son vrai nom !

En disant le mot Chéri, elle fit un clin d'oeil à Gabriel qui sourit en coin.

— Oh ça va, Madame la Science ! Et connaît-on le nom sous lequel elle est entrée aux États-Unis ou est-ce l'aiguille dans la botte de paille ? Des Français qui arrivent dans le Montana, on en trouve à la pelle tous les jours, ça va être commode.

— Ben si justement, ça va être facile...

Brody mit une main dans son veston et en sortit une photographie.

—... parce qu'on a un beau cliché d'elle !

Il posa le document au centre de la table. Les trois acolytes se penchèrent et restèrent interloqués.

Sofia osa prononcer dans un chuchotement :

— La nouvelle Française ?

Brody récupéra immédiatement la photo pour la remettre dans sa poche.

— Eh oui ! Notre chère nouvelle frenchie et charmante habitante n'est autre que Catherine Wayne ! Et comme par hasard, elle est venue et a cherché à rencontrer Angélique Parisot, elle aussi française. Et vous savez quoi d'autre ?

Un non collectif retentit.

— Toutes les deux habitaient la même région en France.

— Non ? !

— Et vous savez quoi d'autre ?

— Brody !!! dirent-ils tous à l'unisson, énervés par l'attitude de ce dernier qui en faisait des tonnes.

— Catherine Wayne a été jugée pour homicide involontaire en 2008 et Angélique Parisot faisait partie des jurés tirés au sort à son procès.

— Ah ben, le monde est petit ! s'exclama Gabriel, qui habituellement, évitait de faire des remarques.

— Non Gabriel, le monde est grand, le reprit Brody. Sauf quand tu cherches quelqu'un pour le retrouver.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Grégory s'était redressé sur sa chaise, inquiet.

— Je veux dire que si Catherine Wayne est venue voir Angélique Parisot, de surcroît sous un faux nom, c'est que : d'une part, elle a une très bonne raison de le faire et d'autre part, elle ne voulait pas être reconnue.

— Pas reconnue ? s'étonna Sofia. Mais enfin, elles se sont vues il y a trois ans, tu viens de dire, au procès !

— Oui, mais tu sais Sofia , déjà, elles se sont vues dans des circonstances très particulières, donc dans des états d'esprit particuliers. Il n'est pas exclu qu'elles ne se soient pratiquement pas regardées lors du procès. De plus, je ne sais pas si vous avez bien vu la photo, mais Catherine avait les cheveux longs frisés et aujourd'hui, ils sont raides. Ajouté à cela, le fait de voir quelqu'un à des milliers de kilomètres de là où on l'a connu, vous doutez forcément de votre jugement. N'oubliez pas que nous avons tous un sosie sur cette planète.

— Tout de même, c'est gros, souffla Sofia.

— De toute façon, il est clair que Catherine Wayne sait très bien qu'Angélique l'a reconnue. Mais la raison qui l'a poussée à venir ici est bien plus importante que le fait d'affronter un ancien juré de son procès. D'autant que je vous signale, qu'elle a été acquittée et que donc, tout porte à croire qu'Angélique a voté non coupable.

— C'est pas sûr ça ? ! argua Grégory.

— Non, cela ne l'est pas du tout même. Mais je mettrais ma main au feu que Catherine Wayne, elle, le sait.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Parce que sinon, elle ne serait pas là ! Elle cherche quelque chose. À nous de trouver quoi. Grégory, je te charge d'aller fouiller son appartement. Gabriel, tu es proche d'Angie en bossant avec elle, tâche d'obtenir des informations, n'importe lesquelles, même aussi insignifiantes soient-elles. Sofia, toi, je vais te charger d'autre chose.

Brody se leva.

— Viens avec moi au bureau, je vais t'expliquer. Bonne journée les gars !

Brody les salua d'une main au front comme l'ancien militaire qu'il était.

§ 26

Le même soir à vingt heures.

Angie était tout excitée d'avoir invité sa nouvelle amie à dîner chez elle. Leur complicité soudaine l'étonnait tout en la ravissant. Bien qu'ayant des craintes sur les réelles motivations de Fran pour se lier d'amitié avec elle, elle ne pouvait éviter de tomber dans le piège. Avoir une amie, une VRAIE amie, était tellement important, que même en pesant le pour et le contre d'une situation qui avait un caractère des plus étranges, elle n'arrivait pas à contrôler l'élan de bonté qu'elle avait envers elle.

« D'ailleurs, n'est-ce pas cet instinct qui m'a fait voter NON COUPABLE ? Mais pourquoi ? Tout l'accusait pourtant... »

Angie se sentait tomber dangereusement amoureuse. Non pas comme pour un homme, mais d'une vraie amie. Et en même temps, elle savait bien qui était Fran et en avait presque peur. Cependant, son besoin d'affection et sa curiosité étaient si grands qu'elle passa outre ses angoisses, préférant garder l'esprit au positif. Elle avait beau essayer d'être rationnelle, elle espérait encore s'être trompée sur l'identité de Fran et pria en son for intérieur pour que ce soit son sosie, bien que cette idée lui sembla complètement saugrenue et sans la moindre réelle parcelle de probabilité.

Elle avait préparé une table modeste avec, cependant, une petite touche de réception. Des fleurs coupées, sans tige, flottaient dans un récipient en verre bleu, comme des nénuphars à la surface d'un étang miniature. Une bougie parfumée diffusait son essence.

Pour l'apéritif, elle avait fait des rouleaux de jambon sec accompagnés de cornichons — à la française — et avait fièrement sorti ses gressins italiens qu'elle commandait sur le même site internet que son café.

Elle s'était habillée en bleu ciel avec une touche d'orange pour rehausser le ton dominant, comme lui avait appris son professeur d'art plastique de la sixième à la troisième.

Un professeur qu'elle avait beaucoup apprécié et qui restait comme une âme affective dans son cœur. Un type bien se disait-elle quand elle y pensait. Mais un incompris qui passait pour un fou dans le collège où il exerçait. Angie repensa à la phrase du père de la fillette, dans Alice au Pays des Merveilles, la version chef-d'oeuvre de Tim Burton : « La plupart des gens fous sont souvent des gens bien. »

Fran monta les escaliers qui menaient à l'appartement d'Angie. Elle était vêtue d'un pantalon de toile blanc, d'un tee-shirt noir à col en V, de tennis blanches et d'un gilet en coton de même ton qui lui enserrait la taille pour parer à la fraîcheur du soir. Elle toqua à la porte.

— Coucou !

— Salut !

Fran tendit à son amie un tupperware contenant une sauce tomate.

— Cool ! Je vais la mettre à réchauffer dans une casserole.

— T'as pas de micro-ondes ?

— Non, je n'aime pas ça ! J'aime cuisiner.

Elle fit la moue en disant cela.

— Oui, c'est sûr, approuva Fran qui, en bonne Française, adorait aussi faire de bons petits plats. Je peux ? dit-elle en désignant d'un geste large la pièce principale.

— Vas-y ! Vas-y ! Visite ! J'arrive !

Fran déambula dans le salon en tenant ses bras serrés autour de son corps comme si elle avait froid. La bougie qu'avait allumée Angie, sur une petite étagère d'angle, diffusait un parfum de lavande.

Cela lui rappela la Côte d'Azur en France, alors qu'elle vivait dans sa villa avec jardin, à Saint-Paul-de-Vence, avec son mari. C'était deux jours après leurs épousailles. Elle était descendue tôt dans les allées empierrées bordées par les fleurs violettes. Le soleil se levait à peine en ce jour de mai. Pieds nus, elle avait adoré le contact des dalles encore fraîches, imprégnées d'une légère rosée. Accroupie, elle avait porté, d'une main à son nez, les fleurs odorantes, humant leur délicat parfum, mais non moins fort. Elle se rappela avoir ressenti un grand bonheur en cet instant.

Comment les choses avaient-elles pu tourner autant au drame ? C'était la question qu'elle se posait tout en faisant mine de s'intéresser à l'intérieur d'Angie. Mais elle connaissait parfaitement la réponse. Son mari, qu'elle adorait, avait fini par représenter le Mal pour elle, à un point que, personne, se disait-elle depuis six ans, ne pouvait comprendre.

Perdue dans ses pensées en essayant d'afficher un air détaché, Fran marqua un temps d'arrêt devant une photographie de bord de mer. Angie, arrivant avec son plateau de jambon, remarqua son visage qui la trahissait.

— Le Cros de Cagnes ! Tu connais ?

— Non...

Le millième de seconde d'hésitation qu'il fallut à Fran pour répondre n'échappa pas à Angie.

— Ah ? Pourtant c'est connu ! dit-elle tout sourire en prenant place sur une chaise devant la table.

— Jambon-cornichons ! T'aimes, j'espère ?

— De l'italien ! Sérieux ?

Fran, bien trop contente de bifurquer sur un autre sujet, se frotta les mains avec gourmandise.

Pendant ce temps, dans la rue d'en face.

Gregory avait attendu jusqu'à vingt-deux heures, la tombée de la nuit. Il espérait que Fran et Angie allaient bien arroser leur soirée, pour que la locataire des lieux ne revienne pas avant qu'il n'ait eu le temps de fouiller l'appartement.

Son passe-partout lui permit de s'introduire rapidement comme un chat chez Fran. « Flûte ! Les volets sont ouverts ! Pas question d'allumer ma torche. »

Il sortit une lampe frontale à infrarouge et l'enfila, après avoir mis des gants. Vers vingt-deux heures trente, Grégory ressortit en prenant soin de verrouiller la porte.

§ 27

L'été s'écoula telle la course d'un sablier, impossible à ralentir.

Pour Angie, les semaines défilèrent au rythme de son travail et des sorties de plus en plus fréquentes avec Fran. À tel point, que Nancy avait fini par les appeler « les ombres », voulant dire par là qu'elles étaient devenues indissociables l'une de l'autre.

Angie était toujours parcourue de doutes, mais son amitié avec Fran lui était devenue si indispensable qu'elle ne pouvait se résoudre à la briser.

Elle savait que ce moment d'accalmie ne précédait qu'une tempête. Cependant, elle repoussait l'instant de vérité. En effet, depuis leur première rencontre où le spectre de Catherine Wayne était revenu sous la forme de Fran, elle savait maintenant avec certitude que c'était elle. Le doute n'était plus permis.

Trop de détails étaient venus corroborer ses suppositions. L'âge de Catherine, le fait qu'elle soit française. Le fait qu'elle connaissait Cagnes-sur-Mer et feignait l'inverse. Quelle raison aurait pu la pousser à dire qu'elle n'y était jamais allée, si ce n'est qu'elle y cachait un secret ?

Angie pensait à cet étrange sentiment d'amitié très fort qui la liait à Fran quand son téléphone portable sonna dans le sac resté dans le hall de son trois-pièces. Elle sursauta et se précipita pour décrocher.

— Allo ?

— Angie ! C'est Sofia, t'as pas oublié le barbecue samedi ?

— Non, non ! De mon côté, on sera douze. Peut-être treize ; elle pensa à Fran. J'apporte les desserts comme prévu ?

— OK, ça marche !

— Allez salut ma belle, à samedi vers onze heures au ranch ! J'ai programmé quelques tours en attelage.

— Oh trop cool, ça sera sympa. Je pense qu'ils vont apprécier. Bisous !

Elle raccrocha pour aussitôt appeler Fran.

— Allo ? Fran ? Françoise pardon !

— Angie !

— Dis-moi, Sofia organise encore un barbecue samedi. Ça te dirait de te joindre à nous ?

— Bien sûr, c'est très gentil !

— J'ai rendez-vous avec le groupe dont je m'occupe en ce moment devant la fontaine de la rue principale à onze heures samedi.

— D'accord, c'est noté, j'y serai. Que dois-je amener ?

— Ta petite tronche, elle rit. Un dessert si tu veux. Sinon, ne t'embête pas, j'avais déjà tout organisé.

— Je ferai des bugnes.

— Des bugnes ? !

— Ben oui quoi ? Qui a-t-il de si étonnant à ça ? T'es pas originaire de Nice dans le sud de la France, comme tu me l'as dit ?

— Si, si. C'est juste que je n'en avais pas entendu parler depuis plus d'un an !

— Tu vas voir, je vais les épater les Amerloques !

— Oh c'est sûr !

Elles pouffèrent, se saluèrent et raccrochèrent.

OceanofPDF.com

§ 28

Samedi, journée du barbecue.

Bien que le ranch soit la couverture de Sofia, elle aimait réellement et fondamentalement les chevaux.

Sofia était née dans le Montana où presque tous les enfants apprenaient à monter dès leur plus jeune âge. Les espaces immenses se prêtaient bien aux chevauchées. Le ranch avait appartenu au père de Sofia, lui-même en ayant hérité de son propre paternel. Lorsqu'il était parti à son tour, Sofia avait tout naturellement repris l'affaire.

Elle avait passé ses diplômes pour exercer dans la police scientifique comptant s'installer à New York. C'était son rêve de petite fille : résoudre des affaires comme dans les films, disait-elle. Mais, elle s'était vite rendu compte que son univers était tout autre que celui des grandes villes.

C'était ainsi qu'elle avait rencontré Brody, le shérif de Townlake, ancien flic de Los Angeles. Il avait expliqué sa présence à Townlake à Sofia, en lui disant qu'il désirait terminer sa carrière tranquille dans le Montana où il avait vécu jadis. Brody s'en était tenu à cette simple explication non détaillée qu'il donnait à tout le monde.

Cependant, chacun savait que Brody avait un passé glorieux de gradé dans l'armée américaine. Notamment, qu'il s'était illustré en 1941 dans le Pacifique. Mais Brody ne parlait jamais avec personne de cela. Nul n'osait l'entreprendre sur ce sujet, connaissant son caractère bourru. Chacun s'interrogeait sur son âge, se disant qu'il devrait être à la retraite depuis belle lurette. Mais encore une fois, pas âme qui vive à Townlake n'avait l'audace de lui faire la moindre remarque.

Brody, c'était ça. Un type bâti pour faire régner l'ordre. Une armoire à glace d'un mètre quatre-vingts, que l'âge n'avait pas entamée. Une voix rauque due, selon lui, aux gaz respirés lors de certaines attaques militaires ; le seul détail qu'il avait bien voulu lâcher. Encore que là-dessus, la plupart se demandait si ce n'était pas les deux paquets de cigarettes qu'il fumait par jour qui lui avaient saccagé le larynx, plutôt que la raison évoquée par une fierté patriotique se voulant modeste. Brody était droit d'esprit. Un homme qui aimait la justice, de parole et d'honneur.

Mais il était aussi, quelqu'un de froid, cassé par la guerre et d'autres douleurs méconnues de tous ceux qui l'entouraient, hormis, peut-être, son

filz Grégory. Un cartésien avant tout, un homme d'action, pragmatique. Son regard bleu perçant pouvait refroidir quelqu'un en un éclair.

Cependant, sa loyauté ne faisait aucun doute et derrière cette façade hostile, se cachait quelqu'un de bon et d'équitable.

Certains l'appellaient John Wayne dans son dos. Encore qu'il semblait qu'il ne l'ignorait pas, étant donné qu'à Townlake, les secrets se gardaient difficilement. Mais, il faisait mine de ne rien savoir au sujet de ce surnom qui lui plaisait bien finalement. Il était vrai qu'entre sa taille importante, sa carrure et son chapeau texan, il pouvait donner illusion. Il ne lui manquait plus que la Winchester ! Mais non, ça, il n'avait pas osé décrocher celle du grand-père qui trônait au-dessus de sa cheminée.

Certains soirs, lorsque Gabriel et Grégory étaient enfants, il leur racontait la conquête de l'Ouest, mimant, l'arme en mains, les cow-boys. Gabriel et Grégory écarquillaient les yeux. Il évoquait toujours la victoire de l'armée américaine contre les autochtones.

Brody n'était pas venu au barbecue. Il ne voulait pas se mélanger à la population, prétextant que c'était ainsi qu'il pouvait garder son impartialité en cas de conflit.

De cette façon, il était assuré de ne pas mettre d'affectif dans les affaires qu'il devait résoudre. C'était un vieux loup solitaire. Dans son travail, il s'était entouré d'une équipe de vétérans de l'armée. Quelques jeunes recrues mises à part, comme Sofia et Bobby, un pilote d'hélicoptère, il ne voulait travailler qu'avec des gens qu'il connaissait depuis des années. Une certaine méfiance acquise lors de sa carrière militaire ne l'avait jamais quitté. En revanche, ses deux fils, Grégory et Gabriel, étaient présents.

Tandis que Grégory atteignait à peine le mètre soixante-cinq, était chétif et brun, Gabriel était la réplique physique de son père. Il avoisinait le mètre quatre-vingts, avait un cou large et des épaules de déménageur. Ses cheveux étaient blonds. Par contre, il possédait les yeux noisette de sa mère. La plupart du temps, il était vêtu en beige et presque toujours coiffé d'un stetson en cuir l'hiver et d'un chapeau mou à large bord l'été, couleur sable.

Grégory préférait les casquettes de son équipe préférée de base-ball, les jeans et les chemises sur un blouson d'aviateur en cuir l'hiver et une simple veste en denim l'été.

Une personne ne les ayant jamais rencontrés n'aurait pas pu soupçonner qu'ils étaient frères.

Leur différence n'était pas seulement physique.

Grégory était un véritable moulin à paroles, très extraverti, blagueur et taquin. Il avait l'énergie débordante qu'avait leur mère d'origine italienne. Pour la population de Townlake, il était le photographe attitré et officiel du journal local L'Abyssé du lac. Pour Sofia, Brody et Gabriel, il était un agent occulte de la police et le bras droit de son père.

Gabriel était moins loquace, plus intérieur et assez réservé. Le louveteau du loup solitaire qu'était son père.

Deux chapiteaux en toile blanche avaient été dressés, abritant quelques tables à l'ombre pour les convives désirant s'asseoir. Sofia avait privilégié le côté Garden Party en disposant les plats sur plusieurs tréteaux recouverts de nappes en papier et où chacun pouvait se rendre en toute liberté pour composer son assiette.

Elle était affairée à enfiler des bouts de viande sur des pics en métal avec Eliot et ses copains. Elle leur avait promis, en guise de récompense, deux jours de cheval gratuits. Un peu une boutade, puisqu'ils en faisaient quand ils voulaient.

Eliot apprenait chez elle le métier de palefrenier depuis maintenant deux ans. C'était un garçon sérieux et Gabriel ne regrettait pas de l'avoir pris sous son aile. Tous les jours, il le voyait évoluer et devenir un homme.

Bien qu'il n'ait eu encore que dix-sept ans, Eliot était musclé et costaud. Il ne rechignait à aucune tâche et était volontaire dès qu'il y avait un coup de main à donner. Grand et blond, il avait les mêmes yeux noisette que Gabriel. Certains pensaient qu'il était son fils.

Une amitié indéfectible était née entre eux. Eliot lui rappelait lui-même enfant. Bosseur et rebelle. C'était le fils qu'il n'avait pas eu le temps d'avoir avec Elsa. Eliot l'avait compris, mais c'était une chose dont ils ne parlaient jamais.

— Bravo les gars ! Allez, maintenant, je vais confier tout ça au barbecue man ! Merci !

Eliot et ses amis ne se firent pas prier pour déguerpir et allèrent se rafraîchir au stand des boissons.

— George, qu'est-ce que tu fiches ici ? demanda, étonné, Eliot.

— Ben, à c't'heure-ci le bar est fermé, alors quand Sofia m'a proposé de venir, j'ai accepté !

Pour la circonstance, George avait troqué son pull marin rayé contre un tee-shirt en coton au même motif. George donnait toujours l'impression de flotter dans ses vêtements. Il était très grand, dégingandé et arborait une barbe lui descendant jusque sous le cou. Il avait gardé la nostalgie de naviguer sur les océans, mais un amour l'avait retenu sur Townlake. Cependant, il n'avait pas pu l'empêcher de partir et s'était consolé en achetant une bicoque qu'il avait retapée et transformée en bar. Depuis, il était devenu LE bar de Townlake où tout le monde se retrouvait les soirs d'hiver pour voir les matchs de base-ball sur la télévision fixée au-dessus du zinc.

Toujours de bonne humeur, George était un type simple qui n'avait pas eu la chance de faire des études. Il était d'une gentillesse hors-norme et tous les habitants l'adoraient.

Une quarantaine de convives allait et venait, un verre à la main. Certains picoraient déjà les amuse-bouches.

Angie était passée prendre la douzaine de Français et Fran.

— Venez ! Venez ! Allez vous servir à boire. Bobby s'occupe du barbecue, lança Sofia qui embrassa Angie.

— Comment tu vas toi ?

— Super !

Fran se tenait en retrait derrière son accompagnatrice.

— Je te présente Fran ! Elle est arrivée depuis quelques semaines pour s'installer à Townlake.

— Ahhh la PAUUUVRE ! dirent-elles en coeur en éclatant de rire.

— Bienvenue parmi nous ! Tu vas avoir droit à un cadeau !

Angie rit devant le regard interrogateur de Fran.

— Une pelle à neige ! s'esclaffa Sofia. Parce que là, tu crois que c'est le paradis pour l'instant. Mais c'est bel et bien l'enfer l'hiver !

Fran était décontenancée.

— Sofia exagère, ne t'inquiète pas. En plus, tu vis en ville donc, tu n'auras aucun souci... Enfin, à part un mètre de blanc devant ta porte !

Angie tapa la paume de Sofia et cette ultime boutade finit par dérider Fran.

— Pas grave, j'ai des muscles !

Elle fit gonfler ses biceps que Sofia tâta.

— Whaou ! Impressionnant ! Je t'embauche au ranch cet hiver !

— Salut les filles ! Oh, mais Angie, quelle est cette ravissante personne ?

Grégory fit une grosse voix de mentor.

— Fran. Une Française like me ! Elle s'installe à Townlake.

— Ah intéressant... Et bien, welcome très chère Fran. Si vous avez besoin d'un guide...

Grégory fit une révérence comique.

— Ne te fatigue pas Greg, elle a déjà Angie pour ça, le railla Sofia.

— Voyez les filles, dès qu'on est galants, vous râlez ! Vous ne savez pas ce que vous voulez ! Adieu alors, je m'efface, je disparaiss...

Grégory imita le vol d'un oiseau et partit sous les regards amusés des filles. La journée se déroulait dans une ambiance joviale. Quelques groupes se formèrent selon les affinités et s'installèrent à même l'herbe.

Tour à tour, chacun se relayait pour proposer des brochettes de boeuf et de légumes grillés. Une table regorgeait de toutes sortes de sauces permettant d'agrémenter les assiettes.

George n'en finissait pas de remplir des verres.

Régulièrement, deux gars costauds, Clovis et Alex qui étaient frères et fils d'un fermier de Townlake, amenèrent des pains de glace qu'ils mirent dans de grands bacs plastiques où flottaient les bouteilles.

En milieu d'après-midi, Sofia disparut pour revenir guidée en mains, à la direction d'un attelage. Des acclamations et des applaudissements retentirent. Un deuxième chariot arriva mené par Eliot.

Gabriel, aussi surpris que tout le monde, ne put s'empêcher, de faire une ovation au cortège. Un large sourire anima son visage. Il ressentit une grande fierté intérieure et poussa un soupir de bonheur.

Angie, debout à ses côtés, remarqua sa réaction. Il la regarda, un peu gêné d'être pris en flagrant délit de tendresse. Elle lui sourit d'un air entendu tout en continuant à applaudir, puis détourna son regard sur les héros du moment.

Ils demandèrent des volontaires pour monter dans les chariots.

Ceux qui flânaient dans l'herbe s'étaient joints à l'ensemble des invités, car tous avaient compris qu'il allait y avoir une course.

Clovis et Alex leur demandèrent de s'écarter pour tendre une corde sur la ligne de départ.

— Il y aura trois tours de ranch. Attention ! Tenez-vous bien en arrière lors de leur passage ! hurla Grégory, désigné arbitre de la course.

Il brandit un colt pour donner le coup d'envoi.

Les deux équipes étaient prêtes. Eliot et Sofia étaient concentrés au maximum malgré les hourras de la foule et les fous rires de leurs passagers.

Les chevaux étaient prêts à réagir, tenus courts.

Lorsque la détonation retentit, Clovis et Alex lâchèrent la corde au sol et les chevaux bondirent en avant. Eliot et Sofia crièrent :

— Yah !!!!! Allez ! Allez !

Les hommes ôtèrent leur casquette et l'agitèrent en l'air. Au premier virage, l'attelage d'Eliot se souleva d'une roue à l'arrière, et bien que cela fut dangereux, les voyageurs étaient toujours aussi euphoriques. Ils se tinrent les uns aux autres en poussant des cris entrecoupés de rires.

Sofia passa en tête, encourageant les chevaux constamment à la voix. Mais c'était sans compter sur la jeunesse et la fierté d'Eliot, qui redoubla de hargne et relança son équipée dans la prochaine ligne droite. Il remonta à la hauteur de Sofia et la serra de près. Les spectateurs retinrent leur souffle jusqu'au prochain tournant qui n'était plus qu'à une vingtaine de mètres.

Sofia, qui ne s'attendait pas à être rattrapée aussi vite, jeta un bref regard à son adversaire. Eliot profita de cette seconde d'inattention pour insuffler un coup de reins supplémentaire à ses chevaux et ainsi doubler Sofia sur le fil, juste six mètres avant le virage qu'il fit prendre à la corde à ses bêtes qui transpiraient et avaient les naseaux dilatés.

Au passage du premier tour, c'est Eliot qui menait la course. Cependant, ses chevaux ralentirent un peu, n'ayant pas l'habitude de subir autant de pression. Sofia saisit cet instant pour revenir à la charge et être, à nouveau, côte à côte avec Eliot.

Pendant ce temps, la foule s'agitait de plus belle et avait lancé des paris amicaux. Bien sûr, les filles et femmes s'étaient rangées avec Sofia, tandis que les hommes et les amis d'Eliot ne juraient que par lui.

Alors, qu'ils avaient un peu laissé souffler leurs attelages, Sofia et Eliot donnèrent le dernier assaut. Les chevaux étaient à leur maximum. Les passagers tombaient les uns sur les autres en criant, surpris, mais baignant toujours dans la même jubilation. Les bêtes d'Eliot finirent par l'emporter avec cinq bons mètres d'avance provoquant l'hystérie de la foule.

Le jeune homme savoura sa victoire en levant les bras au ciel sous les regards rieurs de Sofia et Gabriel et les bravades de ses amis, montés à ses côtés sur le siège du chariot. La foule se dispersa peu à peu. Gabriel s'approcha d'Eliot pour le féliciter.

— Bravo mon gars ! Tu deviens meilleur que ton mentor !

— Pas mal en effet ! intervint Sofia en faisant un clin d’œil à Eliot, le pouce en l’air.

Eliot était aux anges mais ne se laissa pas griser.

— Je ramène les chevaux aux écuries.

— D’ac, merci c’est gentil.

Sofia lui sourit en guise de remerciement.

Gabriel suivit Eliot.

— Bravo garçon ! T’as mené la course comme un chef !

Gabriel tendit sa main, paume ouverte à Eliot, que ce dernier topa fort. Le jeune afficha un grand sourire satisfait, mais ne dit rien, trop occupé à ranger la sellerie. Gabriel ne s’en offusqua pas, habitué aux silences entre eux qui en disaient plus long que des paroles.

Gabriel déplaça distraitement de la paille au sol d’un pied et ne remarqua pas que le garçon était sorti. Sofia était arrivée à sa place.

— Normal c’est un truc de gars les chevaux, c’est bien connu !

— Normal, répondit Sofia dans un murmure avec un sourire.

Gabriel, surpris, sursauta.

— Oh désolé, je ne t’avais pas entendue arriver.

Sofia s’esclaffa.

— C’est bien ce que j’avais compris !

— Oh, mais je ne pense pas ce que je disais, tu sais. Tu es une cavalière émérite.

Sofia vint vers lui. Gabriel, de plus en plus décontenancé, s’appuya à un poteau alors que la jeune femme n’était plus qu’à trente centimètres de lui.

Ils se fixèrent sans rien dire. Une odeur de foin chauffé par le soleil, vint leur chatouiller les narines. Tandis que Gabriel se redressait, il fit un pas en avant qui l’amena à vingt centimètres de sa belle. Il pouvait voir des gouttes de sueur perler au front de Sofia et entendre sa respiration.

Puis tout à coup, il s’oublia, saisit une main de Sofia, enserra sa taille de l’autre pour la plaquer contre lui, faisant de même avec sa bouche. Ils échangèrent un baiser fougueux.

Sofia, d’abord surprise, se laissa aller et saisit le visage de Gabriel à deux mains sans cesser de l’embrasser. Chacun put sentir la transpiration de l’autre et fut submergé par cette étreinte presque animale.

Des voix appelèrent :

— Sofia ! Soooofiiiiiaa !

Comme des adolescents craignant d'être surpris, ils s'essuyèrent tous d'eux la bouche d'un revers de main et arrangèrent, à la va-vite, leurs vêtements. Gabriel eut le temps de souffler à Sofia, les yeux plein de regrets, mais malicieux.

— Je croyais que c'était moi la vedette de Townlake.

Sofia sourit.

— Faut croire que non ! Oui ! Je suis là !

Elle fit un clin d'oeil à Gabriel.

— J'y vais. Tu peux attendre si tu veux pour sortir.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre et passa la porte de l'écurie.

— Sofia, c'était génial, merci pour l'invitation ! Mes amis sont ravis ! Je les raccompagne lundi à l'aéroport.

— Déjà ? J'espère que le Montana leur a plu. Toi aussi Fran, tu pars ?

— Eh oui, je n'ai pas encore de véhicule.

— Ben justement, dit Angie un peu gênée, mon 4x4 ne veut pas démarrer...

— T'as qu'à le laisser ici Angie, je vous raccompagne les filles, intervint Gabriel, arrivé dans leurs dos.

Sofia lui lança un regard amusé.

— Monsieur le bodyguard va vous raccompagner ! dit-elle ironiquement.

Gabriel crut déceler dans son ton une pointe de jalousie et se demanda si ce n'était pas le fruit de son imagination.

— Oh ! C'est trop gentil Gab ! s'extasia Angie.

— Pop ! Pop ! Pop ! Qu'ai-je entendu ? Mon frère Gabriel deviendrait civilisé ! ironisa Grégory.

Gabriel soupira tout en étant, malgré lui, amusé par son cadet.

— Je le savais que tu serais toujours jaloux de moi...

— Bah, je ne m'en fais pas. Quand elles te connaîtront mieux, elles comprendront.

Grégory donna une grande tape dans le dos de son frère qui sourcilla à peine. Ils se regardèrent tous, car vraisemblablement, Grégory avait abusé des cocktails.

— D'ailleurs, dans l'état où tu es, je crois que je vais aussi te ramener.

Gabriel attrapa son frère par le col et l'amena, titubant, jusqu'au pick-up où il le hissa dans la benne alors que ce dernier protestait. Les filles étaient un peu inquiètes alors qu'elles s'installaient sur les sièges aux côtés de Gabriel.

— Tu n’as pas peur qu’il saute en cours de route dans son état ?

Gabriel hésita un moment.

— Vous avez raison...

Il ressortit. Les filles se regardèrent, intriguées et n’osant pas se retourner, guettèrent le rétroviseur.

Grégory était à genoux dans la benne, Gabriel l’empoigna et lui administra un grand coup de poing qui le mit K.O. Fran et Angie ne purent réprimer une exclamation de surprise, mais restèrent muettes quand Gabriel se remit au volant.

— Maintenant, y a plus de danger !

Vingt-deux heures trente le même soir.

Gabriel était assis sur la terrasse du chalet. Le clair de lune illuminait le lac. Il pensait à Sofia et se passait l’index sur les lèvres.

Un bruit le tira de sa rêverie. Il bondit et se dissimula derrière un poteau de la terrasse, mettant la main au couteau qu’il portait à la ceinture.

Eliot apparut sur un vélo. Il était seul. Gabriel sortit de sa cachette.

— Ah t’es là ? Pourquoi tu te caches ?

— D’après toi ?

— Ah oui c’est vrai, excuse j’avais oublié !

— Ben pas moi. Qu’est-ce que tu fiches ici à cette heure ?

— Demain, j’ai un plan pêche avec les potes. Je leur ai donné rendez-vous ici.

— Ah, OK.

— Ça t’ennuie ?

— Non, pas du tout. Faites juste gaffe au matériel, pas comme la dernière fois où il a fallu que je récupère mes cannes en barque...

— Promis. On fera moins les andouilles cette fois. Bon, tu ne m’en veux pas si je ne discute pas trop ce soir, mais je suis crevé !

— Pas de soucis.

Gabriel entendit l’adolescent aller se doucher. Il en profita pour ranger un peu le salon et s’habiller.

— Tu sors ? demanda Eliot étonné, car Gabriel était plutôt couche-tôt en principe.

— T’occupes !

Eliot leva les mains en guise d’excuse et s’affala sur le lit en ricanant.

— Ben, je peux prendre ton lit alors ? Hé ! Hé !

— Qui t’a dit que je n’allais pas revenir ?

Eliot hésita un moment.

— Ben, primo, d’habitude tu sors jamais. Secundo, tu t’es rasé et coiffé.

Tertio, je ne suis plus un gamin. Je me doute bien que tu ne vas pas revenir dans cinq minutes.

Eliot prend un air entendu.

Gabriel ne trouva rien d’autre à répondre que :

— Bonne nuit crétin !

Eliot s’esclaffa. Gabriel roula vingt minutes après avoir dépassé Townlake.

Arrivé au ranch de Sofia, il se gara à cinquante mètres des bâtiments.

De la lumière provenait encore des écuries, ainsi que d’une fenêtre de la partie habitation.

Le silence de la nuit faisait contraste avec le tohu-bohu de la journée.

La lune permit à Gabriel d’avancer sans lampe vers l’écurie. Un chien vint à sa rencontre. Il le caressa d’une main, puis la bête s’éloigna, satisfaite de constater que ce n’était pas un rôdeur.

Un cliquetis se fit entendre à l’intérieur des box. Gabriel colla son épaule au chambranle de la porte et observa Sofia qui était de dos et ne l’avait pas entendu. Elle était vêtue d’un débardeur jaune pâle qui faisait ressortir son teint hâlé. Elle était en train de ranger du matériel, sereine.

Gabriel resta sans rien dire durant une dizaine de secondes, puis il toussota.

— Je dérange ?

Sofia ne prononça pas un mot, mais déposa à terre le licol qu’elle tenait.

Sans quitter des yeux Gabriel, elle saisit la lampe tempête suspendue aux poutres, prit Gabriel par la main et l’emmena derrière elle.

Sans prononcer une parole, ils traversèrent la cour, entrèrent dans la seule pièce éclairée du ranch. La porte se referma doucement.

La lumière générale s’éteignit, ne laissant plus que la lueur de la lampe tempête dessiner leurs silhouettes enlacées.

§ 29

Le jour suivant .

— On garde le contact. T’as bien noté mon mail ?

— Oui, pas de soucis. C’était super de se revoir !

Angie embrassa ses amis.

Elle avait tenu à les accompagner en suivant leur bus à l’aéroport régional d’Helena. Ils avaient été au Captain Jacks Bistro and Bar où ils avaient pris un café avant l’heure de l’enregistrement des bagages. Derniers gestes de mains et les visages disparurent derrière les portiques de sécurité. Angie était un peu nostalgique. Fran, qui était également venue, le remarqua.

— T’aimerais y retourner ?

— En France ? Oh non, surtout pas !

— Oh là ! C’est catégorique !

Fran rit franchement, mais Angie fit mine d’ignorer sa réponse.

— Si on se faisait une bouffe ce soir chez moi ?

Fran accepta dans la foulée sans se poser de question.

— Oh oui cool ! On fait quoi ?

— Des pâtes à l’italienne !

— Je me charge de la sauce tomate. Je suis fortiche, comme tu as pu voir !

— OK ! Marché conclu !

Chez Angie, vingt-et-une heures.

Les assiettes sales sont entassées dans l’évier et les filles se préparent à prendre un digestif.

— Ton repas était divin ! s’exclama Fran.

— Oh ! Ce ne sont que quelques pâtes ! rétorqua Angie avec l’accent de Fernandel.

— Oh sinon, je voulais te dire que je pars après-demain, quelques jours en France... amorça Fran.

— Oh ! tu t’en vas ? demanda Angie l’air grave.

Fran se moqua.

— Mais non, idiote ! Je vais juste là-bas pour régler quelques papiers et je reviens d’ici une quinzaine de jours. Oh ta tête !

— M’ouais... Ce n’est pas drôle du tout... Pour une fois que j’ai une amie, je compte bien la garder, flûte !

— T’inquiètes ma chérie, nous deux, c’est à la vie, à la mort !

— Aaaahhh dis pas ce mot, je déteste ça !

— Oooohhh ! Ce que tu peux être susceptible parfois !
— Pas du tout. C'est juste que je n'aime pas dire ça. Angélique était contrariée, mais rajouta :
— T'as intérêt à me rapporter des raviolis niçois, sinon, je te trucidé !
— Ah tu vois !
— Bon, je t'accompagne à l'aéroport ?
— Non, j'ai trouvé quelqu'un. Je ne vais pas te déranger.
— T'aurais pu m'en parler, je me serai arrangée...
— Laisse ! Je ne suis pas ta mère ! Mais promis, dès que j'ai mis un pied sur le tarmac, je te bigophone !
— Ça marche !

Angie l'envoya balader d'une main qui agitait l'air. Elle était, tout de même, un peu navrée, et ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'allait faire Fran en France et surtout, où elle allait exactement. Cagnes-sur-Mer ? Ou ailleurs ? Elle ne posa pas de question à son amie pour ne pas gâcher la soirée.

§ 30

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de Fran. Au début, lorsqu'elle était partie, il sembla à Angie qu'elle s'ennuierait sans elle. Mais elle ne vit presque pas le temps passer.

Fran l'avait prévenue de son arrivée en France, le lendemain de son départ, mais depuis, aucun coup de fil ni même un mail et Angie se sentait un peu délaissée par son amie. En même temps, les doutes qu'elle nourrissait au sujet de la véritable identité de Fran l'assaillaient sans arrêt et ce retour en France ne fit qu'accentuer le caractère plausible de la situation.

Angie réfléchit souvent à son amitié avec Fran. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu qu'elle s'arrête et pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de rechercher au fond de sa mémoire, la vérité. Mais quelle vérité ? Fran était-elle Catherine ? Ou simplement son sosie ? Non, Angie ne croyait pas aux sosies. Mais Fran était si douce, comment l'imaginer en un être sanguinaire ? Une personne calculatrice au point de mettre sur pied un assassinat ? Non, non ! Angie refusait cela en bloc. Cela l'avait fait trop souffrir d'émettre l'hypothèse que Fran puisse être coupable. Et si elle l'était ? Si elle le découvrait ? Que ferait-elle ? La dénoncerait-elle ? Non, elle ne pourrait pas, en dépit de tout son être qui refusait le mensonge depuis son plus jeune âge ; elle ne pourrait pas livrer à la police sa meilleure amie. Se fâcherait-elle ? Se sépareraient-elles pour la protéger et éviter un jour de craquer ?

Toutes ces questions harcelèrent nuits et jours Angie qui n'avait personne à qui se confier.

Un mercredi matin, alors qu'Angie faisait ses comptes : « Si ça continue ainsi, je vais pouvoir rester à Townlake. Va falloir que je m'occupe du renouvellement de mes papiers. »

Chaque fois qu'elle pensait à son ancrage à Townlake, inmanquablement, elle se rappelait pourquoi elle y était venue. Plusieurs fois, elle avait aperçu Fran dans la rue, sortir de chez Nancy, son service terminé ou bien à des manifestations touristiques, notamment à la course de canoës. Des souvenirs remontèrent en surface...

— Hé ! T'as vu ça, le dossard quatre-vingt-quinze est une vraie armoire à glace ! lance Sofia à Angie, avec un clin d'oeil lourd de sous-entendus.

Angie qui vient de voir le gars en question ne répond pas.

— Oh hé Angie ! Vise le canon ! Sofia lui file un coup de coude dans les côtes.

— Oui... Pas mal... répond Angie essayant de dissimuler son trouble.
Ou plutôt croyant le cacher, car Sofia et Gabriel échangent un regard.

— Bon, je vous laisse les filles, on m’a embauché comme arbitre sur les berges.

— À tout à l’heure !

Sofia le gratifie d’un sourire.

— On dirait que ça roule enfin entre vous, souffle Angie à mi-voix.

— Ouuuuii... Tu sais, Gabriel est mystérieux.

— On a tous nos petits secrets...

Angie prend un air cabotin en riant sous cape.

— Ça, c’est sûr ! Et toi ? Quel est le tien ? T’es pas venue ici juste pour te dépayser ?

Sofia cache cette question indiscrete sous une allure désinvolte, en croquant une pomme d’amour et regardant la foule. Angie prend son temps pour répondre.

— Non. Pas tout à fait. Mais si cela ne t’ennuie pas, je préfère garder ça pour moi. Ma vie n’est pas très passionnante, tu sais. Tu risquerais de mourir d’ennui dit-elle en ricanant.

— Comme tu veux. Désolée pour mon indiscretion.

— Y a pas de mal. On ne fait que discuter. T’as raison, je vais peut-être aller aborder ce gars après la course.

Mais ses pensées ne sont pas réellement tournées vers les paroles qu’elle prononce.

— Je te laisse, je vais déjà lui souhaiter bonne chance pour la course.

— Bon début, répond Sofia, se rappelant la première fois qu’elle a abordé Gabriel, il y avait déjà, deux étés.

§ 31

Enfin, un soir, après dix-neuf jours d'absence, le téléphone d'Angie sonna. Avant de décrocher, elle regarda l'écran qui affichait « Fran ».

Elle hésita une seconde, puis prit l'appel avec une voix qu'elle se voulait la plus détendue possible.

— Hé la vieille ! Ça va ?

Le rire clair de Fran résonna comme si elle était dans la pièce.

— Bébé, j'ai une surprise pour toi !

— Super, mes raviolis ! Dis donc, c'est dingue comme je t'entends trop bien ! C'est fou maintenant, même avec les portables, ce que la technologie a fait !

— Hé patate, si tu m'entends aussi bien c'est parce que je suis derrière ta porte !

— Quoi ? !

Angie bondit et courut ouvrir à la volée, découvrant une Fran rayonnante ! Elle enlaça son amie si fort que cette dernière écarta les bras.

— Hé doucement ! Tu ne vois pas que je suis chargée !

Au moment où elle dit cela, un miaulement étrange émana d'un de ses sacs.

— Mais qu'est-c...

Fran posa le sac par terre, l'ouvrit, laissant un chat gris bondir et filer se cacher sous un meuble.

— Vingt-Trois ! Tu l'as ramené ! Génial ! Oh merci !

Elle étreignit une nouvelle fois Fran.

— Va plutôt le rassurer. Il n'en peut plus. Douze heures d'avion, t'imagines !

— Le pauvre.... Vingt-Trois, viens-là, mon chou...

Le chat regarda d'un air méfiant son ancienne maîtresse qu'il n'avait pas vue depuis un an.

— Il ne va jamais me reconnaître... dit tristement Angie.

— Ça m'étonnerait. Dès que je lui ai mis sous le nez tes chaussettes, il a de suite ronronné.

— Ah mais c'est toi ! Je les ai cherchées partout ! Sacrée farceuse va ! Comment pourrais-je un jour te remercier ?

— Entre amies, on fait les choses, c'est tout.

Un laps de temps infime, une connivence flotta dans l'espace.

— Bon, raconte maintenant ! Je te sers quelque chose ?

— Allez, ce que tu veux.

— Limoncello ?

— Parfait !

— Tiens, sans te commander, dans le petit meuble de coin, il y a les verres.

— OK, je m'en occupe !

Elles s'affalèrent sur le canapé deux places, en se tenant le ventre.

— Oh là là, va me falloir encore trois semaines pour assimiler le jet-lag.

— Tiens ! Après ça ira mieux !

Angie lui tendit un verre qu'elle avait rempli du délicieux liquide jaune sirupeux.

— Trop bon ! s'extasia Fran après la première gorgée.

Elles enchaînèrent sur deux autres doses et Fran raconta une anecdote d'aéroport à Angie :

— L'avion avait du retard, on patientait tous. Ce pauvre Vingt-Trois feulait à tout ce qui passait à côté de nous ! Je n'ai pas voulu le mettre en cabine. Il a eu son fauteuil exprès pour lui !

— La classe !

— C'était affiché en énorme qu'il y aurait quinze minutes de report du vol, quand un gars s'approche. Oh mon Dieu, l'allure, j'aurais aimé que tu sois là pour le voir !

— Ah oui ? Comment était-il ?

— Type très classe, habits super distingués aussi, chaussures vernies façon mafia, tu vois le truc ! Manteau long en cuir noir posé sur les épaules qu'il tenait d'une seule main.

— Whaou la dégaine !

— Tu peux le dire ! Il s'est approché du comptoir et a demandé ce qui se passait.

— Mais c'était affiché pourtant ?

— Oui, mais le type était du genre : « On me doit des explications personnellement à MOI ! » Enfin, tu vois quoi !

— Tu m'étonnes !

— Bref, après on est entrés dans l'avion et le gars a demandé à l'hôtesse de prendre son manteau pour le ranger dans son compartiment au-dessus de lui !

— Je ne le crois pas ! Il était en première ?

— Même pas ! Un vrai con qui se la jouait à mort ! Enfin, au moins, j'ai bien ri ! Et toi ? Qu'as-tu fait depuis ?

Angie lui raconta rapidement comment elle s'était occupée et surtout lui annonça la bonne nouvelle de ses comptes de trésorerie et le fait qu'elle allait pouvoir rester ici, où elle se plaisait beaucoup.

Elles reburent un verre et commencèrent à être sérieusement éméchées au bout d'une heure et demie. Du moins en apparence, car Fran avait une idée derrière la tête.

Alors qu'elles s'esclaffaient de plus belle, Fran demanda tout à coup sur un ton sérieux.

— Dis-moi, j'ai une question.

Elle rit encore un peu d'un air stupide.

— Si tu devais un jour faire partie d'un jury, tu crois que tu voterais quoi ?

Angie était encore en train de ricaner sottement, mais finit par regarder fixement son amie.

— Pourquoi me poses-tu cette question tout à coup ?

— Pour rien. Pour parler.

— M'ouais, drôle de sujet de conversation...

— Un comme un autre. C'est vrai quoi, je me suis toujours demandée moi, ce que je ferais. Ça doit faire bizarre quand même, de devoir décider du sort d'une personne.

Angie lui jeta un coup d'oeil de biais sans lui faire face.

— Oui... Sûrement...

Elle fit mine de se lever pour regarder par la fenêtre donnant sur l'artère principale de Townlake.

— Qu'est-ce que t'en penses ? insista Fran. Tu ferais quoi toi ?

Cette fois Angie lui répondit durement.

— À quoi joues-tu ?

— À rien, c'est juste pour discuter.

Angie la coupa, levant une main en l'air pour stopper Fran.

— Attends ! Je vais reformuler ma question.

Elle laissa passer une seconde et prononça sa phrase en appuyant sur chaque mot et en plongeant son regard dans celui de son amie.

— À quoi joues-tu CATHERINE ?

Fran était décontenancée, mais pas au point de perdre son sang-froid. Elle leva ses deux mains en l'air, paumes ouvertes en signe d'excuse.

— OK. Un silence pesant régnait dans la pièce. Depuis quand le sais-tu ?

— Depuis quand je le sais ? Mais depuis le début, voyons ! Tu me prends pour qui ?

Angie haussa le ton.

— Pourquoi n’as-tu rien dit alors ?

— Pourquoi n’ai-je rien dit ? Et toi ? Pourquoi te balades-tu sous un faux nom ? Pourquoi cela aurait dû être à moi de te dévoiler ? J’attendais que tu le fasses de ton propre chef ! Et toi, au lieu de ça, tu t’es fichue de moi !

— Non, là, je te coupe, je ne me moque pas de toi !

— Ah non ! ? Et comment appelles-tu ça ? Devenir amie avec quelqu’un tout en lui cachant sa réelle identité ?

— Mais enfin... Oui, d’accord, t’as raison sur ce point. Mais pourquoi n’as-tu quand même rien dit ?

— Parce qu’on est devenues si amies, que j’ai prié depuis, pour m’être trompée. Oh, je savais que c’était toi, mais...

Angie marqua une hésitation...

— Je n’ai jamais eu d’amie comme toi. Peux-tu comprendre ça ?

— Oui, parce que moi aussi....

— Oh arrête tes boniments ! Tu m’as menti dès l’instant où tu as passé cette porte y a deux mois ! Pourquoi ? Qu’est-ce que tu me veux ? Me faire du mal ? C’est fait ! Mission accomplie, tu peux rentrer chez toi !

— Mais non...

— Qu’est-ce que tu cherches ? Qu’est-ce que tu es venue faire ici ?

Fran prit une profonde respiration quand Angie la coupa dans son élan.

— Une question. Il y a quelque chose qui m’a étonnée lors du procès et que je retourne dans ma tête depuis plus de trois ans.

— Je t’écoute.

— Je n’ai jamais trouvé, tout au long de cette semaine qu’a duré le procès, que tu aies l’air inquiet. Comme si tu savais que tu allais être acquittée. Je me trompe ?

—... Non.

Fran répondit tête basse et, alors qu’elle était restée assise sur sa chaise depuis le début de leur conversation, Angie se précipita s’asseoir à ses côtés et lui saisit le poignet fermement, comme quelqu’un qui a peur de tomber.

— Comment ça, non ? Tu veux dire que tu savais, de façon sûre, que le jury ne voterait pas coupable ?

— Oui... Enfin... Je m'en doutais beaucoup.

— Je ne te suis pas.

Fran se prit la tête dans les mains.

— Oh mon Dieu, je n'aurais jamais dû te mêler à ça. Mais je voulais savoir !

— Savoir quoi ? ! Parle ! Il faut que je sache maintenant !

Fran releva son visage et saisit les deux mains d'Angie fortement.

— Mais ils te tueront s'ils apprennent que tu sais quoi que ce soit ! Ils te tueront !

Angie écarquilla les yeux de terreur et se leva prestement en se dégageant de l'étreinte de Fran.

— Mais qui ? Et pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire ! Je ne veux pas que tu sois en danger. Je ne veux pas te perdre.

— C'est déjà fait. Tu m'as menti. Tu m'as trahie. Sors, je ne veux plus te voir.

Angie indiqua la porte d'un bras tendu le regard baissé.

Fran soupira, prit son sac et sortit, sans oser souffler ne serait-ce qu'un au revoir.

Durant tout ce temps, le chat gris était resté à l'écart, non sans avoir fait un tour en cachette sur le bar de la cuisine et volé un bout de jambon.

§ 32

Angie sentit un chatouillement sur sa joue et se réveilla en sursaut. Vingt-Trois lui signifiait qu'il était temps de se lever. Elle le prit dans ses bras et la bête se mit aussitôt à ronronner.

— Mon Vingt-Trois, t'as pas changé ! Ravie que tu m'aies pardonné ! Je vais voir ce que j'ai pour toi dans mes placards et j'irai te chercher de bonnes choses au supermarché aujourd'hui.

Le chat émit un miaulement comme pour dire qu'il était d'accord avec les propos de sa maîtresse.

— Je t'achèterai un harnais aussi pour te promener. Mais je prendrai ton sac, car ici, il y a plein d'aigles qui seraient ravis de ne faire qu'une bouchée de toi !

Le chat trotta sur les talons d'Angie qui, tout en parlant, avait ouvert une boîte de pâté au jambon.

— Tiens... Je croyais avoir laissé une tranche ici, hier soir...

Puis, elle regarda le chat.

— Oui, ça va, j'ai compris, pour ça aussi, tu n'as pas changé !

Vingt-Trois ignora cette fois-ci Angie, se jetant sur la gamelle qu'elle venait de lui mettre sous le nez.

Angie revint à la réalité en pensant à sa discussion avec Fran et fronça les sourcils.

Elle aurait aimé aller chez Nancy, mais se disait que Fran avait du reprendre le service ce matin. Cependant, elle se rappela qu'il était mercredi et que c'était le jour de congé de Fran. De plus, cela était logique qu'elle ait planifié son retour un mardi pour pouvoir se reposer du décalage horaire qu'elle craignait tant.

Aussi, Angie décida d'aller boire un café chez Nancy.

Nancy était adorée par tout Townlake. Sa bonhomie était communicative. Angie se disait que parler un peu avec elle, lui ferait du bien, sans toutefois se confier.

Elle poussa la porte de l'auberge à sept heures du matin.

Des bruits de vaisselle provenaient de la cuisine et une radio, diffusant une musique country, fonctionnait à pleine puissance.

— Tiens ! Angie !

Nancy s'approcha pour l'embrasser chaleureusement.

— Ça fait un bout de temps dis donc ! Je te fais ton café et t’apporte ton croissant. Installe-toi où tu veux. À cette heure-ci, à part toi et les frères Beauregard, il n’y a pas foule ! D’ailleurs, ils sont en retard aujourd’hui, dit-elle en consultant la grande pendule au-dessus du bar.

Angie s’approcha du vieux juke-box.

— Je peux ?

— Vas-y ! Attends, j’éteins la radio ! Pique un jeton dans le bol bleu sur le zinc !

Nancy ne faisait jamais payer pour le juke-box, considérant comme un honneur de continuer à faire marcher cette machine qui rappelait à ses clients et elle-même, leur jeunesse. Angie choisit Suspicious Minds interprété par Elvis Presley.

— Ah Elvis ! Il nous manque !

Nancy déposa un plateau devant Angie assise près du juke-box, qu’elle avait mis en sourdine.

— Alors ? Qu’est-ce qui me vaut ta visite ?

Angie mordit à belles dents son croissant.

— Je passais par là.

Nancy la fixa les bras croisés.

— Des soucis ?

— Oui, oh rien de grave.

— Des ennuis nommés Fran ?

Angie évita les yeux de Nancy en buvant son café.

— Fran ? Non pourquoi dites-vous ça ?

— J’sais pas. Mon intuition... Bon, je te laisse, j’ai du travail !

Angie resta sur sa chaise sans rien dire. Finalement, elle ne but pas son café ni ne toucha à son croissant quand elle partit dix minutes plus tard.

Nancy s’approcha de la table où le café refroidi était posé.

— Étrange, cela... Étrange....

§ 33

Le lendemain, Angie était assise sur le rebord de la fontaine du centre de Townlake, devant le bar de George. Elle attendait un groupe. Cette fois, ce n'était pas des amis, mais des personnes envoyées par une agence de voyages.

Elle regarda sa montre qui indiquait dix heures et sortit une casquette, car le soleil la faisait cligner des yeux. Elle était ennuyée, car elle était sous la fenêtre de l'appartement de Fran. « Je n'ai aucune envie de la voir ! La garce ! Être venue me chercher jusqu'ici ! Et me dire tout, après qu'on soit devenues si proches ! »

Angie eut un rire sardonique intérieur.

« Amies ! Est-ce qu'on l'est vraiment ? »

— Salut Angie !

Cette interpellation lui fit l'effet d'un réveil-matin.

— Oh bonjour Gabriel !

— Ça va ? T'es toute pâle. T'es malade ?

— Non, non, ça va, juste un peu barbouillée. J'ai dû manger un truc bizarre.

— Ah ? T'attends un groupe ?

— Oui ! Toujours des Français ! D'ailleurs, si tu pouvais venir avec nous, samedi prochain. La même sortie que mes amis, tu sais : sapin de Douglas, Rocheuses et compagnie, quoi ! Une des dernières avant que ce soit l'automne.

— Samedi ?

— T'es pris ?

— Je ne sais plus. Faut que je consulte mon agenda, c'est juste après-demain.

Gabriel fit la grimace.

— Oui, je suis désolée. J'aurai dû te téléphoner avant. Mais j'ai eu quelques ennuis.

— Graves ?

— Non, non, rien d'important. Angie battit l'air de ses deux mains en souriant, pas très convaincante. De la paperasse, des passeports en retard pour mes touristes, ce genre-là !

— Oui, bien sûr. Écoute, ne t'inquiète pas, je vois ça dans la matinée et je t'appelle.

— D’ac ! Ça roule ! Ah les voilà ! Je te laisse ! Merci Gabriel !

Angie ne vit pas passer la journée, très occupée à organiser le séjour de ses nouveaux arrivants.

Elle rentra vers dix-neuf heures trente chez elle, épuisée.

Demain matin, elle emmènerait le groupe à Yellowstone en autocar. C’était un peu le rituel de tous les touristes qui voulaient voir les bisons en liberté. Elle se félicita intérieurement, car ainsi, elle ne traînerait pas trop dans Townlake et ses parages.

Elle appréhendait de plus en plus de revoir Fran.

Après s’être douchée, elle s’affala dans le canapé, un verre rempli de deux doigts de vin blanc.

Vingt-Trois vint se blottir contre elle, ce qui ramena ses pensées en France et aux derniers événements qu’elle y avait vécus, ses habitudes, les lieux où elle aimait se promener en montagne et au bord de mer, ses collègues de travail.

« Tiens William, qu’est-ce qu’il peut bien devenir ? La dernière fois que je lui ai envoyé un mail, il n’a même pas répondu. Pourtant, il avait l’air amoureux de moi. Remarque, il aura trouvé une fille. Oui, c’est sûr, sympa comme il était. »

Angie se souvint leur soirée au bowling après la semaine du procès.

«— Strike !!! s’exclama William.

— Oh non !!! T’es trop fort ! Tu pourrais être galant et me laisser gagner un peu des fois !

— N’importe quoi ! T’es plus une petite fille quand même !

— Ça, c’est ce que tu crois !

— Bon, pour me faire pardonner, je t’offre un coup à boire !

— OK !

— Mince ! Où est ma veste ? Je l’avais posée ici.

William s’accroupit pour chercher son vêtement au cas où il serait tombé à terre.

— Tu ne l’as pas vue ?

— Non.

Angélique fait le tour de l’endroit où ils sont depuis trois quarts d’heure, sans plus de succès. Viens, on va demander à l’accueil si quelqu’un l’a trouvée.

— Ben, c’est bizarre quand même...

— Oui, mais bon, on s'en fiche, de toute façon, elle n'est plus là. Viens !
Voyant que William continue ses investigations, Angélique part s'adresser à quelqu'un du personnel. Le temps d'aller à l'accueil, son regard balaie les gens attablés au bar et un détail l'étonne. Une femme porte des lunettes noires.

C'est étrange, car il fait assez sombre à l'intérieur du bowling, hormis sur les pistes où l'éclairage est renforcé. Cependant, elle ne lui accorde pas plus d'attention et continue son chemin.

Elle revient auprès de William après deux minutes.

— Alors, tu l'as retrouvée ?

— Non... Ça m'embête...

— Je l'ai signalé à l'hôtesse et j'ai laissé mon numéro de téléphone. Si quelqu'un la ramène, elle m'appellera.

Deux jours plus tard, le bowling avait appelé Angélique. Une personne avait confondu sa veste avec celle de William et l'avait ramenée le lendemain. »

Angie sourit à ce souvenir anodin qui lui rappelait William qu'elle aimait bien, même si parfois, elle le trouvait étrange.

« Étrange, oui, il l'était quand j'y pense. Énigmatique aussi. Comme cette fois où il m'a sorti des détails sur le déroulement d'un procès. Je suis sûre que jamais, auparavant, il ne m'avait dit connaître quelqu'un qui s'était retrouvé dans cette situation. En même temps, ce n'est pas vraiment le genre de truc qu'on raconte. Pourtant, nous étions bien amis. »

C'est durant le quart de seconde que dura cette réminiscence que se créa une connexion dans son cerveau qui l'a fit se lever d'un bond, poser son verre sur la table basse du salon, saisir un gilet, prendre juste sa clé, claquer la porte et dévaler les escaliers.

Cinq minutes après avoir parcouru les deux premiers étages en courant, Angie frappa chez Fran, le coeur emballé. Elle se tenait droite devant le judas. Mais aucun bruit ne provint de l'appartement.

Elle se dirigea vers l'escalier, quand elle entendit une clé tourner dans la serrure. Elle se retourna pour voir Fran dans l'entrebâillement de la porte. Cette dernière ne prononça aucun mot et lui fit signe d'entrer.

Fran avait les yeux rouges. Angie le remarqua sans rien dire.

La scène se déroula comme dans un film muet.

Fran alla à la cuisine faire du café, suivie d'une Angie stoïque qui s'installa sur un des tabourets de la table-bar. Elle observa son amie préparer les tasses. Seuls le bruit de la cafetière et celui du liquide coulant emplissaient la pièce.

Enfin, Fran déposa les deux expressos.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tout. Depuis le début. Je veux dire, le TOUT début. Avant l'accident de la falaise. Mais d'abord, dis-moi, connais-tu cet homme ?

Elle brandit une photo de William si près du visage de Fran que celle-ci fut obligée de se reculer pour la voir.

Fran acquiesça d'un mouvement de tête.

— Oui, je l'ai déjà vu.

— Où ? OÙ ÇA ? demanda Angie presque en hurlant.

— Chez moi. Je veux dire en France, quand je vivais avec mon mari. Il venait fréquemment même. Par contre, il était toujours vêtu de façon très distinguée, alors que sur ta photo... Je l'ai souvent vu sur la terrasse, au bord de la piscine parler avec Stephen.

— Stephen ?

— C'était le prénom de mon mari. Mais pourquoi me demandes-tu si je le connais ? Tu le connais aussi.

— Un peu oui, c'est un collègue à moi prénommé William. Mais d'abord, raconte-moi toi, toute l'histoire.

Fran soupira.

— OK. Alors, surtout, ne me coupe pas. Même si, à certains moments, cela te semble incompréhensible, attends que j'ai terminé s'il te plaît.

— D'accord.

Angie avait une toute petite voix.

— J'ai eu une enfance fabuleuse. Sans te raconter en détail, mes parents étaient on ne peut plus aimants. À quinze ans, j'ai commencé à avoir de gros maux de tête. Le même genre que les tiens. J'ai essayé pas mal de traitements jusqu'à trente ans, mais les médecins n'ont jamais rien trouvé. J'étais douée à l'école. Aussi, j'ai fait des études de médecine et suis devenue préparatrice en pharmacie. J'ai rencontré mon mari par hasard à la sortie d'un cinéma. Enfin, ce ne devait pas être le fruit du hasard... C'était un éminent chirurgien, déjà à l'époque. Il avait dix ans de plus que moi. Cela a été le coup de foudre. En tout cas pour moi...Six mois après, nous

étions en lune de miel à Istanbul. J'avais toujours mes migraines. Mais j'avais pris l'habitude de les gérer au mieux et m'étais résignée à ce qu'elles ne soient pas guéries. Curieusement, je n'avais jamais demandé à mon mari quelle était sa spécialité en chirurgie. Va savoir pourquoi. Je pensais que cela le stressait suffisamment et qu'il n'avait pas forcément envie de parler boulot à la maison. Mais un jour qu'il discutait avec un collègue au téléphone, j'ai surpris quelques bribes de leur conversation. Je lui ai demandé de quoi il parlait. Il m'a répondu assez sèchement. Ce comportement m'a surprise, car c'était la première fois qu'il s'adressait à moi de la sorte. Sur le moment, je n'ai pas insisté, mettant cela sur le compte de la pression d'une prochaine opération chirurgicale délicate.

Fran marqua un temps, le regard dans le vague. Elle semblait ne pas être dans l'appartement, comme si elle revivait ce qu'elle était en train de raconter.

Angie était suspendue à ses lèvres, osant à peine respirer.

— Deux jours après, je lui ai demandé de quel genre d'opération il s'agissait et il a été très évasif. Il semblait préoccupé différemment des autres fois. À partir de ce jour, j'ai commencé à me douter qu'il y avait quelque chose de pas net. Je sais que ce n'est pas bien, mais lors de l'une de ses absences, je me suis branchée sur son ordinateur. Je n'ai rien trouvé bien sûr. De toute manière, je ne comprenais pas grand-chose au jargon de la chirurgie. Alors, je me suis subitement trouvée ridicule et j'ai eu honte de mon comportement. Aussi, je me suis mise à faire le ménage en grand pour ne plus penser à rien. Et... ironie du sort, à l'heure où la technologie nous offre tant de possibilités de supports pour y fourrer nos secrets les plus incongrus, j'ai trouvé une enveloppe sous une pile de livres posés sur le bureau de Stephen. La meilleure des cachettes ! Ai-je pensé plus tard ? Ça m'a semblé bizarre, car Stephen était très méticuleux et rangeait toujours tout. J'ai ouvert l'enveloppe. Elle contenait une liste de noms de personnes. J'ai pensé, tout naturellement, qu'il s'agissait d'une liste de patients. Mais il y avait autre chose avec. Un rapport. Un rapport des expériences faites sur ces gens...

Angie la coupa dans un chuchotement :

— Des expériences ?

Fran ne l'entendit même pas.

— Mais le pire... Le pire... C'est que la liste était par ordre alphabétique et qu'au W figurait mon nom...

Angie resta bouche bée et aurait pu presque entendre son coeur battre tant elle était sur le qui-vive.

Fran continua.

— J'étais si abasourdie... J'ai pensé qu'il s'agissait d'une étude sur les migraines. Alors je me suis mise à lire le rapport. Il était question de génomique...

Angie fronça les sourcils. Fran la calma d'un mouvement de main et poursuivit.

— La génomique est liée à la découverte des nanotechnologies. C'est l'alliance de l'étude du génome humain et de la découverte de la nanotechnologie qui permet de réaliser des structures les plus petites possible à l'aide de brins d'ADN. Je te passe les détails scientifiques. Pour résumer, grâce à ces découvertes, ils ont réussi à fabriquer des nanogellules à ouverture automatique. Les biochimistes les ont transformées en boîtes en leur ajoutant une serrure. Ha ha ! C'est fou la science, non ?

Fran eut un rire sardonique qui fit frissonner Angie.

— Une nanoboîte possède deux attaches faites de brins d'ADN. Ces attaches se délient l'une de l'autre et le couvercle peut ainsi s'ouvrir pour délivrer sa substance. On peut même y insérer un code d'ouverture et déclencher cette dernière à une heure voulue ou un moment choisi. Formidable non ?

— Heu oui, mais quel rapport avec ton procès ? Excuse-moi, mais j'ai du mal à te suivre. Tout cela existe depuis déjà longtemps et il y a eu plein d'applications depuis.

— Oui. Tu as raison. Mais, Stephen et quelques autres pourris menaient un projet bien plus grand que cela. La LISTE. La LISTE était celle de personnes faisant l'objet d'une toute nouvelle expérience. Ils implantaient des nanoboîtes dans le cerveau des gens à leur naissance et les étudiaient depuis trente ans !

— Quoi ? ! Mais qu'est-ce que tu me chantes là ? Y a des lois là-dessus. Y en a eu sur le clonage aussi. C'est interdit.

— Tu crois vraiment que ces gens-là respectent la loi ? Ils sont plus puissants que tu ne peux l'imaginer.

— Mais enfin, comment auraient-ils fait pour agir depuis tant d'années sans que cela se sache ?

— Justement, ils l'ont fait aux yeux de tous et c'est pour ça que personne n'y a vu que du feu.

— Qu'as-tu fait alors ?

— Lorsqu'il est rentré, je lui ai servi son whisky préféré. Il était détendu, charmant comme toujours. Je lui ai tout déballé alors qu'il en était à la moitié de son verre. Ce qui m'a le plus choquée et mise en rage, c'est qu'il a souri. Quand je l'ai questionné sur ce qui l'amusait tant, il m'a répondu : « Mes collègues me demandaient sans arrêt ce que ça faisait de vivre avec un cobaye. » Je lui ai arraché le verre des mains et balancé le whisky au visage. Il est resté impassible, s'est essuyé avec un mouchoir qu'il a sorti de son veston, s'est levé en disant : « J'ai du travail. Tu m'excuseras si je ne continue pas cette discussion passionnante. » Il me raillait ce salaud ! Depuis le début, il savait que j'avais ça dans la tête ! Je n'étais qu'un putain de cobaye pour lui, une de ses souris de laboratoire ! Il s'est approché de moi, m'a caressé la joue de l'index et a rajouté : « Tu es toute pâle. Prends soin de toi ma chérie. La science a besoin de spécimens en bonne santé. » J'ai voulu le gifler, mais il a stoppé ma main et je me suis effondrée en larmes.

— Mais tu... tu...

— Est-ce que j'ai encore ces foutues boîtes dans mon crâne ? Oui.

— Mais alors... ?

— Est-ce que je l'ai assassiné pour ça ? C'est ta prochaine question ?

Angie ne répondit pas.

— Oui. Ce jour-là, je l'ai poussé du haut de la falaise. Oh, je ne l'avais pas prémédité. Nous nous promenions et nous avons eu une violente dispute. Il m'a rabaissée une fois de plus. Une fois de trop. La folie s'est emparée de moi. Je l'ai poussé, oui. Et vois-tu, le pire, c'est que je ne le regrette même pas. C'est peut-être ça le plus dur pour moi. Après quoi, tu connais la suite.

Angie s'apprêtait à poser encore une question quand une personne frappa à la porte.

— T'attends quelqu'un ? interrogea Angie.

— Non... Y a que toi qui viens ici. Pour l'instant, je n'ai pas trouvé de prince charmant.

Angie sourit mollement, remarquant que, malgré la situation, Fran gardait son sens de l'humour.

La personne insista. Fran ne réagissant pas, Angie lui fit signe de se bouger pour aller ouvrir. Gabriel se tenait sur le perron, une enveloppe à la main.

— Je cherche Angie. J'ai tout bonnement pensé qu'elle était ici.

— Oui, elle est là. Tu peux entrer.

— Non, je ne veux pas déranger. Je voulais juste lui remettre ceci. Ce sont des photos prises l'autre jour avec ses amis français. Je les ai imprimées, pensant que cela lui ferait plaisir.

Angie était venue à sa rencontre et tout en lui faisant la bise, prit le pli.

— Oh merci, c'est très gentil Gabriel !

— De rien. Bon, ben, je vous laisse les filles ! Salut !

— Salut.

Gabriel fila au plus vite laissant les deux amies pantoises.

— C'est sympa, dit Fran.

— Oui. Sauf qu'il m'a toujours envoyé les photos par mail jusqu'à présent...

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien. Je trouve ça bizarre c'est tout. Gabriel est un gars super gentil, plein de qualités, mais qui n'aime pas perdre son temps. Et là, il vient juste pour me remettre ces photos...

— Il passait peut-être par là ?

— Oui, tu as sûrement raison. Toute cette histoire que tu viens de me raconter me fait voir les choses sous un mauvais jour. Mais dis-moi, tu ne m'as toujours pas dit comment tu savais que tu allais être acquittée.

Voyant que Fran avait l'air fatigué, Angie rajouta :

— Mais... Si tu veux, on peut continuer cette conversation plus tard. Un autre jour...

Fran ricana froidement, ce qui eut pour effet de vexer un peu Angie.

— Franchement Angie ! Après tout ce que je viens de te dire, tu crois vraiment pouvoir dormir à présent sans en savoir plus ?

— ...

— Non, il faut que tu saches. Je te dois bien ça.

— Comment ça, tu me dois bien ça ?

— T'as bien voté non coupable ?

— Oui. Mais comment le sais-tu ? Le vote est fait en secret, seulement en présence du juge et de ses assesseurs et les papiers sont brûlés en fin de séance... Fran ! Réponds-moi ! Comment sais-tu cela ? Oh punaise ! Non, ne me dis pas que le jury était acheté ? Mais alors, si c'était le cas, pourquoi ne serais-je pas au courant ? Je n'ai été contactée par personne...

— Ben si justement...

Angie était complètement stupéfaite.

— Comment ça ? ! Ben si ! Excuse-moi, mais je ne suis pas encore sénile. Si quelqu'un m'avait contactée pour m'acheter ou faire une quelconque proposition douteuse, je m'en souviendrais ! Et tous les autres jurés alors ? Achetés aussi ? Non, on nage en pleine science-fiction là ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !

— Je n'ai jamais dit que le jury avait été acheté...

— Ben si, tu l'as dit. Enfin... Suggéré.

— SUGGÉRÉ, voilà le terme qui convient ! Vous n'avez pas été ACHETÉS Angie. Vous avez été SUGGÉRÉS.

Angie perdit patience, les nerfs à vif.

— Ce n'est pas bientôt fini tes devinettes là ! ? Achetés ! Suggérés ! C'est du pareil au même !

— Et non justement. C'est là que c'est l'acquittement parfait.

— Ça y est ! Maintenant, te voilà repartie dans une autre expression : l'acquittement parfait ! Et ça signifie quoi, je te prie ?

— Ça signifie que si quelqu'un cherchait à prouver que le jury a été acheté, il pourrait remuer ciel et terre, il ne trouverait jamais rien. Sauf... Sauf s'il possède la LISTE.

Ce dernier mot jeta un froid. Le regard d'Angie se rembrunit et alors qu'elle gesticulait en tous sens dans la pièce, elle se rassit près de Fran.

— La LISTE. Quelle liste ?

— Tu ne te rappelles pas, la liste que j'ai trouvée sur le bureau de Stephen ? Celle qui comportait les noms des sujets de leurs expériences.

— Oui, je me souviens de ce que tu as dit... Mais quel rapport avec les jur...

Angie n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'un frisson d'effroi la parcourt.

— Ne me dis pas... Non, non ! Ce n'est pas possible ! Comment auraient-ILS fait ? Les jurés sont tirés au hasard !

— Si Angie. Tous les jurés faisaient partie de la LISTE.

— Tu veux dire que...

— Que tous les jurés ont des nanoboîtes implantées depuis leur naissance et ne le savent pas et... LAISSE-MOI FINIR ! Et que leur vote leur a été suggéré par l'intermédiaire de l'une d'entre elles. Voilà, tu sais tout.

Angie avait le regard perdu dans le vide. Trop de révélations en une demi-heure de temps l'avaient littéralement lobotomisée. Tout s'emmêlait dans sa tête, comme de minuscules particules lancées dans le labyrinthe des méandres de sa mémoire. Quand soudain, elle réalisa.

— Mais alors, mais alors...

Tout le sang de son visage la quitta.

— Moi aussi, j'ai ÇA dans la tête ?

Fran la regarda avec une telle tendresse mêlée à une détresse si intense, qu'elle s'affola.

— Moi aussi, je suis un de leurs cobayes ? Un robot ? Mes maux de tête, c'était ça ?

— Oui...

— Non, non... Je ne le crois pas. Tu dis n'importe quoi ! Je suis bien MOI ! Je ne suis pas un robot !

— Mais tu n'es pas un robot Angie...

— Mais tu viens de dire que tout ce que je pense m'est suggéré !

— Oui, mais c'est bien plus complexe que cela. Le programme laisse la personnalité de la personne se développer. Le seul truc, c'est que lorsqu'ILS ont besoin de l'un d'entre nous, ILS se servent dans le vivier.

— Quand ILS ont besoin ? Mais quand ? Et pour faire quoi ?

— Ça, je ne le sais pas encore. Mais si je suis ici, c'est pour le découvrir. Là, ils m'ont fait acquitter, car ILS savent que je sais où se trouve LA LISTE et qu'ILS veulent la récupérer à tout prix.

— À tout prix ?

— ILS sont prêts à tuer pour ça. Il ne faut pas qu'ILS sachent que tu es au courant, tu comprends ? Il ne faut pas que tu parles de cela à qui que ce soit ! Tant que tu es sensée l'ignorer, tu es en sécurité.

— Mais elle est où cette LISTE ?

— Je préfère que tu l'ignores. Moins tu en sauras, mieux cela vaudra.

— Non, mais je rêve ! Ces salopards font la pire des choses et moi, je dois rester les bras croisés !

— On ne peut rien contre eux. ILS sont trop puissants.

— Tu cherches quoi alors ? Si tu dis qu'on ne peut rien...

— Je cherche le moyen de me débarrasser de ÇA ! dit Fran en pointant un index sur sa tempe. Je veux savoir QUI JE SUIS réellement.

— Mais comment faire si on ne peut se confier à personne ? Cela demande forcément une intervention chirurgicale !

— Je ne sais pas. Vraiment, JE NE SAIS PAS, Angie.

— Mais pourquoi es-tu venue ici, dans le Montana ? Cette LISTE, est-elle en France ? Le reste du jury est là-bas. Pourquoi t'es-tu installée ici et es-tu entrée en contact avec moi ?

Fran prit le temps de la réflexion.

— Tu te souviens du regard que nous avons échangé juste après le verdict ?

— Ah ça pour m'en souvenir, je m'en souviens. Il me hante depuis. Eh bien ?

— Eh bien, quelque chose m'a interpellée dans ton attitude, mais j'étais trop sous le coup de l'émotion pour l'analyser sur le moment présent. Par la suite, j'ai retourné cela maintes fois dans ma tête sans trouver l'explication à ce sentiment profond que je ressentais. Puis, je me suis rappelé un détail du rapport joint à la LISTE.

— Oui. Que disait-il ?

— Il disait que le traitement n'était pas encore au point à cent pour cent. En fait, il disait que lorsqu'un implanté reçoit une SUGGESTION et l'applique, son regard est fixe. Oh pas pendant longtemps, juste un dixième de seconde. Mais suffisamment pour qu'une personne avertie puisse s'en rendre compte. C'est cela que j'ai remarqué au moment du verdict. Ton regard était différent de ceux du reste du jury...

— Différent ? En quoi était-il différent ?

— Il n'était pas fixe.

— Il n'était pas fixe ? Tu veux dire...

— ... que peut-être que tu étais la seule à ne pas être implantée et que ton vote n'a pas été influencé. Ce qui, du coup, voudrait dire que tu as voté en ton âme et conscience le fait que je sois innocente.

— Mais tu ne l'es pas. Enfin, je veux dire que, même non prémédité, tu as commis un homicide volontaire condamnable.

— Oui, mais cela veut dire que le facteur humain, lors d'un vote de ce genre, peut tout changer.

— Oui. C'est vrai.

Angie, perdue, se réveilla soudainement.

— Mais alors, je n'ai pas de nanoboîtes en moi ?

— Je ne sais pas. Ou peut-être que tu es l'exception de l'expérience. Dans ce cas, cela voudrait dire qu'ILS ont réussi le PARFAIT PROTOTYPE DE MANIPULATION DES MASSES en ta personne. Et que donc, tu vaux beaucoup d'argent pour eux.

— Mais qu'est-ce que William vient faire là-dedans ?

Ton William s'appelle Simon. Simon Templar , et était employé par mon mari pour me surveiller. Enfin sûrement mon mari et sa bande de généticiens fous à lier.

OceanofPDF.com

§ 34

Au chalet de Gabriel.

— Alors Grégory, qu’as-tu trouvé ? interrogea Brody qui affichait un air tendu.

— Son ancienne adresse en France.

— C’est tout ?

— Oui, mais je me suis demandé pourquoi elle l’avait écrite. Elle se rappelle forcément où elle a habité et saurait y retourner sans avoir eu à en noter les coordonnées. Vous ne trouvez pas ça bizarre vous ?

— Oui, c’est vrai.

Brody fronça les sourcils.

— Quoi d’autre ?

— Rien. Pas même un article de magazine parlant d’expériences médicales ou autre.

— Pourquoi parles-tu d’expériences médicales ? interrogea Gabriel.

Brody fit un signe à Sofia.

— Catherine Wayne est victime d’une machination qui a pour origine des manipulations génétiques. Je vais essayer d’être claire...

— Ouais, c’est toujours mieux... argua Grégory.

— Nous tenons les informations d’Interpol, donc, ce que je vais vous dire est top secret. Un groupe éminent de chirurgiens ainsi que plusieurs laboratoires d’expériences génétiques détenus par des privés se sont lancés, il y a trente-cinq ans, dans une aventure folle. Cela, sans se soucier des Droits de l’Homme bien sûr.

Sofia appuya sur ses mots.

— Vous n’êtes pas sans connaître l’émergence des nanotechnologies ?

Sofia scrutait les réactions de Gabriel et Grégory.

— Donne quand même quelques explications. On a besoin de réviser, dit Grégory.

Gabriel resta muet, très concentré.

— Les nanotechnologies sont le monde microscopique. Un nanomètre équivaut à un mètre divisé par un milliard. Pour vous donner une idée de sa petitesse, un virus mesure quelques dizaines, voire pour certains plusieurs centaines de nanomètres.

— Viens-en au fait...

Gabriel était agacé.

Brody esquissa un mouvement de main, lui indiquant de ne pas se précipiter. Sofia continua :

— Bref ! La découverte des nanotechnologies a apporté beaucoup à notre monde dans divers domaines. Notamment celui de la médecine. Les chercheurs savent aujourd'hui manipuler l'ADN à l'échelle nanométrique. Ils ont ainsi créé de nouveaux médicaments capables de soigner sans intervention chirurgicale. Et là, nous arrivons à Catherine Wayne...

Sofia échangea un regard de connivence avec Brody.

— D'après Interpol, mais ils ne sont même pas sûrs du chiffre, une centaine de personnes fait l'objet d'une expérience tout à fait particulière depuis trente-cinq ans. Des nanoboîtes contenant des informations leur ont été injectées dans le cerveau. Ensuite, ces personnes ont été placées en famille d'accueil, certainement grassement rémunérées, pour ne jamais révéler qu'il ne s'agissait pas de leur enfant...

— Des gens avides ou des désespérés qui en avaient marre d'attendre le bon vouloir des services d'adoption, prononça Brody d'un air dépité.

— Si tu pouvais revenir à notre Catherine... demanda Gabriel.

— J'y viens. En fait, c'est très simple. Catherine Wayne est une des implantées.

Sofia laissa planer un silence, alors que Grégory émit un sifflement et que Gabriel écarquilla les yeux comme pour digérer l'information calmement. Tous les trois se tournèrent vers Brody et c'est Grégory qui parla :

— Bon... Quelles sont les directives ?

— Avant tout, protéger Wayne. Mais en étant prudents. On ne sait pas encore de quel côté elle est.

— Mais elle est implantée, donc elle est forcément du bon côté.

— Pas sûr Grégory. N'oublie pas qu'ils la manipulent de l'intérieur.

Brody pointa un index sur sa tempe.

— Mais quels sont les ordres que les implantés reçoivent à distance ?

Gabriel avait devancé son frère cette fois.

— Le problème est que nous n'en savons rien. Mais d'après l'enquête Interpol, nous pouvons imaginer qu'ils ont mis dans ces nanoboîtes toutes sortes de directives sur de multiples thèmes et que selon les cas, ils déclenchent telles ou telles serrures.

— De quoi s'agit-il ?

Gregory s'adressa à Sofia qui s'empressa de donner des explications.

— Grégory, il s'agit de la manipulation des masses ; de l'effacement du facteur humain ou plus précisément de son contrôle, afin de diriger un maximum de personnes comme ils veulent et avoir le monde à leurs pieds.

— Mais c'est de la totale fiction ! Jamais ils ne pourront implanter tout le monde ! s'énerva Grégory.

— En tout cas, ils s'y préparent, dit Brody gravement.

— Ce sont des fous, rien de plus ! continua Grégory sur le même ton.

— Oui, mais des fous intelligents Grégory, qui n'ont ni morale ni scrupule. Des aliénés prêts à tout pour parvenir à leurs objectifs de contrôler l'humanité un jour. Des idéalistes. Autant dire, des gens dangereux. Il n'y a pas un instant à perdre. On se revoit dans vingt-quatre heures.

Brody se leva aussitôt et s'en alla en faisant déraeper les pneus de son 4x4 qui soulevèrent un nuage de poussière dans la clairière paisible au bord du lac.

Sofia, Grégory et Gabriel étaient sur la terrasse, bras croisés, pensifs et inquiets.

§ 35

Gabriel et Sofia étaient couchés dans le lit une place du chalet. Gabriel était adossé au mur, le dos calé par un oreiller et Sofia était assise entre ses jambes, appuyée à son torse. Elle caressait nonchalamment l'avant-bras droit de Gabriel du bout des doigts. Le drap recouvrait leurs jambes et le bas-ventre de Sofia.

Il faisait nuit et Gabriel avait allumé le poêle qui ronronnait doucement, laissant apparaître à travers la vitre frontale, les flammes qui dansaient au ralenti. L'été s'achevait et les soirées étaient déjà fraîches. Il n'avait allumé le feu que pour Sofia, un peu frileuse, et par romantisme. Une de ses particularités qui n'était pas pour déplaire à Sofia.

Gabriel dégustait un whisky, humant le liquide avant d'en prendre une gorgée. Ils s'échangeaient le verre à tour de rôle, dégustant l'alcool en silence.

Chacun était dans ses pensées. Sofia prit la parole la première :

— Je ne m'explique pas comment Fran et Angie ne se voient plus depuis un moment...

Gabriel, tout à son plaisir sous les doigts de Sofia, laissa passer quelques secondes :

— Histoires de filles...

— Arrête ! Tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas ça ! Elles étaient littéralement collées l'une à l'autre et soudainement, plus rien ! Non, je te dis, il y a un truc louche !

— M'ouais... Sûrement... J'ai essayé l'autre jour d'en parler à Angie, mais elle s'est vite défilée. Pas moyen de lui tirer les vers du nez.

— Brody aurait dû me laisser faire. Ce n'est pas ton truc.

— Brody...

Gabriel rit ironiquement.

— Quoi ?

Sofia était sur la défensive et se retourna pour sonder Gabriel.

— Hé là ! Je n'ai rien dit !

— Si, t'as dit !

— Non ! Je veux juste dire que Brody me mêle toujours à vos histoires, alors que je ne suis pas flic. Forcément... Je fais ce que je peux.

— Tu charries, l'an passé, tu t'en es bien mêlé !

— Ma vie était en danger, ce n'était pas pareil ! Et puis, sur ce coup, je ne savais pas qui était Brody, je te rappelle, et encore moins Grégory !

— Mmh... Et pour Simon....

— Pour Simon, j'ai agi comme n'importe quel citoyen l'aurait fait. Il était en danger, je n'ai pas réfléchi et ai foncé, c'est tout !

— C'est bien ce que je pense alors !

— Quoi ?

— T'es flic dans l'âme !

— Bah !!!!

Gabriel balaya l'air de sa main libre et tendit le verre à Sofia.

— Tu finis ?

— Non. Merci. J'ai assez bu comme ça.

Sofia se leva. Je peux prendre une douche ?

Gabriel répondit d'un mouvement de bras lui indiquant la salle de bains. Il enfila un boxer et alla ranger la vaisselle restée sur la table du salon.

Apparemment, l'envie de faire l'amour les avait pris soudainement, car ils n'avaient pas débarrassé les plats. De la glace à la vanille fondue restait dans une assiette et Gabriel y passa son index pour la lécher.

Sofia ressortait déjà de l'autre pièce, une serviette autour du corps, laissant ses épaules menues, mais un peu carrées, aux yeux de Gabriel. Il s'approcha et déposa un baiser sur l'une d'elles. Sofia sourit. Gabriel remonta dans son cou et lui titilla le lobe d'oreille. Leurs bouches se rencontrèrent. Gabriel avait les deux bras tendus chargés d'assiettes et de verres. Sofia s'en aperçut.

— Sexy la situation !

— Je peux tout poser et me servir de mes mains...

Sofia, tentée un moment, regarda l'heure et le repoussa avec délicatesse.

Gabriel alla déposer ce qui l'encombrait à la cuisine. En revenant, il la regarda finir de se vêtir et mettre son sac bandoulière en travers la poitrine.

— Tu pourrais rester la nuit...

— Oui... Mais je vais rentrer. On n'est pas encore sûrs de nous. Enfin moi oui, mais toi...

Tout en disant cela, elle enfila ses bottes de cheval et se brossa les cheveux à la va-vite.

— Mais je t'adore !

Gabriel saisit prestement Sofia par les hanches.

— T'es sûr ? souffla Sofia. Tu crois que tu l'as vraiment oubliée ?
Gabriel sembla gêné.

— Tu sais quoi ? demanda Sofia.

—...

— Tu devrais acheter un lit deux places déjà.

Sofia lui baisa furtivement les lèvres et passa la porte laissant Gabriel avec encore le goût de sa salive dans la bouche.

OceanofPDF.com

§36

Depuis les révélations de Fran, Angie avait de nouveau des insomnies. Sa sortie à Yellowstone avec ses clients l'avait tout juste distraite. Elle était complètement accaparée par cette question de savoir, si oui ou non, elle était manipulée depuis sa naissance.

Fran lui avait montré la cicatrice qu'elle avait sous la nuque, minuscule, à peine visible. Elle faisait un demi-centimètre et s'était beaucoup atténuée depuis la naissance. Angie se frottait l'arrière du crâne presque inconsciemment toute la journée, comme si elle voulait trouver la sienne.

En même temps, elle se demandait si Fran disait la vérité. « Et si elle était venue dans un autre but ? Mais lequel ? Si ça se trouve, elle est du mauvais côté et me fait croire qu'ILS lui veulent du mal ? Pourquoi ferait-elle cela ? Qu'est-ce que je peux lui apporter ? Mon Dieu ! Et si elle avait raison sur ce dernier point : que je suis le prototype parfait et qu'en fait, elle va les aider à me récupérer ? ! Du coup, elle aurait tout fait pour devenir mon amie et mieux agir ? Amies ? Le sommes-nous vraiment ? Ou est-ce que ce sont ces foutues nanoboîtes qui nous commandent de l'être ? Et moi alors, j'ai voté non coupable de mon propre chef ou est-ce qu'on m'a dit de le faire ? Mais à ce moment-là pourquoi ? Ah oui, pour récupérer cette fameuse LISTE que Fran a cachée quelque part. Pourtant, j'ai vraiment l'impression d'aimer Fran. Contrôlent-ils aussi nos sentiments ? Pour elle, en tout cas, c'est sûr. Mais après tout, cette marque est peut-être due à autre chose et elle s'en sert pour rendre à mes yeux l'affaire plus crédible ? Je vais devenir dingue moi ! Il faut que je sache et il faut qu'on aille chercher cette liste ! »

Fran finit de débarrasser les couverts des cinq dernières personnes qui venaient de partir.

Nancy était enchantée :

— Super ! Bonne soirée ! T'es efficace ma grande ! Elle fit un clin d'oeil à Fran qui le lui rendit. Si ça marche comme ça tout l'été, on pourra même te payer un extra !

— Oh ! Je n'en demande pas tant !

— Si ! Si ! Ce sera normal ! Cette année, il y a davantage de poissons dans le lac. Ça s'est su et du coup, tous les pêcheurs du coin rappliquent !

— À quoi est due cette profusion ?

— Bah, on ne sait pas. La saison doit être différente. Le climat. C'est déjà arrivé. Parfois, certains courants plus chauds se forment dans le lac et les

poissons se reproduisent plus.

— Bon, je termine, dit Fran qui ne sentait plus ses jambes.

Elle empoigna un balai et un seau contenant une serpillière.

— Oui, et moi je vais aider mon homme à finir la vaisselle ! Peut-être bien qu'on va pouvoir se payer un lave-vaisselle industriel ! plaisanta Nancy.

Fran passa la porte de l'auberge, alors qu'il était presque minuit.

Quelques jeunes discutaient assis au bord de la fontaine en fumant des cigarettes et buvant des bières.

L'enseigne du bar de George était encore allumée. Là-bas, la soirée semblait loin d'être terminée.

« Sûrement qu'il y a un match de base-ball à la télé. »

Elle hésita un instant à rejoindre la joyeuse équipée. Elle les imaginait bien en train de vider des verres les uns derrière les autres. Cette débauche bon enfant la tenta, la solitude de son appartement l'effrayant un peu. Toutefois, sa fatigue l'emporta et elle décida de rentrer.

Avant de s'engouffrer dans le hall de son immeuble, elle jeta un regard à la fenêtre du bâtiment d'en face où habitait Angie. Aucune lumière. « Elle a dû sortir. »

Bien qu'elle ait des doutes sur ses propres pensées, se sachant manipulée depuis la naissance, elle était persuadée, au fond d'elle, que ses sentiments ne l'avaient jamais été. Sinon, elle n'aurait pas pu se rebeller contre Stephen. Un paramètre, contre lequel ILS devaient tout faire pour y remédier dans le futur où ILS traiteraient d'autres patients, comme ILS les appelaient.

Fran monta au deuxième étage à pied en se traînant. Pas d'ascenseur dans ce vieil immeuble restauré...

Elle était presque arrivée sur le palier, alors que le minuteur de la lumière acheva sa course. « Punaise !!!! »

Elle chercha à tâtons le bouton pour rallumer et buta contre quelque chose.

— C'est quoi ?

Elle appuya sur l'interrupteur et poussa un cri en voyant Angie par terre accroupie, à moitié endormie.

— Qu'est-ce que tu fiches là ? Tu m'as fait une de ces peurs ! Ça va ? T'es malade ?

Angie lui montra un visage défait par des larmes coulées des heures auparavant et des cernes sous les yeux lui donnant un air cadavérique.

— Qu'est-ce ?

Fran renonça à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

Elle sortit rapidement sa clé, ouvrit, alla déposer son sac à l'intérieur et revint en courant pour soulever Angie du sol, qui semblait épuisée. Fran supporta Angie sous les bras, mais cette dernière reprit un peu ses esprits. Elles allèrent jusqu'au canapé deux places.

Fran scruta avec inquiétude son amie et remarqua quelque chose d'étrange. Angie portait une casquette, mais elle ne voyait pas ses cheveux dépasser à l'arrière. Angie, qui vit son regard, ôta son couvre-chef et Fran étouffa un cri écrasant une main sur sa bouche.

— Fallait que je sache.

Angie étouffa un sanglot.

— Fallait que je sache...

Angie s'était rasé l'arrière de la tête.

— Je n'en ai pas... dit-elle en riant et pleurant à la fois. Je n'en ai pas !

Elle prit les poignets de Fran et les secoua. Fran était si émue, qu'elle resta sans voix. Angie se retourna pour lui montrer sa nuque. Fran approcha ses doigts tremblants et constata qu'aucune cicatrice n'était présente.

— Ce n'est pas possible... murmura-t-elle. Mais alors... Alors, tu as voté non coupable toi-même...

— Oui ! Oui ! J'ai toujours cru en toi !

— Mais Angie, je l'ai tué ! J'ai tué Stephen !

— Fran, tu l'as tuée sur un coup de colère et parce que tu étais à bout.

— Peut-être, mais cela n'excuse en rien mon geste.

— Mais Fran, je ne te comprends pas. Après tout ce que tu sais maintenant, tu ne t'es jamais posé une question ?

— Une question ? Laquelle ?

— Est-ce toi qui l'as tué, ou bien est-ce qu'on t'a dit de le faire ?

Angie pointa son index sur le front de Fran qui resta bouche bée.

— Mais... pourquoi ? Stephen leur était utile.

— Sûrement, mais peut-être est-il devenu gênant à un moment donné et qu'ILS se sont servis de toi pour le liquider. Mais comme tu es la seule à savoir où est la LISTE, ILS se sont arrangés pour te faire acquitter. Maintenant, nous avons un avantage sur eux. ILS ne savent pas qu'ILS se sont trompés de personne avec moi. Tant qu'ILS croient qu'ILS peuvent se

débarrasser de moi comme ILS veulent, nous pourrions agir. Mais pour cela, il nous faut de l'aide.

— Non ! Il ne faut rien dire à personne ! ILS ont des agents partout dans le monde !

— Écoute, je rentre chez moi, je suis crevée, faut que je dorme un peu. Demain et les jours suivants vont s'avérer difficiles. Cette liste...

— Oui ? Je sais où elle est et comment la récupérer si c'est ce que tu veux savoir...

— C'est ce que je voulais savoir. Angie haussa la tête. Bon, toi tu t'occupes de la récupérer ; moi, je vois comment on peut la détruire.

— La détruire ! ?

— Ben oui ! Je te rappelle que je suis dessus ! Mais qu'il y a comme une erreur !

Angie appliqua sa main sur sa nuque.

— Mais de toute façon, il y a forcément un double de cette LISTE quelque part, Stephen ne pouvait pas être le seul à l'avoir... Ben, tu sais, plus j'y pense, plus je me dis que ce devait être le cas...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? Le fait qu'ILS l'aient tué...

— JE l'ai t...

— Tais-toi ! Tu m'énerves ! ILS l'ont tué parce qu'il devait sûrement avoir voulu être plus gourmand et qu'il a dû les faire chanter par rapport à cette fichue LISTE qu'il était le seul à avoir.

— T'as raison, maintenant que tu me le dis. Cette LISTE n'était pas dans l'ordinateur de Stephen, mais uniquement sur papier...

— Tu en es sûre ? Parce que moi, je disais cela juste par simple supposition et logique...

— Oui, oui ! Maintenant, ça me revient ! Stephen utilisait encore une machine électrique. Un jour, je me suis moquée de lui gentiment, lui demandant qu'est-ce qu'il fichait sur une machine ancestrale pareille, et il m'a répondu qu'il ne fallait pas tomber dans l'esclavage de la modernité. Mais je me rappelle qu'il a dit ça avec un sourire qui m'a paru énigmatique. Sur le moment, je n'ai pas approfondi la chose et j'ai oublié. Mais maintenant... Oui, il devait faire des documents UNIQUES ainsi. Le fumier ! Il faisait même chanter ses propres coéquipiers !

— Bon, ne nous égarons pas. Concentre-toi sur la LISTE.

— Oui, t’as raison ! Bon, je vais aussi essayer de dormir un peu. On se tient au courant. T’es libre quand ?

Angie réfléchit quelques secondes.

— Mercredi ! Oui, mercredi, je n’ai rien de prévu. Je passe te prendre pour une balade.

— Une balade ?

— Ben oui, au moins en montagne, aucune oreille ne pourra nous entendre discuter.

— D’accord. Je t’attends à cinq heures au rocher de la nationale.

— Vu ! Cinq heures.

Angie fit un clin d’œil à Fran, lui fit l’accolade chaleureusement.

— On va y arriver....

— Oui.

§ 37

Angie venait de passer la porte depuis seulement cinq minutes que Fran sortit de chez elle, vêtue tout de noir pour être moins visible.

Parvenue au bas de son immeuble, elle parcourut à pied à un rythme soutenu l'artère principale de Townlake.

Gregory qui l'espionnait s'interrogea : « Mais où va-t-elle ? »

De temps en temps, Fran se retournait, ce qui obligea Gregory à se tapir derrière une voiture, un poteau, un coin de mur. Il la suivit durant quinze bonnes minutes, se demandant toujours où elle se rendait. Ils dépassèrent les dernières maisons de Townlake. C'est à cet instant que Gregory comprit enfin. Une vieille cabine téléphonique existait encore pour les automobilistes qui auraient pu tomber en panne et n'auraient pas de mobile. Gregory se tamponna le front : « Punaise, je croyais qu'elle fonctionnait plus, celle-là ! »

Fran entra dans la cabine et composa un numéro. Gregory sortit un gadget de sa poche juste avant, ayant compris que Fran avait déjà testé la cabine et savait qu'elle était en état de marche.

— Allo ? Oui, c'est moi.

Fran écouta la réponse de son interlocuteur.

— OK. Il m'a contactée et vient mardi.

Elle raccrocha, sortit de la cabine et rentra chez elle. Gregory ne se donna même pas la peine de la suivre à nouveau. Il savait qu'il tenait ce qu'il voulait avoir.

§ 38

Brody, Grégory, Gabriel et Sofia se tenaient dans le bureau du shérif. Tous les quatre avaient une mine grave.

Brody fit un geste, indiquant à Gregory de commencer son exposé.

— Comme on dit, les images parlent d’elles-mêmes. Plutôt que de vous raconter mes aventures nocturnes, je vais vous montrer mon petit film.

Il enclencha une minicaméra qui projeta, sur le mur du bureau, les images prises la veille, où l’on voyait Fran téléphoner. Le visionnage se fit en silence et ne dura qu’une minute. Après ça, Gregory afficha un air triomphant devant l’air incrédule de Gabriel et Sofia qui ne purent s’empêcher de dire :

— Et alors ?

— Alors, il se trouve que j’ai un don particulier, fanfaronna Gregory aussitôt coupé par son père.

— Greg !

Et à l’attention des deux autres.

— Gregory a appris à lire sur les lèvres en temps de guerre. Ce qui nous est très utile quand on possède ce type de document.

— Petit cachotier ! dit Sofia. Alors, accouche. Que dit-elle ?

Gregory remit l’enregistrement et traduisit au fur et à mesure.

— Elle dit : « T’as bien fait ce que je t’ai dit ? »

— C’est tout ! s’exclama Gabriel. Pas de quoi se réjouir !

— Bien au contraire Gabriel, intervint Brody. Interpol a eu l’intelligence de mettre sous surveillance la mère de Fran. Or, c’est elle que Fran a appelée hier soir. Et elles sont malines les deux. Figurez-vous que la mère reçoit l’appel d’une cabine téléphonique en France !

— Non ? !

— Oui. Et qui plus est, depuis un village des plus reculés dans l’arrière-pays niçois. Sigale. Ça vous dit quelque chose ?

Sofia répondit la première.

— C’est le village où se trouve la falaise d’où est tombé Stephen Wayne il y a trois ans et demi.

— Exactement Sofia, scanda Brody, puis plus doucement, comme se parlant à lui-même :

— Drôle de choix tout de même...

— Mais que vient faire la mère de Fran dans ce complot ?

— Là, je ne le sais pas encore. Mais nous allons le découvrir tôt ou tard.
— Pffff, je commence à avoir mal à la tête, moi ! râla Grégory.
— Peut-être que t'as une petite boîte toi aussi sous la casquette... dit Sofia en gloussant.
— Trèèèèès drôle ! répondit Grégory l'air abusé.
Gabriel ne put s'empêcher de se gausser à ses dépens.

OceanofPDF.com

§ 39

Le mercredi suivant, Angie claqua sa porte à six heures du matin. Elle démarra son 4x4 et partit en direction des Big Belt Mountains, dépassant le panneau indicateur de la ville en trombe.

Environ un kilomètre après la sortie de Townlake, elle s'arrêta devant un gros rocher. Fran, cachée derrière, courut jusqu'au véhicule, sac à dos à l'épaule.

— Personne ne t'a vue ?

— Je pense.

— Tu penses ? !

— Ben, j'ai fait au mieux ! Tu sais aussi bien que moi que ce patelin est bourré d'oreilles et d'yeux de tous les côtés !

Angie, agacée, ne répondit rien, sachant bien que Fran avait raison. À peine Fran eut-elle refermé sa portière, qu'elle appuya sur l'accélérateur, conduisant nerveusement, mais sûrement.

— On va où ? Demanda Fran.

— Un sentier qui monte sur les premières crêtes de Big Belt Mountain. Autant faire une belle balade !

Fran regarda dans le rétroviseur.

— On est suivies ?

— Non, non, je vérifiais.

— Bon... Punaise. Tu m'as fait peur...

Angie malaxa le volant. Fran remarqua que ses cheveux repoussaient déjà.

— Ça fait un genre... dit Angie.

Elle amorça une moue se voulant drôle, mais ayant plutôt des airs de grimace.

— Habillée en mec, tu ferais illusion...

— Je t'en prie !

— J'déconne !

Le silence retomba et Angie le brisa seulement après avoir négocié deux virages délicats.

— Tu crois qu'on pourra encore être amies après tout ça ?

— Quelle question ! Bien sûr ma vieille !

— Hé, c'est toi la vieille, je te signale !

Angie se détendit. Elles terminèrent le trajet en silence. Angie gara le 4x4 devant une barrière. Elle mit sa carte professionnelle sur le pare-brise à

l'attention des rangers.

Le jour commençait à poindre. Rapidement, le cercle orange vif grossit de seconde en seconde. Les nuages furent comme écartés par les bras invisibles d'un géant, serviteur du soleil, chargé de faire place nette au lever de son Dieu. Ce dernier en profita vite pour transpercer les malheureux cotonneux de ses rayons puissants, comme pour montrer sa domination incontestable, sa victoire, une fois de plus, sur les ténèbres de la nuit.

Fran et Angie observèrent, émerveillées, le spectacle. Angie pensa que depuis la création de la Terre, ce miracle s'accomplissait incessamment, mais qu'il y aurait, un jour lointain, un terme à tout cela.

— Plus que cinq milliards d'années de beauté ! lança Fran comme si elle venait de lire dans les pensées d'Angie.

— Profitons ! Profitons ! ironisa Angie. Je me demande à quoi ressemblera la Terre quand il ne sera plus là.

— Qui sait...

Elles marchèrent sur un sentier bien entretenu, bordé d'herbes desséchées par les chaleurs de l'été. Angie était talonnée par Fran. Angie avait été étonnée la première fois qu'elles étaient sorties, que Fran marche si bien, mais elle s'était vite rappelé l'avoir vue sur la falaise en France, ce fameux jour du meurtre. Encore que ce mot-là ne lui semblait pas approprié dans la mesure où elle savait maintenant que Fran avait été victime d'une machination.

Elle s'empessa d'essayer de chasser ses pensées. Mais ces dernières et tout le mystère gravitant autour de cette affaire continuaient à la parasiter. Elle se concentra pour revenir à ses préoccupations présentes et à la Fran qu'elle connaissait ou croyait connaître.

Elle entendit un caillou rouler dans leurs dos et se retourna.

— Fais gaffe, parfois, il y a des caillasses qui dégringolent.

— Oui, t'inquiète... Je fais attention.

Angie remarqua que Fran avait l'air bizarre, mais n'y accorda pas d'importance, toute à son rôle de guide, la déformation professionnelle s'emparent d'elle.

Après avoir parcouru un sentier d'approche pendant une heure, elles traversèrent une forêt de sapins de Douglas. Fran admira les arbres hauts d'au moins cinquante mètres. En France, ils ne dépassaient guère les trente mètres maximum. Elle se sentit toute petite au milieu de ces colosses qui

laissent à peine le soleil passer à travers leurs ramures. Il faisait sombre dans cette forêt épaisse. Le sentier s'y faufilait comme un intrus, en lacets successifs superposés, les faisant s'élever, en à peine deux heures, de trois cents mètres.

Elles débouchèrent au milieu d'une végétation plus espacée, dans une pente qui s'était faite plus raide.

— On mange un petit truc ? Là-bas, il y a une grosse souche de pin pour s'asseoir, dit Angie en indiquant l'endroit de l'index.

— Ce n'est pas de refus, suis déjà crevée.

— On n'ira pas plus loin. Ici, on est assez éloignées pour discuter.

— ... Ouais...

— Ça va pas ?

— Si, si, tout va bien...

— C'est bien pour ça qu'on est venues, non ?

— Oui, bien sûr... Pas de problème... Allez on y va, je crève de faim !

Angie commençait à douter de Fran, mais ne dit rien. En quelques enjambées, elles atteignirent la souche et se débarrassèrent de leur sac.

Angie sortit une brioche au sucre.

— On partage ?

— Yes !

Elles dégustèrent la viennoiserie en la mastiquant avec délice.

— T'as déniché ça où ? demanda Fran. C'est typiquement français !

— Chutttt ! Je les commande sur internet ! Les Américains, je les aime bien, mais j'aime moins leur bouffe ! Leur viande est délicieuse par contre. Tu penses, ici, y a que de l'élevage ! Mais sinon, j'ai du mal à me passer de mes petites habitudes françaises !

— Tu me donneras tes adresses !

— No problem...

Angie se leva, car elle avait vu quelque chose bouger à la lisière de la forêt... « Qu'est-ce qu... Punaise, y a jamais personne dans ce coin, juste aujourd'... Mais....? Ah ben ça alors ! » Elle fut si surprise qu'elle ne trouva rien à dire de plus alors que la personne s'approchait, si abasourdie qu'elle en resta bouche bée.

— William ! Que fais-tu là, espèce de traître ?

— C'est pas très gentil de m'accueillir ainsi après plus de trois ans de séparation !

— Comment avez-vous su que j'étais ici ? demanda Fran.

— Ce serait long à expliquer, dit Simon Templar prenant un air méchant qui transforma son visage, tout en sortant un calibre 38 d'un mini sac à dos qu'il jeta à terre et qui, vraisemblablement, ne contenait que cela.

Angie, effrayée, recula d'un pas, en fixant tour à tour, l'arme puis Simon. Elle n'avait jamais vu son collègue avec un tel accent de férocité dans la voix. Elle avait un regard d'interrogation mêlé de terreur envers Fran.

Elle s'adressa à Simon :

— Depuis le début, depuis qu'on se connaît, tu savais que je...

— Que t'étais un gentil petit cobaye ma chérie ? Oui. Désolé de te décevoir...

— Et moi qui croyais...

— Que j'étais amoureux de toi ?

Simon se gaussa sardoniquement.

— Oui, enfant, je faisais partie d'une troupe de théâtre et ma mère disait que j'étais doué. Ah ! Ah ! Mais le métier de comédien, ça payait pas assez...

Sa voix se durcit pour continuer.

— La LISTE Fran, il me la faut... S'il vous plaît...

— Non... Jamais ! Vous m'entendez, jamais, je ne vous la donnerai !

— Oh... Comme c'est dommage... Je ne vais tout de même pas devoir vous tuer ?

— Non ! cria Angie. Donne-la-lui ! Dis-lui où elle est !

— Angie est plus raisonnable, vous voyez...

— T'inquiètes Angie, il ne va pas me tuer. Il sait trop bien que sans moi, il ne retrouvera jamais la LISTE.

— Alors, je vais tuer plutôt cette chère Angie. Il saisit fermement Angie par le bras et pointa son arme sur sa tempe.

— Non. Ça non plus, vous n'allez pas le faire, car vous savez très bien qu'ILS ont besoin d'elle pour parfaire leurs expériences.

À ce moment-là, Angie comprit que Fran bluffait et qu'il allait falloir jouer serré.

Simon Templar abaissa son arme.

— C'est agréable d'avoir affaire à des gens intelligents... Qui plus est des « implantées »... Au moins, on se dit qu'on a bien travaillé...

— Salopard ! siffla Fran. Pourquoi vous êtes-vous débarrassés de Stephen ?

— Mais c'est vous qui l'avez tué, vous ne vous rappelez pas ?

— Arrêtez votre baratin, je sais que c'est vous que me l'avez ordonné !

— Oui, en effet. Sous prétexte qu'il avait fait une grande partie du boulot et se sacrifiait en vivant avec un cobaye, aussi joli soit-il, il voulait une plus grosse part du gâteau... Pourtant, il savait mieux que quiconque à qui il avait affaire. Ah... L'appât du gain et du pouvoir font parfois faire des grosses bêtises... Mais voyez-vous ce qui est drôle, c'est que vous ne saurez jamais si c'est VOUS ou NOUS qui l'avons tué.

Il avait relâché Angie pour parler. Fran, hors d'elle, se rua sur lui.

— Vous trouvez ça drôle ! Je saurai un jour qui je suis !

Simon, surpris, appuya sur la gâchette du 38, atteignant Fran au ventre.

Angie hurla en se précipitant sur son amie qui s'écroula.

— NOOOOONNNNN !!!

Simon s'enfuit.

Angie était en larmes devant Fran qui agonisait.

— Je t'en prie, ne meurs pas, ne meurs pas ! Je vais aller chercher du secours !

— Non. Non. Tu sais bien que tu ne pourras pas revenir à temps.

Fran l'attrapa par le poignet.

— Mais si ! Dis pas de conneries, tu vas survivre bordel ! Tu vas pas me lâcher ! Hein, dis ?

— T'inquiète pas pour moi.

Fran sourit en grimaçant de douleur. Écoute, écoute. Elle lui intima de se rapprocher de son visage.

— Oui, quoi ?! Non, ne parle pas, ça t'épuise !

Fran resserra son étreinte et dit dans un râle :

— La veste...

— La veste ?

— La veste du bowling...

Angie interrogea Fran silencieusement d'un regard.

— La LISTE y est... Donne-la à Brody, il saura quoi en faire. Je me suis renseignée sur lui. Il n'est pas impliqué. Pardon de ne pas rester avec toi, on aurait fait une belle paire d'amies.

Elle essaya de sourire une dernière fois et ses yeux se fermèrent en même temps que son corps s'affaissa.

— Fran... Fran ! Non ! Noooooonnn !

Le cri d'Angie emplit l'espace.

Après un temps si long, pendant lequel elle tint son amie dans ses bras, sentant peu à peu doucement ce dernier se raidir et se refroidir ; après avoir versé toutes les larmes de son corps, Angie frissonna.

Le soleil vint se cacher derrière les nuages et elle revint à la réalité. Elle ne pouvait pas rester ici à pleurer son amie. Il fallait qu'elle prévienne la police.

Pendant plus d'une demi-heure, elle avait craint que William ne revienne lui régler son compte. Malgré l'effroi que cette pensée avait généré en elle, elle n'avait pu se résoudre à abandonner la dépouille de Fran aux éléments hostiles de la nature, sans compter que les charognards ne feraient aucune différence entre un animal mort et un cadavre humain.

Elle sortit sa polaire de son sac et en recouvrit le visage de Fran avant d'appeler les secours. Ces derniers répondirent rapidement et promirent d'être sur place en moins de trente minutes, le temps de réquisitionner l'hélicoptère.

Angie se rappela soudainement les derniers mots de Fran et, alors qu'elle s'était assise en tailleur près de son amie, elle se releva précipitamment pour chercher aux alentours le sac de Fran.

Celui-ci retrouvé près de la souche où elles s'étaient installées, elle l'ouvrit et prit la clé de l'appartement de Fran, qu'elle cacha dans son soutien-gorge. Son cœur battait à nouveau son plein.

Afin de retrouver son calme, elle s'assit sur la souche. Il y avait moins de deux heures, elle dégustait avec Fran, sa brioche ici même.

Elle aperçut un morceau de mie dans l'herbe. Elle se demanda si c'était elle ou Fran qui l'avait laissé tomber. Elle n'osa pas la ramasser. Des bêtes viendront le manger ou des insectes, profitant de l'aubaine de gourmandise. Quelle ironie de l'existence ! Ces petits êtres qui vont se gaver de cette nourriture opportune n'auront jamais conscience qu'elle provient du déroulement d'un drame.

Assise les mains entre les cuisses, son cerveau était vide de pensées, complètement dérouté ; son regard se perdit dans l'immensité du paysage qu'elle ne voyait même plus. Le temps s'était effacé et malgré la course du

soleil qui amorça sa descente, amenant les ombres et leur fraîcheur, elle ne ressentait pas l'air sur son corps, comme si son esprit en était détaché.

En fait, après avoir agi, Angie était sous le choc psychologique de la perte de son amie. Elle avait l'impression d'être en dehors de son enveloppe charnelle, dans un nouvel espace-temps. Même l'arrivée d'un ours n'aurait pu la déraciner de son assise tant le sort de son existence lui était, tout à coup, indifférent.

À Townlake, Brody s'activa dès qu'il apprit la nouvelle.

— Greg ! Appelle Gabriel et Sofia ! ILS ont eu Fran et Angie est toute seule là-haut. Je pars en hélico avec deux de mes gars ! Rendez-vous ce soir au QG !

— Tu ne veux pas que je vienne ?

— Non, on perdrait trop de temps pour t'attendre. Angie doit être en état de choc et donc incapable de réagir à tout danger ! J'y serai dans moins de vingt minutes ! Essaie plutôt de mettre la main sur le meurtrier !

— T'as un signalement ?

— Français, brun, environ un mètre soixante-dix.

— C'est tout ? !

— Oui. Désolé, Angie n'a pas su dire comment il était vêtu.

— Génial ! C'est truffé de Français ici ! Bon, on fait du mieux qu'on peut. Je vais faire quadriller l'aéroport d'Helena et faire mettre des barrages sur les routes principales ! Mais s'il est malin, il va se faufiler à travers la forêt...

— Oui, j'en ai bien peur.

Tout en parlant Brody, avait enfilé une parka et se précipitait au volant de son pick-up, démarrant en faisant crisser les pneus dans l'artère principale de Townlake.

Nancy le vit par la porte vitrée de son auberge : « Ça sent mauvais... »

Cinq minutes après, Brody effectuait un dérapage contrôlé dans la cour des pompiers, alors que le rotor de l'hélicoptère tournait déjà et que ses gars l'attendaient à bord, équipés d'armes de poing. Un médecin était également avec eux, tenant fermement sa valise noire.

Brody boucla sa ceinture sur le siège passager :

« Go ! »

Il leur fallut à peine cinq minutes pour survoler l'endroit où les attendait Angie, inerte.

— Un peu plus loin ! ordonna Brody au pilote qui posa l'appareil à cent mètres pour ne pas projeter des pierres.

Les patins eurent à peine le temps de toucher terre que Brody et son équipe bondirent. Les trois hommes se ruèrent sur le corps de Fran pensant que cette dernière était peut-être encore en vie. Pendant ce temps, Brody s'approcha d'Angie et posa une main compatissante sur son dos tout en croisant les yeux de ces trois gars qui lui signifiaient déjà, silencieusement, qu'il n'y avait plus rien à faire.

Brody ramassa le sac de Fran.

— C'était le sien ?

Angie opina de la tête. Brody ôta sa parka et la déposa sur le dos de la jeune femme, pendant que les intervenants mettaient le corps de la défunte dans une housse hermétique pour l'embarquer. Angie se dressa doucement, Brody l'accompagna à bord en la prenant par les épaules.

— Venez, il n'y a plus rien à faire ici. Faut que vous veniez avec moi à mon bureau, dit doucement Brody.

— OK, murmura Angie.

Ils traversèrent la ville à bord du pick-up du shérif. Brody conduisit sans se presser pour ne pas attirer l'attention, bien qu'il se doutât que son départ trois quarts d'heure plus tôt, avait eu l'effet inverse. Il fit pénétrer Angie, aussi discrètement que possible, dans son bureau, après avoir fait comprendre à son personnel, de ne poser aucune question à leur passage.

Gabriel, Gregory et Sofia les attendaient. Dès que Brody et Angie entrèrent dans le bureau personnel de Brody, Sofia s'empessa de réconforter du mieux qu'elle le put Angie en se pressant contre elle.

— Il n'y a pas les clés de l'appartement de votre amie dans son sac... Sauriez-vous où elles se trouvent ? demanda à brûle-pourpoint Brody.

— Tu ne crois pas que ça pourrait attendre ? s'insurgea Gabriel.

— Non ! Je ne crois pas.

Brody scanda ses mots.

— Je vous rappelle qu'on a un mort sur les bras et que son meurtrier est en train de filer ! Mon job n'est pas de faire du sentiment, mais d'arrêter les gens comme lui ! Alors, je redemande à Mademoiselle Parisot : savez-vous où sont ces clés ?

Personne n'osa contrer Brody et un silence lourd s'abattit sur eux. Angie releva la tête et dit clairement.

— Non, je ne sais pas.

— Dans votre 4x4 peut-être ?

Brody posa la question, sachant à l'avance, que ses gars avaient fouillé le véhicule et qu'ils n'y avaient rien trouvé.

— Non. Elle ne les laissait jamais dedans.

— Elle les avait donc sur elle...

— Je... Je ne sais pas. Je crois qu'elle les laissait sous son paillason. Elle disait qu'au moins ainsi elle ne risquait pas de les perdre...

— Nous avons vérifié, elles n'y sont pas.

Pendant que Brody lui parlait, Angie sentit le contact du métal de la clé entre ses seins et la transpiration la gagna. Cependant, elle répondit à nouveau :

— Je ne peux pas vous dire. Peut-être qu'elle est tombée du sac...

— Ce n'est pas grave, culpa Brody. Nous n'en avons pas besoin pour entrer. Vous pouvez rentrer chez vous.

Angie prit congé en remerciant.

§ 40

Depuis le décès de Fran, Angie vivait dans la terreur de revoir Simon et se demandait s'il était toujours à Townlake ou était retourné en France. La liste était introuvable dans l'appartement de Fran. Brody l'avait fait fouillé par deux fois, et ses gars étaient revenus bredouilles.

La crémation avait eu lieu trois jours plus tard. Seuls y avaient assisté Angie, Sofia et Gabriel. Angie avait récupéré l'urne sur l'autorisation de la mère de Fran.

Le lendemain, Angie était assise dans son petit salon, tout de noir vêtue. Un verre à la main, elle attendait. Elle consulta sa montre qui indiquait minuit. Elle alla regarder par la fenêtre et aperçut Nancy qui éteignait les dernières lumières de l'auberge. Seul le réverbère près de la fontaine éclairait la rue d'une lueur blafarde. C'était le tout début de l'automne et quelques feuilles mortes étaient soufflées dans les caniveaux par le vent. Personne dans les rues. Même les jeunes ne traînaient plus et étaient chez George.

Angie enfila des chaussons et sortit de chez elle. Elle traversa la rue sur la pointe des pieds, regardant de tous les côtés.

Elle parvint essoufflée dans le hall d'entrée du petit immeuble qui abritait l'ancien appartement de Fran.

Elle sortit une minilampe et n'éclaira que le bout de ses pieds pour monter les escaliers. Par chance, ils n'étaient pas en bois et ne craquaient pas, bien qu'à cette heure-ci, la totalité de l'immeuble semblât être plongée dans le silence.

Arrivée sur le palier. Elle sortit la clé de l'appartement, la glissa dans la serrure délicatement et fit un tour. La porte grinça. Elle se faufila à l'intérieur. « La veste du bowling ? Qu'a-t-elle voulu dire ? On n'a pas été au bowling ensemble ici, il n'y en a pas... »

Angie arpenta l'appartement. Fran était arrivée en début d'été et Angie l'avait rarement vue en veste. À contrecœur, elle ouvrit les penderies et fit défiler les vêtements sur les cintres sans succès. « Elle devait délirer. Ou alors, c'était un code ? » Elle alla dans la salle de bains, pensant à un peignoir, mais trouva cela absurde. « Mais non, elle n'aurait pas dit le mot VESTE... Pfff ! Je n'y comprends rien... » Elle s'affala dans le canapé, découragée.

Des souvenirs de soirées passées avec Fran lui revinrent et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle se promena dans le salon, s'apercevant pour la première fois que Fran avait un patchwork de photographies, collées sur un grand panneau de bois.

Tous les clichés étaient d'elle et Fran en train de rire. Elle prit conscience à quel point, elle avait compté pour Fran. Il y avait quelques autres prises d'elle que Fran avait faites à son insu. Dans la rue, au volant de son 4x4, au barbecue de Sofia... « Elle m'espionnait... »

Malgré cette découverte surprenante, elle ne ressentit aucune colère, ni rancune.

Mais une photographie attira son attention. « Ce n'est pas ici ça... Mais c'est le bowling d'Antibes ! Et c'est moi et William sur la photo ! Mais... Punaise ! Mais oui ! La veste ! Ce n'est pas d'une veste à elle dont elle parlait ! C'est de celle de William, celle qui a disparu ce jour-là ! Mais elle n'est pas ici, elle est en France ! Mais pourquoi en a-t-elle parlé ? Réfléchis. Réfléchis Angie... William et elle se connaissaient. Mais elle a parlé de cette veste disparue... Elle savait donc pour ce jour, puisqu'elle était là. Mais alors, c'est elle qui a dérobé la veste ce soir-là ! Oui, mais pourquoi ? Et pourquoi avoir fait des photos de nous ? »

Angie eut un sursaut de lucidité et se mit à tout mettre sens dessus dessous dans l'appartement. « Oui ! William est venu ici la veille de la balade ! La veste doit être ici ! Maline Fran ! Je te reconnais bien là ! Une veste d'été. Voilà pourquoi tu as attendu un début d'été pour venir ici ! Il fallait que William vienne avec cette veste-là et pas une autre ! Et c'était pour lui, une veste fétiche et tu le savais ! Ce con a été assez prétentieux pour ne pas se douter de quoi que ce soit ! »

Elle souleva et jeta tous les coussins en l'air, ouvrit les tiroirs et enfin découvrit le fameux vêtement dans un coin du salon sur un sac de sport contenant les affaires de William.

« Petit sac. Tu savais que tu ne venais pas pour longtemps, espèce de salaud. »

Angie s'empara de la veste. « C'est bien celle-là ! Mais qu'a-t-elle de si particulier ? » Angie la retourna dans tous les sens, fouilla les poches, mais ne trouva rien. « Y a forcément un truc... »

Elle retâta l'intérieur de manière grossière puis de façon plus précise. Elle sentit quelque chose qui avait une forme rectangulaire, d'environ un

centimètre carré. Elle fila à la cuisine prendre des ciseaux et se mit à découper la veste. Elle en extirpa un petit bout de papier plié en huit, qu'elle déploya fébrilement. Il y avait un mot à part, écrit à la main. « Ma chérie, j'ai fait comme tu me l'as dit. Je ne sais ce que cela signifie. Mais tu es ma fille et je sais que tu as tes raisons. Je te sais innocente, sois-en sûre. Maman qui t'aime. »

Angie avait lu à haute voix le mot. Soudain, tout lui revint en mémoire, lors de ce fameux soir au bowling.

Angélique avait aperçu une femme qui portait des lunettes noires. Elle avait trouvé cela bizarre dans un tel lieu. Elle buvait un verre de soda, seule dans un coin. Trop occupée à s'amuser ce soir-là, elle n'y avait pas prêté plus d'attention que cela.

Angie réalisa qu'il devait s'agir de la mère de Catherine qui attendait le moment propice pour subtiliser la veste de William. C'est pour cela qu'Angélique n'avait vu aucune famille auprès de Catherine lors du procès. Cette dernière avait déconseillé à sa propre mère de venir pour éviter de se faire repérer.

Angie, revenant au présent, ouvrit l'autre papier et découvrit la LISTE en miniature. C'est alors qu'elle entendit une voix dans son dos qui la fit sursauter.

— Pièce à conviction. Je peux ?

Brody entra doucement et tendit la main à Angie qui lui remit la LISTE.

— Merci.

— De rien. Vous allez m'arrêter ?

— Pour quelle raison ferais-je cela ?

— Je suis entrée dans un appartement qui est sous le coup de la Justice...

— Je ne vous ai pas vue, dit Brody calmement.

Angie hocha la tête et s'en alla.

§ 41

Angie marchait d'un pas sûr et rapide, s'approchant de la berge du lac. C'était l'endroit où elle et Fran étaient venues se baigner le premier jour où elles s'étaient rencontrées.

Angie entendait encore le rire de Fran résonner. Elle revoyait sa tête, lorsque cette dernière était entrée dans l'eau à seize degrés, en faisant la grimace. Elle sourit à ce souvenir, car elle s'était gentiment moquée d'elle. Elles avaient, ensuite, nagé énergiquement sur une centaine de mètres et s'étaient mesurées en faisant la course.

Angie emprunta un sentier qui s'enfonçait dans une végétation épaisse et dont les racines trempaient dans l'eau. Au bout de dix minutes, elle déboucha sur une minuscule plage de sable d'à peine cinq mètres carrés, bien cachée.

Elle s'accroupit, sortit un objet de son sac et versa les cendres de Fran au-dessus de l'onde calme. Elle regarda tout ce qui restait de son amie, flotter à la surface. Puis, la cendre finit par se dissiper dans l'eau formant comme un nuage mouvant qui s'effilochoa dans l'immensité du lac.

Un craquement de branche la surprit. Elle se retourna et découvrit Gabriel. Elle devina de suite à son air désolé, qu'il l'avait suivie.

Avant même qu'elle n'eût pris la parole, Gabriel l'interrompt :

— Ça va ?

— Je sais que c'est interdit, mais...

— T'inquiète, y a que moi. J'avais juste peur que tu fasses une bêtise...

— Mh... Merci, c'est sympa de veiller sur moi.

— Pas de quoi.

— Alors comme ça, t'es flic ?

Gabriel sourit.

— M'ouais, si on veut.

Il laissa un temps passer.

— Non, je ne le suis pas. Mais je suis le fils de Brody et le frère de Gregory, donc... Affaires de famille.

Il écarta les bras en riant discrètement.

— Je vois.

— Tu comptes faire quoi ? Retourner en France ?

— Sûrement pas. Ma place est ici maintenant. Plus rien ne me relie à la France. J'irai voir papa-maman de temps en temps. Crois-tu que vous

arriverez à mettre la main sur eux ?

— Je n'en sais rien. Mais Brody y travaille déjà depuis quelques années.

— Quelques années ?

— Oui, plusieurs meurtres ont eu lieu ici à Townlake et tous ont un rapport entre eux. Mais ce sont des gens bien organisés. Nous mettrons encore sûrement longtemps avant de parvenir à nos fins.

—...

— Tu as peur ?

— Non. Rien ne me fait peur. La seule chose qui m'effrayait était de perdre mon amie.

Angie eut un coup d'oeil pour la surface de l'eau. C'est ce qu'elle voulait : partir dans la nature pour renaître, disait-elle.

— T'as bien fait.

— Pourquoi me demandes-tu si j'ai peur ? Parce que j'ai ÇA dans la tête ?

— L'as-tu ?

— Quelle importance ?

— Je ne sais pas. Pour toi.

— Je crois que pour tout le monde, il vaut mieux que personne ne le sache. S'ILS me veulent, ILS devront venir me chercher. Et là, nous pourrons les piéger.

— Ce n'est pas un jeu, tu sais. Tu as vu de quoi ILS sont capables.

— J'ai vu, oui. Mais je ne les laisserai pas continuer.

— Quoiqu'il en soit, tu es sous notre protection désormais.

— Oui, merci c'est gentil.

— Juste une question...

— Laquelle ?

— Le meurtrier. Portait-il un bijou ? Bague, gourmette, chaîne avec pendentif ?

Angie ne comprit pas bien où Gabriel voulait en venir, mais se rappela que William avait une gourmette.

— Oui. Une gourmette... Avec d'étranges inscriptions dessus d'ailleurs. Des hiéroglyphes, j'ai l'impression... Pourquoi ? Cela a-t-il une importance ?

Gabriel fit une moue.

— Non, non. Juste pour le signalement... Allez viens, ne restons pas ici, je vais te ramener chez toi.

OceanofPDF.com

§ 42

Pendant ce temps, au poste d'interrogatoire d'Interpol en France.

Le commissaire français Pierre Folque questionnait Boris Zorcoff, un gars corpulent. Brody se tenait en retrait dans un coin de la pièce, dos appuyé au mur :

— Bon, on récapitule : vous êtes un réseau mondial à avoir mis au point des modules, à l'échelle nanométrique, pouvant être introduits dans un organisme humain. Vous avez découvert que vous pouviez manipuler des individus en leur donnant des ordres via ces nanoboîtes intégrées à leur cerveau. Ces nanoboîtes possèdent toutes plusieurs codes différents selon l'action que vous voulez que le sujet exécute. C'est bien cela ?

Zorcoff ne répondit pas, le regard vide, l'air sûr de lui. Le commissaire continua :

— Stephen Wayne travaillait pour vous. Cependant, vous l'avez utilisé pour mettre au point le prototype Catherine Wayne. Devenant gênant, car trop ambitieux, vous avez ordonné à Catherine, via un des codes, d'assassiner son mari. En même temps, cela vous permettait de voir si vos expériences avaient bien abouti comme il se devait. Et en plus, le meurtre était parfait ! Enfin, pas vraiment, puisque vous êtes ici aujourd'hui.

Zorcoff esquissa un sourire cruel.

— Et TemplarSimon/William ? Quel rôle lui attribuez-vous ?

Zorcoff ricana encore :

— Un pion qui ne voyait qu'un moyen de se faire de l'argent. Il ne savait pas vraiment ce que nous faisions. Il vous a échappé ? demanda-t-il effrontément.

— Avec un mandat d'arrêt international aux fesses, il n'ira pas bien loin, je vous le garantis. Zorcoff, vous comprenez bien que pour vous en sortir avec seulement quinze ans, dans le meilleur des cas, vous allez devoir m'en dire un peu plus sur vos petits copains, génies de l'ADN.

— Il est trop tard.

Le Russe avait martelé ses mots.

— Qu'entendez-vous par là ?

Le Russe ironisa à nouveau :

— J'ai une question, dit Folque. En avez-vous là-dedans ? demanda-t-il en pointant son index vers la tête de Zorcoff.

Le présumé innocent resta muet. Durant quelques secondes, il régna une tension insupportable dans la pièce. Les autres membres de l'équipe de Folque, debout derrière le miroir sans tain, retenaient leur souffle. Le Russe parla enfin :

— Et vous commissaire ? Croyez-vous que ce vous prononcez soit de votre fait ou bien que vos paroles soient, en fait, celles qu'on vous dicte ?

OceanofPDF.com

§ 43

ÉPILOGUE

Gabriel a allumé un grand feu fait de branches de mélèzes ramassées derrière le chalet.

Eliot enfile les truites fraîchement pêchées sur des bâtonnets, pendant que Le Chien en mange les tripes dans l'herbe.

— Alors mon gars, quoi de neuf avec Britney ?

— Je crois bien que finalement je lui plais. Elle a fini par jeter cet abruti de Brian !

— Ah, bien ! Bien ! Tu l'as invitée quelque part ?

— Ouais, on va manger des crêpes demain soir !

— Cool !

— Et toi, avec Sofia ?

Gabriel laisse planer un silence. Il finit par répondre en mettant les brochettes de poisson à cuire au-dessus des flammes.

— Tu poses trop de questions petit !

Eliot sourit avec complicité, laissant volontairement, pour une fois, Gabriel vainqueur de son intimité.

La nuit les enveloppe progressivement, laissant les deux hommes aux prises avec leurs pensées.

Les heures ont raison du feu et les étoiles se noient dans l'encre de l'univers, ne laissant plus que les braises rougeoyantes, comme unique témoin de leur présence à Townlake.

§ 44

REMERCIEMENTS

Je remercie toutes les personnes suivantes qui m'ont été d'une aide précieuse pour la rédaction de ce livre.

Fidji Broustet-Bordas pour avoir été juré et m'avoir confié son état d'esprit moral dans l'attente du procès ainsi que les détails concernant la convocation écrite aux assises.

Cécile Guérin et Yves Mary pour leur oeil de lynx respectif et leur patience à corriger mes fautes.

Édith Pédoya, amie niçoise, qui m'a renseignée sur l'exactitude de lieux niçois et leurs particularités.

Nathalie Morange pour avoir corrigé la scène de course d'attelage grâce à son expérience des chevaux.

Philippe Ponzo, mon mari, pour sa connaissance de la ville de Nice et les noms des rues qu'il m'a bien confirmés.

Fred Ricou pour ses conseils avisés en tant qu'éditeur sur la présentation des dialogues et les règles d'édition à respecter en la matière.

Anne Segond, juge aux assises de Nice, pour m'avoir informée et avoir corrigé les scènes de tribunal.

À mon éditrice Monique Le Dantec qui a cru en moi et m'a conseillée pour développer l'intrigue.

Merci aussi à la Nature que je parcours toute l'année à vélo et à pied et qui m'offre autant de ravissements que d'inspirations tous les jours.

Et le plus grand des remerciements à mes deux amours, ma fille et mon mari, pour leur patience.

§ 45
SOURCES

Site internet de Wikipédia

Revue scientifique Science & Vie

Site internet de futura-sciences.com

Per Carriera (dictionnaire anecdotique et historique des rues de Nice) par Marguerite et Roger Isnard. Éditions Serre

Site de sexelove.org

Dictionnaire des citations, maximes, dictons et proverbes français de Thomas Decker aux éditions Succès du Livre.

Site internet de l'aéroport régional d'Helena – Montana États-Unis
helenairport.com/

Livre Paroles indiennes de Michel Piquemal.

Site de la pâtisserie niçoise « Chez Maître Pierre » www.chezmaîtrepierre.fr

OceanofPDF.com

§ 46

DU MEME AUTEUR

Série Gabriel Beauregard

Visions (épisode 2) – 2011

La Rencontre (épisode 1) – 2010

Couleurs de vie – 2015 (textes intimes)

Coeur à cris – 2012 (textes intimes)

À la limite du monde – 2010 (nouvelles fantastiques)

Les hirondelles seront toujours là – 2009 (autobiographie)

10 jours dans les Cévennes (carnet voyage à vélo)

L'Ariège à vélo (carnet voyage à vélo)

Tous ces titres sont sur :

<https://www.lulu.com/>

Site de l'auteur :

<http://myriamponzo-plumezen.123siteweb.fr/>

Site de la maison d'édition :

www.morrigane-editions.fr

<http://boutique-en-ligne.morrigane-editions.fr>

OceanofPDF.com